

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

*La recherche de la bonne distance entre mère et fille dans Borderline de Marie-Sissi  
Labrèche et Tout comme elle de Louise Dupré (analyse),  
suivie de  
À portée de voix (fiction)*

par  
MÉLANIE BOILARD

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
en vue de l'obtention de  
LA MAÎTRISE ÈS ARTS  
(Études françaises, cheminement recherche-crédation)

Sherbrooke  
DÉCEMBRE 2018

Composition du jury

*La recherche de la bonne distance entre mère et fille dans Borderline de Marie-Sissi  
Labrèche et Tout comme elle de Louise Dupré (analyse),  
suivie de  
À portée de voix (fiction)*

Mélanie Boilard

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Nathalie WATTEYNE (directrice de recherche)  
Département des lettres et communication  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Christiane LAHAIE (examinatrice)  
Département des lettres et communication  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Marie-Pier LUNEAU (examinatrice)  
Département des lettres et communication  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

## REMERCIEMENTS

D'abord, merci à Nathalie. Pour les lectures attentives, la compréhension, la précision, l'accompagnement tout en douceur. Tu es exactement la personne qu'il me fallait. Merci pour la patience — face à mes mille problèmes de titres, par exemple ! Pour avoir su me suivre et parfois me mettre des freins — j'oublie souvent de ralentir. Pour l'écoute aussi, les discussions, les confidences. Dans ton bureau, les heures passent beaucoup trop vite.

Merci à vous, ami.e.s, famille, proches et moins proches. Pour l'élan qui me manquait, les fous rires, les larmes partagées, puis l'espoir. Vous avez toutes et tous, à votre façon, permis à ce mémoire de voir le jour.

Puis, aux autres, aussi. Camarades, professeur.e.s, connaissances qui ont traversé ma vie. Merci d'avoir été là, souvent sans même le savoir.

Merci.

## RÉSUMÉ

Mon mémoire en recherche-crédation est divisé en deux parties. La première partie est constituée d'une analyse des marqueurs de distance entre mère et fille dans le roman *Borderline* et dans le texte pour le théâtre *Tout comme elle*. Dans ces œuvres, la recherche de la bonne distance entre les protagonistes est étudiée, ainsi que les paroles et les gestes qui permettent, ou non, de l'atteindre.

La seconde partie du mémoire comporte ma création intitulée *À portée de voix*. Cette fiction raconte le quotidien d'une mère et de sa fille qui, à travers différents événements, tentent de trouver la bonne distance, avant de comprendre que c'est l'ouverture à l'autre qui pourra les mettre sur la bonne voie. La narration est partagée équitablement entre mère et fille afin que chacune soit entendue.

La conclusion du mémoire se présente sous la forme d'un retour réflexif sur la voix de la mère et sur le défi, pour moi, de la rendre crédible. Le mémoire comporte en outre une ouverture à d'autres projets d'écriture qui me permettraient de réaliser ce que je n'ai peut-être pas tout à fait réussi dans cette création-ci, c'est-à-dire de présenter une voix de mère originale, qui ne serait pas effacée au profit de celle de la fille.

Mots-clés : relation mère-fille, distance, ouverture à l'autre, Marie-Sissi Labrèche, Louise Dupré, création littéraire.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	3
RÉSUMÉ .....	4
INTRODUCTION.....	6
 PREMIÈRE PARTIE. La recherche de la bonne distance entre mère et fille dans <i>Borderline</i> de Marie-Sissi Labrèche et <i>Tout comme elle</i> de Louise Dupré.....	18
 CHAPITRE 1. Emprise et défaillance, ou lorsqu'on ne sait plus sur quel pied danser : Sissi dans <i>Borderline</i> de Marie-Sissi Labrèche .....	19
Défaillance et mère de substitution.....	19
Entre éloignement et rapprochement : le cas de la grand-mère .....	27
L'élimination des tiers .....	33
Du point de vue de Sissi.....	36
La mort comme solution au problème de distance .....	43
 CHAPITRE 2. Douleur et subjectivité dans <i>Tout comme elle</i> de Louise Dupré .....	47
Entre éloignement et rapprochement : le point de vue de la fille .....	48
Entre éloignement et rapprochement : le point de vue de la mère .....	55
L'ouverture à l'autre comme solution au problème de distance .....	60
 SECONDE PARTIE. <i>À portée de voix</i> (fiction).....	73
 CONCLUSION.....	140
BIBLIOGRAPHIE .....	146

## INTRODUCTION

Je me rappelle ce qui fut sans doute ma première réponse à la question *Que feras-tu quand tu seras grande?* Je serai écrivaine. La réponse, bien que plus nuancée une vingtaine d'années plus tard, n'a pas changé. Depuis mes premiers écrits, je m'intéresse à l'expression de la fragilité de la vie humaine. C'est ce qui m'a poussée, je crois, à entreprendre des études en psychoéducation lorsque j'avais dix-neuf ans. Aujourd'hui, je comprends mieux pourquoi j'avais au départ choisi ce domaine plutôt que celui de la littérature. Je voulais comprendre la complexité humaine. Mais ce qui me passionne n'est peut-être pas tant d'expliquer la douleur que de l'observer, de la retourner sous tous ses angles pour mieux la comprendre. Il y a quelque chose de fascinant dans la douleur humaine. Ce qui revient souvent dans mes écrits est la douleur des relations interpersonnelles, entre autres celle qui peut être occasionnée par la relation mère-fille. Mais j'ai trop souvent créé des personnages de mères muettes, accablées par leur rôle, impuissantes, parfois même mortes. Je souhaite donc, dans le cadre de mon mémoire, sortir de ce carcan trop souvent présent en littérature, et ailleurs.

Comme le dénonce Marianne Hirsch dans *The Mother/Daughter Plot : Narrative, Psychoanalysis, Feminism* (1989)<sup>1</sup>, les mères, tant dans la vie réelle que dans les ouvrages, sont souvent repoussées au rang d'objets utiles au développement de l'identité de l'enfant. On ne les perçoit alors pas comme des sujets. Longtemps, les femmes — épouses et mères — étaient cloîtrées à la maison. Elles n'étaient, pour ainsi dire, pas autonomes, mais soumises aux désirs des autres — enfants et mari. Pas étonnant en ce sens que la subjectivité de la mère ait été passée sous silence. Avec des ouvrages comme celui de Marianne Hirsch qui entreprend l'étude de la subjectivité maternelle, on comprend mieux aujourd'hui que mère et fille doivent se développer en tant qu'individus et avoir leur subjectivité propre afin qu'une saine relation se développe entre elles. Si aucun dialogue

---

<sup>1</sup> HIRSH, Marianne. *The Mother/Daughter Plot : Narrative, Psychoanalysis, Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, 244 p.

véritable n'existe, l'une et l'autre, à la recherche de la bonne distance, risquent de se détruire, « comme si chacune se disait : c'est elle ou moi » (Saint-Martin, 2017 : 63)<sup>2</sup>.

Mais pourquoi chercher à se détruire ? L'amour maternel n'est-il pas censé être inné ? Or, il n'est pas aussi naturel qu'on le croit, ainsi que le propose Élisabeth Badinter dans *L'amour en plus*<sup>3</sup> : « L'amour maternel n'est qu'un sentiment humain. Et comme tout sentiment, il est incertain, fragile et imparfait. Contrairement aux idées reçues, il n'est peut-être pas inscrit profondément dans la nature féminine » (Badinter, 1980 : 11). Si on utilise de moins en moins le terme d'instinct pour parler de l'amour maternel, l'idée selon laquelle cet amour est inscrit dans les gènes de la mère n'a guère changé :

On a beau reconnaître que les attitudes maternelles ne relèvent pas de l'instinct, on pense toujours que l'amour de la mère pour son enfant est si fort et presque général qu'il doit bien emprunter un petit quelque chose à la nature. On a changé de vocabulaire, mais pas d'illusions (Badinter, 1980 : 9).

Dans toutes les cultures, comme le propose Françoise Couchard dans son ouvrage *Emprise et violence maternelles*<sup>4</sup>,

[l]a fille demeure [...] celle qui dans la vie quotidienne est la plus proche de la mère qu'elle seconde, prenant sur elle une part de son fardeau ; semblable à la mère, femme comme elle et future mère, elle endossera plus que quiconque, la responsabilité et la culpabilité des malheurs maternels (Couchard, 1991 : 126).

La fille est consciente de tout ce que la mère lui a sacrifié (et il arrive bien souvent que la mère le remette sur le nez de la fille). « C'est alors la culpabilité qui envahira la fille à la seule pensée qu'elle pourrait vouloir trahir cette mère en contrevenant à ses modèles, ou l'abandonner pour prendre son autonomie » (Couchard, 1991 : 136). On comprend dès lors ce qui se joue ici : la fille doit rester auprès de sa mère, répondre à ses désirs pour ne pas la décevoir, puisqu'elle lui doit sa vie, et ce, au risque de nier sa propre subjectivité et de

<sup>2</sup> SAINT-MARTIN, Lori. *Le nom de la mère*, Coll. « Poche », Montréal, Nota bene, [1999] 2017, 430 p.

<sup>3</sup> BADINTER, Élisabeth. *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, 372 p.

<sup>4</sup> COUCHARD, Françoise. *Emprise et violence maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod, 1991, 224 p.

refuser de s'individualiser. La fille peut ne pas arriver « à rompre avec ce qu'elle est persuadée d'être un devoir de loyauté envers celle qui l'a mise au monde » (Haineault, 2006 : 26)<sup>5</sup>. À l'inverse, la mère doit être toujours présente pour son enfant et lui démontrer un amour indéfectible. Les « bonnes » mères sont ainsi celles qui, selon la croyance populaire, sacrifient tout pour leur enfant. Les « mauvaises » mères seraient celles qui sont femmes avant d'être mères (selon les termes de Eliacheff et Heinich dans *Mères-filles, une relation à trois*<sup>6</sup>). Or,

il n'y a pas, à un pôle, des mères « bonnes » (maternelles) et, à l'autre, des mères « mauvaises » (indifférentes) : il y a, aux deux extrémités, des mères problématiques pour leurs filles, ou qui rendent le lien mère-fille suffisamment tordu pour produire des filles « difficiles », étouffées par l'absence d'espace entre leur mère et elles ou, à l'inverse, anéanties par l'infranchissabilité de cet espace (Eliacheff et Heinich, 2002 : 104).

La distance se rapporte à cet espace entre mère et fille, parfois très grand, parfois insuffisant. Mais cet espace, si abstrait soit-il, quel est-il au juste ? Comment se présente-t-il ?

Nombre d'auteures dénoncent le fait que la mère n'est qu'une figure, voire un objet, et qu'en littérature, elle n'a souvent même pas de nom. Or, permettre à la mère d'avoir sa propre subjectivité, c'est favoriser le dialogue entre mère et fille, et l'individuation de la fille. Lori Saint-Martin, dans *Le nom de la mère* (publié en 1999 et réédité en 2017), affirme en ce sens que la fille ne peut se construire une identité personnelle si la mère en est elle-même privée (Saint-Martin, 2017 : 407) : « Car si la mère a un nom, elle cesse d'être une fonction pour devenir un être vivant avec lequel il est possible d'entamer le dialogue. On peut, dès lors, espérer pouvoir échapper autant à la symbiose qu'au rejet » (Saint-Martin, 2017 : 408). Il semblerait donc que ce soit la reconnaissance, entre mère et fille, de leur subjectivité respective, et peut-être aussi le partage, dans une certaine mesure, de leur

---

<sup>5</sup> HAINEAULT, Doris-Louise. *Fusion mère-fille. S'en sortir ou y laisser sa peau*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, 109 p.

<sup>6</sup> ELIACHEFF, Caroline et Nathalie HEINICH. *Mères-filles, une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, 419 p.



intimité, qui les mettent sur la voie de la bonne distance. Ce postulat sera au cœur de mon mémoire.

Si la symbiose est essentielle au développement de l'enfant, la mère doit également laisser l'enfant se détacher, puis s'individualiser. Cependant, l'inévitable éloignement peut être vécu difficilement et mener à toutes sortes de réactions maternelles dans le but de garder la fille proche :

[B]ien longtemps après que l'enfant soit sorti de l'enfance et même de l'adolescence, certaines mères ont refusé de respecter cet espace entre elles et leurs enfants, particulièrement les filles, à qui elles ont continué d'imposer des idées, de voler leurs pensées les plus intimes, en faisant effraction dans leur vie privée, en prétendant lire en elles « comme dans un livre ouvert » (Couchard, 1991 : 28).

De tels actes, on le devine, ne permettent pas à la fille de se construire une identité forte ni d'avoir accès à celle de la mère pour entrer en dialogue avec elle.

Aussi contradictoire que cela puisse paraître, mère et fille doivent d'abord s'éloigner, c'est-à-dire apprendre à être deux individus à part entière, avant de pouvoir nouer une relation saine. Mais pour les deux femmes qui se trouvent dans un rapport de ressemblance, la séparation peut être difficile. C'est un des principaux éléments qui distingue une dyade mère-fils d'une dyade mère-fille. À ce sujet, Patricia Smart<sup>7</sup> explique :

Pour les filles, qui sont attachées à leur mère dans un rapport de similarité plutôt que de différence, la lutte pour se séparer d'elle est infiniment plus difficile — surtout dans la société patriarcale, où la mère, figée elle-même dans un rôle contraignant, refuse non seulement l'autonomie à sa fille, mais ne se révèle jamais à elle comme un sujet autonome (Smart, 2014 : 334).

Il n'est donc pas étonnant que le processus soit si difficile pour les deux femmes. Pour l'une : la difficulté à laisser sa fille s'éloigner, à être témoin de son individualisation, à s'étonner, parfois, qu'elle soit devenue une étrangère. Pour l'autre : la difficulté à voir sa mère comme une femme à part entière, mais aussi à se séparer de cette femme sans — trop — ressentir de culpabilité.

---

<sup>7</sup> SMART, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p.

Éloignement et rapprochement sont souvent ambivalents, et c'est ce qui caractérise le paradoxe de l'amour parental. À cet égard, Tzvetan Todorov<sup>8</sup> affirme que

[l]'amour du parent pour son enfant a quelque chose de paradoxal dans son principe : s'il aime son enfant, il veut que celui-ci devienne une personne indépendante, qui par conséquent n'a plus besoin de lui ; l'amour "réussi" du parent a comme effet — douloureux — d'éloigner de lui son enfant (Todorov, 1995 : 98).

Déjà, en 1978, Nancy Chodorow, dans *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender* (1978)<sup>9</sup>, proposait que « this spiral, laden as it is with ambivalence, leaves mother and daughter convinced that any separation between them will bring a disaster to both »<sup>10</sup> (Chodorow, 1978 : 135). Mais, si la reconnaissance de leur individualité respective peut rapprocher la mère et la fille, comment faire en sorte que l'une n'engloutisse pas l'autre ? Comment maintenir une distance saine ? Selon Eliacheff et Heinich, c'est ici que le tiers entre en jeu. Le tiers est cette personne extérieure à la relation mère-fille qui permet à la dyade de respirer. Il peut arriver que, dans une relation d'emprise, la mère tente d'exclure tous les tiers de la relation afin de mieux contrôler sa fille. À l'inverse, un tiers peut également être exclu par nécessité, s'il est trop présent entre la mère et la fille et qu'il les empêche de se rejoindre. Le rôle du tiers, soit exclu, soit excluant, s'avère très important : « autant dire que, contrairement aux conceptions de sens commun, la relation mère-fille n'est pas une relation à deux, mais une relation à trois. Et c'est précisément l'ignorance ou la dénégation de ce tiers qui en fait les ratages, et les ravages » (Eliacheff et Heinich, 2002 : 105). Chodorow établit que les « [g]irls who grow up in family settings which include neither other women besides their mother nor an actively present father tend to have problems establishing a sufficiently individuated and autonomous sense

<sup>8</sup> TODOROV, Tzvetan. *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Coll. « Points. Essais », Paris, Éditions du Seuil, [1995] 2003, 210 p.

<sup>9</sup> CHODOROW, Nancy. *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Berkeley, University of California Press, 1978, 263 p.

<sup>10</sup> « cette spirale, chargée d'ambivalence, laisse la mère et la fille convaincues que toute séparation entre elles entraînera un désastre pour les deux » (c'est moi qui traduis).

of self»<sup>11</sup> (Chodorow, 1978 : 212). Ainsi, il semblerait qu'il ne puisse « [...] y avoir deux individus séparés s'il n'y a pas de tiers » (Haineault, 2006 : 21).

La bonne distance comporte divers aspects : la possibilité pour chaque membre de la relation de posséder une identité propre et de l'assumer, la reconnaissance de la subjectivité de l'autre, la possibilité d'entrer en dialogue sans engloutir ou être engloutie, ainsi que la liberté d'entretenir d'autres relations à l'extérieur de la dyade mère-fille sans que ces autres relations menacent le lien filial.

La guerre entre mère et fille a fait l'objet de plusieurs représentations dans la littérature contemporaine. Par contre, les romans portant sur la relation mère-fille rapportent souvent le seul point de vue de la fille, la mère, ici encore, étant reléguée au rang d'objet : « And in her maternal function, she remains an object, always distanced, always idealized or denigrated, always mystified, always represented through the small child's point of view »<sup>12</sup> (Hirsch, 1989 : 167). La mère, privée de sa subjectivité, n'apparaît pas comme une femme, encore moins comme un sujet. Lorsqu'une mère est effectivement sujet, sa réalité n'est souvent pas représentative de la réalité des femmes. Valérie Caron, dans son mémoire de maîtrise intitulé *Voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise au féminin* (2003)<sup>13</sup>, remarque elle aussi que les mères ont souvent peu de voix ou, lorsqu'elles en ont une, sont souvent représentées dans leur rôle traditionnel :

Mais ce qui étonne dans *l'ensemble* des écrits au féminin plaçant une mère en position de sujet au Québec, c'est le peu de portraits représentatifs des récents bouleversements survenus chez les femmes dans leur façon de vivre et de penser la maternité. Car, le plus souvent, les textes récents qui placent une mère en position de sujet « camouflent » une voix de fille ou conservent une position plus ou

<sup>11</sup> « Les filles qui grandissent dans des milieux familiaux qui n'incluent ni aucune autre femme que la mère, ni un père activement présent, ont tendance à avoir des difficultés à établir un sentiment de soi suffisamment individualisé et autonome » (c'est moi qui traduis).

<sup>12</sup> « Et dans sa fonction maternelle, la mère reste un objet, toujours distancé, toujours idéalisé ou dénigré, toujours mystifié, toujours représenté du point de vue restreint de l'enfant » (c'est moi qui traduis).

<sup>13</sup> CARON, Valérie. *Voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise au féminin*, étude suivie de *La terre retrouvée*, Mémoire (M.A.), Université de Sherbrooke, 2003, 124 p.

moins traditionnelle de la maternité (Caron, 2003 : 23, l'italique est de l'auteure).

Plusieurs auteures québécoises ont voulu approfondir la relation mère-fille. On peut penser à Gabrielle Roy, à Élise Turcotte, ou encore à Ying Chen, qui chacune à leur façon ont mis en scène des personnages à la recherche de la bonne distance avec leur mère ou leur fille. Mais dans tous ces romans, un seul point de vue est présenté : celui de la fille dans *L'ingratitude* (1995) de Ying Chen, dans *La détresse et l'enchantement* (1984) et dans *Le temps qui m'a manqué* (1997) de Gabrielle Roy ; celui de la mère dans *Le bruit des choses vivantes* (1991) d'Élise Turcotte, pour ne donner que ces exemples. Ces auteures ont mis en forme des personnages à la recherche de la bonne distance entre une mère et sa fille. Mais comment trouver la bonne distance si ce qui constitue la subjectivité de l'autre est passé sous silence ? Comment, dans un tel contexte, avoir un échange véritable avec la mère ? Comment la juste distance se présente-t-elle ? C'est ce à quoi s'emploient à tracer dans leurs écrits deux écrivaines auxquelles je m'intéresserai dans mon mémoire. Il s'agit de Marie-Sissi Labrèche, auteure du roman *Borderline* (publié en 2000 et réédité en 2003)<sup>14</sup>, et de Louise Dupré, qui signe le texte pour le théâtre *Tout comme elle* (2006)<sup>15</sup>.

Quand j'étais enfant, je ne lisais que des romans à la première personne. J'avais ainsi l'impression d'avoir accès directement à la subjectivité humaine. Vers l'âge de quinze ans, j'ai découvert Marie-Sissi Labrèche avec son roman *Borderline*. Dès ma première lecture, j'ai été sidérée par le style de l'auteure, les émotions contradictoires de la narratrice, Sissi, ses relations difficiles avec sa mère et sa grand-mère, ses pensées allant dans tous les sens. Ce roman a confirmé mon intérêt pour la focalisation au « je ». Ici, le trouble de santé mentale de la narratrice rend encore plus complexe le discours intérieur, ce qui me fascinait particulièrement. Alors que j'aspirais à l'écriture, ce roman a été ma première source d'inspiration. Après m'être aperçue que les rapports entre mère et fille dans mes créations étaient souvent problématiques, le choix de ce roman me paraissait aller de soi. Parmi les trois romans de l'auteure, *Borderline* me paraît le plus intéressant pour étudier

---

<sup>14</sup> LABRÈCHE, Marie-Sissi. *Borderline*, Coll. « Boréal compact », Montréal, Les Éditions du Boréal, [2000] 2003, 159 p.

<sup>15</sup> DUPRÉ, Louise. *Tout comme elle, suivi d'une conversation avec Brigitte Haentjens*, Coll. « Mains libres », Montréal, Québec Amérique, 2006, 106 p.

l'ambivalence de la relation mère-fille, plus précisément au moment d'examiner les signes de la recherche de la bonne distance dans l'écriture littéraire. *La brèche* se penche sur la relation avec le professeur de Sissi et *La Lune dans un HLM* se concentre sur la relation mère-fille, mais j'apprécie moins la forme double que prend le roman et le fait que les difficultés avec la mère soient nommées de façon très explicite. Le roman *Borderline* a été adapté au cinéma, mais l'adaptation cinématographique s'inspire en réalité de *Borderline* et de *La brèche*. Pour ce mémoire, je m'intéresserai donc uniquement à la version originale de l'œuvre.

Le deuxième écrit, *Tout comme elle*, a été plus difficile à choisir. Je pensais au départ étudier *L'ingratitude* de Ying Chen. La violence avec laquelle la narratrice parle de sa mère et son désir de la faire souffrir sont très évocateurs. Cependant, ma création ainsi que le roman *Borderline* abordent davantage le jeu entre mise à distance et emprise, et les difficultés à trouver la bonne distance. *Tout comme elle*, avec sa subtilité, ses ellipses, et sa grande capacité symbolique, de même que l'accès à la voix de la narratrice en tant que fille, puis en tant que mère, m'a paru plus approprié pour mener à bien l'étude de ce jeu entre éloignement et rapprochement. Parmi les œuvres de l'auteure, un nombre considérable aborde la relation mère-fille, mais *Tout comme elle* plonge au cœur de cette relation, en abordant justement cette recherche de la bonne distance. Louise Dupré le soutient dans sa conversation avec Brigitte Haentjens, qu'on retrouve à la suite du texte pour le théâtre : « *Tout comme elle* a été très difficile pour moi à accepter. Comme si j'étais allée chercher dans ce texte-là les dessous de la relation entre mère et fille » (TCE<sup>16</sup> : 80).

Ce dont traitent les études (assez peu nombreuses) qui portent sur le roman *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche, c'est du rapport au corps et à la sexualité pour combler le vide de la relation avec la mère. Je pense entre autres à l'article d'Éveline Ledoux-Beaugrand<sup>17</sup>, à

---

<sup>16</sup> Toutes les références au texte *Tout comme elle* seront insérées dans le texte, avec le sigle TCE suivi du numéro de page.

<sup>17</sup> LEDOUX-BEAUGRAND, Éveline. « Colmater la brèche. Le corps filial dans *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche », *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, sous la direction de Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne, Coll. « Espaces Humains », Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007, p. 99-109.

celui d'Annie Gingras<sup>18</sup>, ainsi qu'aux mémoires de maîtrise de Valérie Bouchard<sup>19</sup> et de Catherine Dion<sup>20</sup>. Ces études montrent que la sexualité est utilisée pour combler un vide provenant de la vie familiale de la protagoniste et que cette dernière tente d'exprimer une parole et des désirs, afin de devenir sujet. Cependant, ce ne sont jamais les désirs de Sissi qui sont assouvis, mais ceux des hommes qu'elle cherche à séduire ou avec lesquels elle couche, pour remplir le vide qui l'habite, celui de la défaillance de la mère et de l'emprise de la grand-mère. Sissi recherche donc par la sexualité un amour et une valorisation qu'elle ne trouve pas ailleurs, mais cela s'avère infructueux puisque les relations sont insatisfaisantes et que celles-ci ne lui apportent jamais ce qui lui a tant manqué : l'amour maternel.

En ce qui a trait au texte pour le théâtre *Tout comme elle* de Louise Dupré, les critiques abordent surtout l'adaptation du texte qu'en a fait Brigitte Haentjens (Hervé Guay<sup>21</sup>, Pierre L'Hérault<sup>22</sup>). Ceux-ci estiment que la présence de cinquante comédiennes sur scène ne vient pas briser le caractère intimiste de la pièce de Louise Dupré, mais accentue plutôt la difficile relation avec la mère. D'autres commentateurs apprécient le texte de Louise Dupré sans recourir à son adaptation au théâtre, comme le poète et critique Hugues Corriveau<sup>23</sup> : « le texte de Dupré se suffit [...] à lui-même, nourrit qui sait s'y attarder, parce qu'il donne à lire une dimension tendue au cœur le plus vif d'un sentiment inévitable, sentiment qui fait mal, qui mord l'âme » (Corriveau, 2006 : 35). Je pense aussi que le texte est une œuvre en soi. Dans les pages qui suivent, comme ce sera le cas pour *Borderline*, je me pencherai sur le texte et non sur son adaptation, l'écriture étant suffisamment riche et originale pour être étudiée de façon autonome. Peu d'articles de fond sur *Tout comme elle* ont été recensés. Comme l'œuvre de Louise Dupré se décline en plusieurs genres littéraires, bon nombre d'études portent sur sa poésie ou sur ses romans. Une étude recensée est celle de Catherine

---

<sup>18</sup> GINGRAS, Annie. « Corps et énonciation au féminin chez Marie-Sissi Labrèche : une aventure *Borderline* », *Postures*, Dossier « Voix de femmes de la francophonie », n° 5, 2003, p. 102-114.

<sup>19</sup> BOUCHARD, Valérie. *Femme-sujet ou femme-objet. Le corps féminin chez Marie-Sissi Labrèche, Nelly Arcan et Clara Ness*, Mémoire (M.A.), Université d'Ottawa, 2007, 107 p.

<sup>20</sup> DION, Catherine. *Mères absentes, filles troublées : Borderline de Marie-Sissi Labrèche et Putain de Nelly Arcan*, Mémoire (M.A.), Université du Québec à Montréal, 2010, 105 p.

<sup>21</sup> GUAY, Hervé. « Telle mère, telle fille ? », *Le Devoir*, 21 janvier 2006, p. C-6.

<sup>22</sup> L'HÉRAULT, Pierre. « Le battement des mots », *Spirale*, n° 209, juillet-août 2006, p. 53-54.

<sup>23</sup> CORRIVEAU, Hugues. « Tout comme le corps parle », *Lettres québécoises*, n° 122, été 2006, p. 34-35.

Cyr<sup>24</sup>, mais celle-ci porte principalement sur la mise en scène de Brigitte Haentjens. L'auteure s'intéresse à la choralité scénique, tout en proposant que le texte de Louise Dupré présente lui aussi une choralité, qui tient entre autres à sa structure en tableaux et à des personnages aux contours flous. En même temps, l'emploi du « je » permet de tracer une singularité. Une étude s'intéressant au texte a été retenue. Il s'agit de celle de Nathalie Watteyne intitulée « *Tout comme elle*. L'intime et le non-dit » et publiée dans le dossier consacré à l'écrivaine dans la revue *Voix et Images*<sup>25</sup>. L'auteure s'intéresse aux non-dits, aux paroles étouffées des femmes, à la transmission de la douleur de mère en fille, et à la difficulté à reconnaître et à nommer cette douleur pour enfin entrer en dialogue avec l'autre. L'incommunicabilité se fait sentir par les paroles empêchées, les signes d'affection retenus, les silences, le peu d'écoute de l'une envers l'autre.

On remarque ainsi que le roman *Borderline* et le texte pour le théâtre *Tout comme elle* ont été peu étudiés sous l'angle de la relation mère-fille, pourtant centrale à ces deux œuvres. Il y est peu question de l'écart entre les femmes, du jeu entre mise à distance et rapprochement, parfois jusqu'à l'emprise, de cette ambivalence si caractéristique de la relation mère-fille, de l'importance aussi de l'ouverture à l'autre entre les deux femmes.

Tant dans la partie création que dans la partie réflexive de ce mémoire, je m'intéresserai à la manifestation de la distance entre les femmes. J'analyserai plus spécifiquement de quelle façon les personnages poursuivent leur recherche de la bonne distance. J'interrogerai le lien entre cette distance et l'accès à la subjectivité maternelle et filiale, ou plus précisément, de quelle façon l'ouverture à l'autre permet aux femmes de trouver la bonne distance, ou du moins, leur indique la voie pour l'atteindre. Tant dans l'analyse des deux œuvres que pour l'écriture de ma fiction, je m'interrogerai sur les modalités, spécifiques à chaque texte, de la recherche de la bonne distance entre mère et fille. Comment le jeu entre mise à distance et rapprochement se caractérise-t-il ? Dans ma création, cela s'exprimera par la représentation de cette ambivalence : les femmes souhaitent s'éloigner, mais aussi rester

---

<sup>24</sup> CYR, Catherine. « Le féminin choral dans *Tout comme elle* : entre l'indivisibilité et la diffraction », dans *Loin des yeux, près du corps : Entre théorie et création*, sous la direction de Thérèse Saint-Gelais, Montréal, Galerie de l'UQÀM/Éditions du remue-ménage, 2011, p. 87-92.

<sup>25</sup> WATTEYNE, Nathalie. « Tout comme elle : l'intime et le non-dit », *Voix et Images : Littérature québécoise*, n° 101, hiver 2009, p. 87-96.

ensemble, puisqu'elles ne savent pas faire autrement. L'une et l'autre peinent à se rejoindre sans s'engloutir, alors qu'il suffit de se parler véritablement pour provoquer une rencontre.

Divisé en deux parties principales, le mémoire s'ouvrira sur la partie réflexive, elle-même divisée en deux chapitres : un portant sur le roman *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche, l'autre s'intéressant au texte pour le théâtre *Tout comme elle* de Louise Dupré. Le premier chapitre fera ressortir, dans *Borderline*, l'ambivalence de la recherche de la bonne distance. À première vue, les tentatives de mise à distance des figures maternelles envers la fille manifestent le plus souvent une volonté d'emprise et d'enfermement de la famille sur elle-même. Une distance saine semble impossible dans ce roman entre autres en raison d'une intériorité qui n'est jamais partagée entre les femmes. La mère de Sissi est absente, donc inatteignable, et la grand-mère, de par sa toute-puissance et son emprise, l'est également. Il en ira autrement dans le chapitre deux. Nous verrons que, dans *Tout comme elle*, la distance entre la mère et la fille n'empêche pas le désir de préserver le lien et la volonté de se rejoindre. Ainsi, les tentatives de rapprochement — souvent ébauchées, la plupart du temps avortées, sauf à la fin — illustreront bien la volonté d'accéder à la subjectivité de la mère (puis de la fille, quand la narratrice devient mère) dans le but d'avoir un échange véritable avec elle. Dans ces chapitres seront analysés les actes de langage<sup>26</sup>, directs ou indirects, des protagonistes en tant que moyens d'action sur leurs interlocuteurs. Bien que les gestes des personnages seront pris en compte, c'est majoritairement le discours qui sera analysé : les paroles, de même que le discours intérieur des narratrices des deux œuvres (que Dorrit Cohn<sup>27</sup> appellerait, selon les situations, psycho-récit, monologue rapporté ou monologue narrativisé). Nous verrons de quelle manière, dans chacune des œuvres étudiées, ces éléments manifestent le désir de se séparer ou de se rapprocher.

La deuxième partie sera constituée d'une fiction d'une soixantaine de pages portant sur la relation entre une mère, Sylvie, et sa fille de vingt ans, Emmanuelle. Mon texte racontera la difficulté à trouver la bonne distance entre les deux femmes qui habitent ensemble depuis le divorce de Sylvie et d'Éric, le père d'Emmanuelle. Restées seules, elles chercheront un

---

<sup>26</sup> CHARAUDEAU, Patrick et Dominique MAINGUENEAU (dir.). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, 661 p.

<sup>27</sup> COHN, Dorrit. *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Coll. « Poétique », traduit de l'anglais par Alain Roy, Paris, Éditions du Seuil, [1978] 1981, 315 p.



moyen de se séparer, tout en restant ensemble. Pour l'une et l'autre, l'angoisse est palpable : on mourra si on ne trouve pas le moyen de respirer, mais se séparer représente la fin d'un monde. Le récit prendra fin au moment où les deux femmes (narratrices à tour de rôle) auront pu exprimer leur sentiment d'étouffement. Un peu à la manière de *Tout comme elle*, c'est l'échange véritable entre mère et fille qui les mettra sur la voie de trouver une meilleure distance.

## **PREMIÈRE PARTIE**

**La recherche de la bonne distance entre mère et fille dans *Borderline* de Marie-Sissi  
Labrèche et *Tout comme elle* de Louise Dupré**

## CHAPITRE 1

### **Emprise et défaillance, ou lorsqu'on ne sait plus sur quel pied danser : Sissi dans *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche**

*Borderline*<sup>28</sup> est le premier roman de Marie-Sissi Labrèche. Il s'ouvre sur un prologue et se ferme sur un épilogue. Le premier chapitre et le dernier (le neuvième) présentent le point de vue de Sissi à l'âge adulte. Sissi, la narratrice, a 23 ans au tout début du roman, et 26 ans à la fin. Entre ces deux chapitres alternent la voix de Sissi enfant et celle de Sissi adulte. Les chapitres dans lesquels Sissi est enfant présentent son point de vue au présent, à différents âges par ordre décroissant (11, 8, 7 et 5 ans). Le roman raconte les tentatives de la narratrice de trouver, à travers la multiplication des expériences sexuelles, l'amour qui lui a manqué, malgré ses « deux mamans », comme elle le répète à plusieurs reprises. Beaucoup de chercheuses se sont penchées sur cette quête d'amour à travers l'utilisation du corps. Pour ma part, je souhaite interroger la distance entre la narratrice et ses figures maternelles (tant la mère que la grand-mère) et l'ambivalence entre éloignement et rapprochement à travers les paroles et les gestes de chacune, ainsi qu'à travers le discours intérieur de Sissi. Dans ce chapitre, je suivrai autant que possible la mise en récit, en abondant, dans chaque section, la situation de Sissi enfant (suivant l'ordre décroissant de son âge), puis celle de Sissi adulte.

#### **DÉFAILLANCE ET MÈRE DE SUBSTITUTION**

Sissi grandit dans un milieu difficile. Le lecteur ou la lectrice en est témoin grâce aux quatre chapitres dans lesquels évolue la narratrice enfant ou à ses nombreux souvenirs lorsqu'elle est adulte. Sissi n'a pas connu son père, sa mère est cyclothymique (la cyclothymie est un trouble de l'humeur semblable à la bipolarité), ce qui fait que cette dernière passe plusieurs mois internée dans un hôpital psychiatrique. La grand-mère,

---

<sup>28</sup> Toutes les références à cette œuvre seront insérées dans le texte et désignées par le mot *Borderline* suivi du numéro de page.

effrayée de perdre sa petite-fille en plus de sa fille, fait tout ce qui est en son pouvoir pour préserver le noyau familial. La mère de Sissi peut être qualifiée de défaillante. Selon Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, dans *Mères-filles, une relation à trois*<sup>29</sup>, la défaillance consiste

à ne plus assurer, de manière permanente ou transitoire, les devoirs de la position que l'on est censé occuper, telle, ici, la position maternelle : devoir de présence, de protection, d'éducation, de surveillance, de transmission (Eliacheff et Heinich, 2002 : 203).

La mère de Sissi, en effet, ne répond pas à ce qui est attendu d'elle en tant que mère. Quand Sissi a onze ans (chapitre deux), la mère fait une tentative de suicide en avalant tous ses médicaments. Sissi, à première vue, semble peu perturbée, comme si elle était habituée à ce genre d'évènement : « Tout le monde s'énervait : ma mère criait, mon beau-père pleurait et, à la télé, les gens hurlaient parce que Pierre Marcotte allait révéler le nom du gagnant au concours d'Elvis. Moi, je voulais savoir qui allait gagner, ça fait des semaines que je suis le concours » (*Borderline* : 30). Contrairement à ce qu'elle laisse paraître, Sissi n'est pas indifférente à ce qui lui arrive. Quand la maison se calme, la douleur peut enfin prendre la place qui lui revient : « Le vide m'habite. Il s'infiltre dans chacune de mes cellules à une vitesse vertigineuse [...]. Je suis couchée par terre dans le salon, le plancher est froid et me glace le dos. [...] Je n'ai plus envie de bouger. Le vide est tellement lourd » (*Borderline* : 33). L'enfant ne sait pas ce qu'il arrivera à sa mère. Mais à partir de ce moment-là (elle a onze ans), Sissi n'en parlera plus comme d'une vivante, même si le lecteur ou la lectrice ne saura jamais si la mère est vraiment morte. Elle l'est, symboliquement. Si Sissi considère sa mère comme déjà morte (d'autant que cette dernière est souvent absente), il est naturel que la grand-mère prenne le relais pour s'occuper du mieux qu'elle peut de l'enfant, même si la grand-mère est également dysfonctionnelle. On peut le comprendre un peu plus loin, dans le chapitre quatre, dans lequel Sissi est enfant. Sissi a huit ans et raconte que sa mère et sa grand-mère « pleurent tout le temps » (*Borderline* : 62) : « Ma mère et ma grand-mère se racontent des histoires

---

<sup>29</sup> ELIACHEFF, Caroline et Nathalie HEINICH. *Mères-filles, une relation à trois*. Paris, Albin Michel, 2002, 419 p.

et elles pleurent. Des fois, elles ne se racontent pas d'histoires et elles pleurent quand même » (*Borderline* : 62). La folie semble s'être transmise de génération en génération, mais celle de la mère, comme on le verra, en est une de l'inaction. La mère ne réussit pas, la plupart du temps, à remplir son rôle. Elle est immobile, inanimée. Sissi, sept ans (chapitre six), dit de sa mère : « Elle est froide, ma mère, Froide et effacée. Mais ce n'est pas de sa faute. C'est à cause de son manque de petits ponts dans le cerveau » (*Borderline* : 91). Selon la narratrice, toujours à sept ans, sa mère a l'air d'une « junkie qui vient juste de recevoir son fix » (*Borderline* : 90). Ces exemples montrent que la folie de la mère la rend inapte à assumer son rôle. La grand-mère fait donc office de mère de substitution, suivant les termes de Chodorow. Selon Balint (1954 : 90, dans Chodorow, 1978 : 135), l'ambivalence de la mère peut la mener soit à un excès de tendresse qui risque de garder sa fille liée à elle, soit à trop de froideur qui risque plutôt d'amener sa fille à chercher une mère de substitution afin de renouer indirectement avec elle. On se retrouve, avec *Borderline*, dans le deuxième cas de figure. La distance entre mère et fille semble insurmontable. Cela se remarque particulièrement dans le chapitre où Sissi, sept ans, observe sa mère à l'hôpital. L'enfant raconte : « Ma mère me tend les bras pour que je m'y jette. J'avance tranquillement vers les bras tendus de ma mère, je ne m'y jette jamais. De toute façon, ma mère a l'air si fragile que je pourrais la casser, la déchirer » (*Borderline* : 90). Le geste contenu rend bien le désir de rapprochement avorté. La distance est si grande qu'il semble impossible à Sissi d'avoir ce geste simple : se jeter dans les bras de sa mère. De plus, Sissi est consciente de la fragilité de sa mère : si sa crainte de la briser physiquement est irrationnelle, celle de la briser au niveau émotionnel est réelle et l'enfant ne pourrait pas le supporter. Elle préfère restée éloignée plutôt que d'être responsable de la folie de la mère (comme nous le verrons plus loin, la grand-mère la culpabilise souvent par rapport à cette folie).

Si la distance semble souvent insurmontable pour rejoindre la mère, cette dernière paraît tout de même « trop présente », « trop là » (*Borderline* : 70), et cela est affirmé à plusieurs reprises, notamment dans tout le chapitre quatre, lorsque Sissi a huit ans. En plus de la grand-mère, la mère a une certaine emprise sur Sissi. Elle cherche en effet à retenir sa fille dans la bulle fermée constituée des trois femmes. Cette bulle fermée se remarque dans un passage du chapitre quatre où mère et grand-mère pleurent, avant d'amener Sissi

entre elles sur le lit. Un tel passage illustre bien, comme je l'exposerai dans les pages qui suivront, le jeu entre mise à distance, emprise, volonté de se différencier et étouffement. Au début du passage, les deux personnages (mère et grand-mère) se ressemblent dans leur folie, elles pleurent et cherchent à maintenir un cocon fermé, alors que Sissi, en position de tiers, est tenue à l'écart.

On aurait dit qu'elles étaient cachées dans une cave, dans un pays en temps de guerre, durant un bombardement, ce matin. Et moi, j'étais toujours là, devant elles, debout avec mon manteau sur le dos à gigoter pour leur témoigner mon empressement, mais rien n'y faisait (*Borderline* : 64).

À ce moment-là, Sissi ne semble pas appartenir au cocon. Elle souhaite plutôt s'en éloigner. Si la fillette a envie de pleurer aussi, ce n'est pas pour rejoindre le noyau fermé, celui de la mère et la grand-mère qui pleurent ensemble et excluent le monde extérieur, mais parce qu'elle n'a pas envie d'être en retard à l'école (*Borderline* : 63). Mais pour les femmes, l'extérieur est menaçant et dangereux (on le comprend ici grâce au lien avec la guerre et les bombardements dans l'extrait présenté un peu plus haut). C'est le cocon familial qui est sécuritaire. Alors la mère se lève et place Sissi entre elles.

Un moment, ma mère qui pleurait comme une vraie nulle s'est levée de sa chaise et m'a prise par la main. Puis elle a pris sa mère aussi par la main et elle nous a couchées dans le lit. Moi entre elle et ma grand-mère, en plein cœur de la tragédie (*Borderline* : 64).

C'est l'emprise qui prend le dessus sur la volonté — chevrotante — de la jeune Sissi de se différencier de ses deux figures maternelles. Mère et grand-mère souhaitent une fusion entre les trois, que la folie et les larmes soient partagées. Mais Sissi, elle, étouffe. Elle voudrait se défaire de cette emprise : « Ce n'était pas ma place d'être là, en plein milieu de cette bulle de pleurs, de cette bulle de folie. Cette maudite bulle étouffante » (*Borderline* : 65). Aller à l'école, pour elle, c'est s'ouvrir au monde extérieur et avoir la chance de s'évader.

Il est intéressant de remarquer dans l'enfance de la narratrice la profusion de références au manque d'oxygène qui suggèrent l'emprise étouffante dans laquelle Sissi se sent prisonnière. Par exemple, dans ce passage où la mère et la grand-mère pleurent et emprisonnent Sissi entre elles, Sissi rapporte les larmes des femmes à des robinets qui

fuient, à un supplice chinois, « à de l'eau partout » (*Borderline* : 61). Puis, cette journée-là, Sissi fait une crise d'asthme en classe en repensant à la scène du matin. On sent bien l'effet qu'a l'emprise de la mère et la grand-mère sur la jeune narratrice. Ces étouffements sont la conséquence d'un cocon familial où on ne peut respirer.

Le jour des pleurs incessants de la mère et la grand-mère, donc, Sissi arrive en retard à l'école, elle qui souhaitait que cela n'arrive pas. Elle ne voulait pas être en retard à son cours d'éducation physique. C'est que Sissi aime son professeur, il exerce une influence positive sur elle, peut-être même a-t-elle un faible pour lui :

Je ne voulais pas arriver en retard parce que je voulais courir en rond et que mon professeur barbu vienne attacher mon lacet. Qu'il s'approche de moi et qu'il me regarde avec ses grands yeux noirs gentils, encadrés par ses gros sourcils noirs gentils. Qu'il se penche vers moi et que son épaule frôle mon petit corps. Que je sois moins seule, pour quelques secondes (*Borderline* : 64).

Puis, alors que Sissi se fâche contre sa mère dans le couloir de l'école, l'enseignant en question vient la chercher. À ce moment-là, quelque chose se passe. Alors que Sissi crie des atrocités à sa mère, l'enseignant se penche vers elle, lui change les idées et lui dit « Viens avec moi, Sissi. Viens » (*Borderline* : 68). Attardons-nous un instant à ce que raconte ensuite la narratrice :

Il a pris tout doucement ma main et nous avons marché ensemble. J'ai tourné la tête et j'ai regardé ma mère par-dessus mon épaule. Elle restait là, ne bougeait pas. [...] J'ai regardé ma mère comme ça, jusqu'à tant qu'on tourne dans le couloir et que je ne la voie plus. J'aurais souhaité que ce soit le tournant de ma vie. Que ce soit pour de bon (*Borderline* : 68).

Ici, le positionnement change. Sissi n'est plus prisonnière, le cocon s'est ouvert grâce à la médiation d'un tiers (l'enseignant). C'est comme si, pour la première fois, Sissi comprenait qu'il est possible d'ouvrir le cocon sur l'extérieur et de laisser entrer des tiers (souvent des hommes) pour se délivrer de l'emprise de ses figures maternelles. Peut-être est-ce à ce moment-là que Sissi comprend — et décide — que les hommes seront un des moyens plus tard de se délivrer de l'emprise de sa grand-mère et de remplir le vide laissé par sa mère ?

Après le cours d'éducation physique, Sissi doit quitter son enseignant et retourner en classe. Le manque d'oxygène se traduit alors par une crise d'asthme. Au milieu de sa crise, Sissi aperçoit sa mère dans la vitre de la porte. La mère hurle et les autres élèves s'étonnent d'un tel comportement. La jeune narratrice se fâche. Bien que sa mère lui fasse honte, elle cherche à la protéger, à la défendre : « Bien oui, ma mère est folle ! Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ? » (*Borderline* : 70). Bien qu'elle en ait honte, Sissi comprend que sa mère est vulnérable. Ainsi, l'enfant voudrait à certains moments l'éloigner d'elle et, à d'autres moments s'en rapprocher, comme cela semble être le cas lorsqu'elle vient à sa défense. Parfois, la fillette rêve aussi d'une maison et d'une famille différentes.

Je construis donc, moi, durant ce temps, de petites maisons avec mes cubes Lego et j'y loge toutes mes familles de bonshommes Fisher Price en imaginant que c'est moi que j'y loge avec ma famille et qu'on parle, qu'on est heureux, qu'on sourit, que ma mère n'est pas malade et qu'il y a des fêtes de Noël avec des arbres lumineux et des cadeaux bien enveloppés et beaucoup, beaucoup de monde (*Borderline* : 93).

Lorsqu'elle se trouve à l'intérieur de la cellule familiale, Sissi veut se protéger de la folie en s'éloignant des deux femmes, voire changer de famille, alors qu'à l'extérieur, elle cherche à les protéger. Ce devoir de loyauté qu'a Sissi envers sa famille se remarque également dans le chapitre six quand l'enfant a sept ans. Dans ce passage, elle se rend avec sa grand-mère à l'hôpital psychiatrique où est internée sa mère. L'enfant y passe différents tests et craint elle-même d'être internée. Mais ce qu'elle craint plus encore, c'est de trahir sa famille, cellule à laquelle elle se sent appartenir :

Je ne veux pas qu'on me garde ici comme on fait avec ma mère. Je ne veux pas. Pourtant, j'ai fait de beaux dessins. Pourtant, j'ai raconté de belles histoires. Pourtant, j'ai fait ce que ma grand-mère m'a dit, je n'ai pas tout raconté aux autres parce qu'ils risquent de s'en servir contre moi. Contre nous, moi, ma grand-mère et ma mère (*Borderline* : 100).

Si Sissi s'inclut dans le trio et souhaite à sa façon le protéger du monde extérieur, il semble que le désir de le défendre soit tout de même conditionné par la grand-mère qui la somme de ne pas tout raconter, sous peine d'être enfermée comme sa mère. L'enfant n'a d'autre choix alors que de tout faire pour rester avec sa famille. Sissi apparaît ainsi ambivalente par rapport à sa famille : d'une part, elle espère s'en affranchir, par exemple en allant à



l'école, mais, d'autre part, elle ne veut pas la briser ou la quitter définitivement. On pourrait aussi interpréter la loyauté de Sissi envers sa famille comme une volonté de réparer le lien à la mère. Sissi sait sa mère vulnérable et, à l'âge de sept et huit ans, la fillette n'a pas encore abandonné le désir de réanimer sa mère. Cela se remarque à sa volonté de ne pas être celle qui, en la quittant, brisera davantage sa famille. Enfant, Sissi comprend qu'il lui faut rester près des deux femmes afin de protéger leur cellule. Elle sait qu'elle a l'obligation de rester dans la famille pour s'occuper de ses figures maternelles, comme on le verra un peu plus loin avec le pacte faustien.

La mère absente (physiquement et émotionnellement) ne donne donc pas à Sissi l'amour et la tendresse dont elle aurait eu besoin. Sissi, une fois adulte (chapitre un), recherche à travers ses relations sexuelles l'amour qu'elle n'a pas reçu : « J'aime penser qu'on tient à moi. Ma mère, j'ai toujours pensé qu'elle ne tenait pas à moi. J'ai toujours pensé que, parce qu'elle se réfugiait trop souvent quelque part dans sa tête où je n'avais pas accès, elle ne tenait pas à moi » (*Borderline* : 19). Sa mère a toujours semblé absente, dans sa rêverie, et silencieuse. Sissi raconte ses souvenirs :

Des semaines ainsi, assise sur sa chaise berçante sans se bercer, à me regarder. Sans parler. Aucun mot. Le silence. [...] Mais aucune parole réconfortante, rassurante sortant de sa bouche. Non. Et moi, assise par terre, à ses pieds, je lui racontais des histoires à l'aide de mes poupées ou de mes petits bonshommes Fisher Price [...] (*Borderline* : 20).

Ce qui est frappant dans ce passage est le besoin jamais satisfait d'échanger avec sa mère. Comme Lori Saint-Martin l'expose dans *Le nom de la mère*<sup>30</sup>, c'est avec le dialogue que peut naître une véritable relation. Dans le cas de Sissi, la mère a l'air d'une morte dans le salon (elle est assise sur une chaise berçante et ne se berce même pas). Cette distance, malgré le désir de Sissi de se rapprocher de sa mère, a toujours été si grande que Sissi a fini par considérer sa mère comme morte. Dans un des chapitres de *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, justement intitulé « La mère morte »<sup>31</sup>, André Green définit le

<sup>30</sup> SAINT-MARTIN, Lori. *Le nom de la mère*, Coll. « Poche », Montréal, Nota bene, [1999] 2017, 430 p.

<sup>31</sup> GREEN, André. « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, p. 222-253.

concept : « La mère morte est donc, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une mère qui demeure en vie, mais qui est pour ainsi dire morte psychiquement aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin » (Green, 1983 : 222). Le psychanalyste précise : il ne s'agit pas d'une perte réelle mais d'une mort symbolique. Avant d'en arriver là, l'enfant aura tenté à plusieurs reprises de rejoindre sa mère :

Après que l'enfant a tenté une vaine réparation de la mère absorbée par son deuil, qui lui a fait sentir la mesure de son impuissance, après qu'il a vécu et la perte de l'amour de la mère et la menace de la perte de la mère elle-même et qu'il a lutté contre l'angoisse par divers moyens actifs dont l'agitation, l'insomnie ou les terreurs nocturnes seront le signe, le Moi va mettre en œuvre une série de défenses d'une autre nature (Green, 1983 : 231).

Le « désinvestissement de l'objet maternel » (Green, 1983 : 231) se manifeste quand l'enfant commence à faire référence à sa mère comme étant morte. « Le désinvestissement, surtout affectif, mais aussi représentatif, constitue un meurtre psychique de l'objet, accompli sans haine. [...] Aucune destructivité pulsionnelle n'est à inférer de cette opération de désinvestissement de l'image maternelle [...] » (Green, 1983 : 231). Voilà l'occasion pour Sissi de mettre un terme aux regrets et aux douleurs que provoquent les besoins jamais comblés. Ce détachement n'est cependant qu'apparent. La narratrice reste souffrante, mais la douleur est engourdie. Sissi décide que sa mère est effectivement morte : « Du temps que ma mère était en vie [...] » (*Borderline* : 103), confie-t-elle au chapitre sept, quand elle est adulte et raconte que sa grand-mère l'accuse d'avoir volé de l'argent. Il n'est jamais explicité si la mère est effectivement morte, mais là n'est pas la question. En lisant sur la mère morte, on remarque que plusieurs éléments caractérisent bien le personnage de Sissi : l'agitation dont elle faisait preuve lorsqu'elle était enfant pour tenter de réanimer la mère, la sexualité compulsive, la sensation de froideur constante. Sur ce dernier point, André Green indique :

Ce noyau froid brûle comme la glace et anesthésie comme elle, mais, tant qu'il est ressenti comme froid, l'amour reste indisponible. Ce sont à peine des métaphores. Ces analysants se plaignent d'avoir froid en pleine chaleur. Ils ont froid sous la peau, dans les os, ils se sentent transis par un frisson funèbre, enveloppés dans leur linceul (Green, 1983 : 237).

C'est le cas pour Sissi, comme on l'a vu, quand sa mère fait une tentative de suicide alors que la narratrice a onze ans<sup>32</sup>. Ce sera le cas également quand Sissi se retrouvera chez sa grand-mère après son 24<sup>e</sup> anniversaire qui tourne au drame.

### ENTRE ÉLOIGNEMENT ET RAPPROCHEMENT : LE CAS DE LA GRAND-MÈRE

Les soins prodigués par la mère étant à peu près inexistantes, c'est la grand-mère qui tient le rôle de mère substitut. Examinons ici de quelle façon les paroles et les gestes de la grand-mère contribuent à tenir Sissi à l'écart, mais manifestent le plus souvent une volonté d'emprise et d'enfermement.

Selon Françoise Couchard,

[L]a notion d'*emprise* renvoie dans son acception commune à l'idée de domination, de mainmise sur l'autre ; elle sous-entend une hiérarchie : celle d'un fort sur un faible. Le terme parle à l'imaginaire par la force de son préfixe qui évoque l'emprisonnement, la prise venant confirmer l'impact du corporel (Couchard, 1991 : 3, l'italique est de l'auteure).

De façon générale, le désir d'emprise se manifeste par différents comportements : « obligation de conformité aux modèles, dépréciation du sexe féminin, imposition de secrets, récits terrifiants, culpabilisations et intrusions de tous ordres » (Eliacheff et Heinich, 2002 : 30). On peut en outre relever une certaine violence et une confusion dans les identités (Eliacheff et Heinich, 2002 : 30).

Comment la grand-mère de Sissi exerce-t-elle son emprise ? Menaces et culpabilisations sont monnaie courante dans le discours tenu par la grand-mère. Dès les premières lignes du roman, on apprend que la grand-mère a toujours raconté à Sissi « toutes sortes de niaiseries » (*Borderline* : 11) : « *Si t'es pas gentille, un fifi va entrer par la fenêtre et te violer* ou *Je vais te vendre à un vilain qui fera la traite des Blanches avec toi* ou encore *Un assassin va venir te découper en petits morceaux avec un scalpel [...]* » (*Borderline* :

---

<sup>32</sup> « Le vide m'habite. Il s'infiltré dans chacune de mes cellules à une vitesse vertigineuse [...]. Je suis couchée par terre dans le salon, le plancher est froid et me glace le dos. [...] Je n'ai plus envie de bouger. Le vide est tellement lourd » (*Borderline* : 33).

11, l'italique est de l'auteure). À plusieurs reprises, la grand-mère profère de telles menaces qui, à première vue, pourraient avoir pour visée d'éloigner Sissi. En effet, l'effet recherché par ces actes de langage semble être de tenir Sissi à distance : les menaces, les culpabilisations sont rarement positives pour le développement d'une relation. Mais ici, il s'agit de mieux contrôler les agissements et les pensées de la jeune protagoniste. Lorsque Sissi a onze ans dans le chapitre deux, elle reconnaît bien cette ruse de sa grand-mère :

Ça fait mille ans qu'elle me la sert, cette chanson-là. Si tu n'es pas gentille, je vais te placer. [...] Je vais te placer jusque sur une autre planète. Tiens, Pluton, c'est la plus loin ! Voir si elle le ferait. Elle veut juste que je m'inquiète autant qu'elle, la pas fine (*Borderline* : 36).

L'enfant sait que la grand-mère ne souhaite pas réellement placer sa petite-fille et est déjà consciente que la volonté de la grand-mère de la garder près d'elle vient en vérité de son angoisse : la grand-mère semble ne connaître que cela. Il paraît donc nécessaire à la grand-mère d'apprendre à sa petite-fille à se méfier. Pour la protéger, il faut lui interdire de s'éloigner de la maison comme le fait la mère chaque fois qu'elle doit aller à l'hôpital.

Avec les menaces et les culpabilisations, la grand-mère maintient son emprise sur Sissi, et cette dernière reste là parce que cet « amour maternel » lui promet d'être protégée, même si les relations sont malsaines. Doris-Louise Haineault, dans son ouvrage *Fusion mère-fille. S'en sortir ou y laisser sa peau*, voit dans une telle situation un pacte faustien. Le pacte faustien vient du mythe de Faust (qui met en scène un pacte entre Faust et Méphisto, le second offrant au premier, déprimé, l'éternelle jeunesse en échange de son âme).

La Surmère demande à son enfant de lui donner sa vie et tout l'amour dont elle a besoin pour survivre, en échange de quoi l'enfant obtiendra d'elle sa présence indéfectible pour l'éternité. L'enfant, ayant absolument besoin de sa mère au début, ne peut qu'accepter. Quand il grandit, il n'a pas à se désunir de sa mère et à s'engager dans la solitude. [...] La tromperie réside dans le fait que la dépression change de camp : c'est l'enfant qui assumera l'angoisse et l'effroi (Haineault, 2006 : 17).

Selon Haineault (2006 : 8), les Surmères sont celles qui refusent de considérer leur fille comme un être séparé et qui veulent les garder indifférenciées. Ce sont des « mères que

rien ne fait renoncer à leur rêve de fusion » (Haineault, 2006 : 10). Elles peuvent se confondre avec les mères idéales, cependant, « elles n'ont aucune place pour une autre dans la matrice imaginaire maternelle » (Haineault, 2006 : 11). L'enfant, pris dans ce piège, peut alors « se composer un faux *self*, un *self* soignant, pour réparer sa mère » (Haineault, 2006 : 18, les italiques sont de l'auteure). Dans *Borderline*, la grand-mère correspond tout à fait à l'image de la Surmère. Toujours dans le chapitre deux, quand Sissi a onze ans, elle dit : « Ma grand-mère est comme Dieu. Elle est partout à la fois. Elle est omniprésente » (*Borderline* : 32). Ainsi, ce que veut vraiment la grand-mère est de préserver la fusion entre les trois femmes. Cependant, la mère étant souvent absente du noyau familial, la grand-mère se tourne à peu près exclusivement vers sa petite-fille. Il est hors de question qu'elle la perde elle aussi. Comprendant l'enjeu, Sissi reste auprès de sa grand-mère, incapable de la quitter et de s'en affranchir.

Si on remarque nombre de menaces de la part de la grand-mère, on peut observer par ailleurs le jeu entre rapprochement et éloignement qui caractérise les relations de Sissi avec sa grand-mère. Lorsque Sissi a onze ans et que sa mère fait une tentative de suicide, la grand-mère ne répond pas lorsque l'enfant lui demande si sa mère est morte. Puis, elle fait ce commentaire :

Ça va faire ton affaire si ta mère meurt. Mais je vais te dire... si elle meurt, je vais peut-être être obligée de te placer dans une famille d'accueil, et je t'ai conté ce qui arrive dans ces familles, c'est pas drôle. En tout cas, pose-moi plus de questions, pis mange tes Raisin Bran, c'est bon pour toi (*Borderline* : 35).

D'une part, menaces (« si elle meurt, je vais peut-être être obligée de te placer ») et culpabilisations (« Ça va faire ton affaire si ta mère meurt »), donc emprise. D'autre part : mise à distance de l'enfant avec « pose-moi plus de questions ». Mais on peut déceler un certain intérêt envers le bien-être de l'enfant avec « c'est bon pour toi ». On pourrait comprendre aussi une telle remarque comme un moyen d'indiquer à l'enfant que tout ce que fait la grand-mère est pour son bien. Comme Haineault le propose, la Surmère qui maintient sa fille sous son joug « soutiendra toujours qu'elle n'a agi que pour répondre aux besoins de l'enfant » (Haineault, 2006 : 24-25). Tout au long du roman, la grand-mère utilise souvent des mots plus gentils pour que l'emprise passe mieux, s'explique. La

grand-mère l'expose clairement lorsque Sissi, cinq ans (chapitre huit), lui dit qu'elle est méchante, ce à quoi la grand-mère répond : « C'est parce que je pense à ton bien si je suis méchante comme ça » (*Borderline* : 129). Puis, la grand-mère lui indique que certains enfants ne sont pas habillés et nourris, certains sont même maltraités. La situation de Sissi est moins pire que d'autres, ce qui justifie une telle emprise. Il est important de préciser que le personnage de la grand-mère est, tout au long du roman, présenté sous le point de vue restreint de Sissi. Cette dernière donne à voir les peurs que la grand-mère lui transmet pour l'empêcher de s'éloigner. Mais le lecteur ou la lectrice comprend aussi qu'elle est une femme vulnérable qui ne saurait vivre si sa petite-fille venait à l'abandonner ou devenait malade comme sa propre fille. Avoir peur, se méfier, c'est tout ce que la grand-mère connaît pour garder près d'elle sa petite-fille et la protéger. Et elle est prête à tout pour que Sissi ne s'éloigne pas.

Ainsi, la grand-mère aime sa fille et sa petite-fille, et le moyen qu'elle a pour exprimer cet amour est d'exercer son joug sur ces femmes par des menaces et des culpabilisations. La grand-mère craint de perdre sa petite-fille, comme elle le vit constamment avec sa fille. Par exemple, lorsqu'elle se rend à l'hôpital avec Sissi qui, à sept ans (chapitre six), doit passer différents tests, la grand-mère dit, un peu pour elle-même : « J'en ai assez d'une, pas deux ! Non, ils ne l'auront pas ! Je vais me battre ! Je vais la cacher ! » (*Borderline* : 88). Mais est-ce par amour ou plutôt par orgueil que la grand-mère souhaite garder près d'elle sa petite-fille, alors qu'elle menace constamment de la placer ? La subjectivité de la grand-mère n'étant jamais montrée directement, mais rendue à travers le point de vue de Sissi, seuls les paroles et les gestes de la grand-mère permettent au lecteur ou à la lectrice de comprendre ses traits de personnalité, de même que son angoisse face à l'éventualité qu'il arrive quelque chose à Sissi, qu'elle devienne folle, qu'on l'enferme et l'éloigne d'elle. La grand-mère, sous ses airs de femme toute-puissante, semble craindre plus que tout la solitude. Mais tant qu'elle vit et qu'elle doit s'occuper de sa petite-fille, elle ne peut pas se permettre d'exprimer sa terreur. C'est lorsqu'elle sera tout près de la mort, ainsi qu'on le verra plus loin, qu'elle se permettra enfin de montrer à Sissi sa vulnérabilité — la protagoniste sera assez mature alors pour comprendre sa grand-mère. Enfant, Sissi n'est pas tout à fait consciente de ce qui est à l'origine des agissements de la grand-mère. Par exemple, ce matin-là, avant que la grand-mère amène

Sissi (sept ans) à l'hôpital pour les tests, la femme « [l]'a réveillée pour [la] regarder » (*Borderline* : 89). Sissi s'interroge :

Tu parles d'un passe-temps ! On s'est assises à la cuisine, l'une en face de l'autre, moi en face de la vieille peau, elle m'a donné mes vitamines Flintstones. [...] Puis j'ai mangé mes Raisin Bran et, tout le long, ma grand-mère m'a regardée, dévisagée, comme si c'était la première fois qu'elle me voyait ou la dernière. J'en avais la chair de poule (*Borderline* : 89).

À travers ce regard intense, la grand-mère laisse transparaître une parcelle de sa vie intérieure et sa vulnérabilité, bien que l'enfant ne le comprenne pas encore. La grand-mère est affolée à l'idée de perdre aussi sa petite-fille.

La grand-mère continue d'exercer son emprise sur Sissi, même une fois que cette dernière est devenue adulte. Cependant, l'effet de cette emprise est que Sissi devenue adulte cherche à s'éloigner du noyau familial étouffant en buvant de façon compulsive et en ayant plusieurs relations sexuelles. La grand-mère, pour assurer la présence de Sissi à ses côtés, continue ses menaces et ses culpabilisations, et Sissi, toujours prise dans son pacte faustien, est incapable de couper les ponts avec sa grand-mère. Cette dernière lui fait porter par exemple la folie de la mère, lui dit que c'est elle qui l'a rendue folle. Sissi raconte dans le chapitre cinq : « Ma grand-mère me l'a toujours dit : *T'es bonne en crise pour raconter des histoires. T'es bonne en crise pour raconter des histoires qui rendent ta mère folle. Des histoires qui rendent folle ma mère folle...* » (*Borderline* : 76, l'italique est de l'auteure). Notons ici que, chacune de son côté, grand-mère et petite-fille disent de l'autre qu'elle raconte des « histoires » et des « niaiseries ». Si ce qu'elles se disent est toujours de l'ordre de « niaiseries », de menaces ou de culpabilisations, les paroles entre Sissi et sa grand-mère ne peuvent pas susciter des échanges véritables. Il y a ainsi beaucoup d'incommunicabilité entre les deux et peu d'ouverture à l'autre. Le soir de son 24<sup>e</sup> anniversaire, Sissi se retrouve chez sa grand-mère après avoir trop bu, avoir contrarié son ex-copain, puis s'être déshabillée devant ses invités. Sissi vomit dans le salon de sa grand-mère qui nettoie. La jeune femme pense à des paroles qu'elle aimerait être en mesure de dire à sa grand-mère :

*[C]’est l’hiver qui coule dans mes veines, Mémé. C’est pour ça que mes os neigent, c’est pour ça que j’ai froid, que j’ai les lèvres bleues mal embrassées. J’ai les lèvres aussi bleues que celles de Laura Palmer. Le froid émane de moi. J’ai froid, Mémé. Je n’arrive plus à me réchauffer. Tous les corps de la terre n’arrivent plus à me réchauffer. Aucune parole ne me réconforte. Rien n’est assez chaud pour moi (Borderline : 54, l’italique est de l’auteure).*

Or, Sissi ne parvient pas à laisser sortir ces mots. Comment dire de telles choses à une femme avec qui aucune parole véritable n’a jamais été échangée ? Comme nous l’avons vu plus haut, Sissi est frigorifiée et rien ne la réchauffe, pas même le corps de ses amants. C’est le genre de confidences qu’elle aimerait faire à sa grand-mère, la seule famille — et le seul amour — qui lui reste et à laquelle elle ne peut renoncer, même si cela implique des menaces et des culpabilisations.

Si la grand-mère souhaite protéger sa petite-fille de la folie en la sermonnant, il semble que ses menaces n’aient pas l’effet escompté : «Oui, vraiment... toutes sortes de niaiseries qui m’ont complètement fucké l’esprit et qui ont fait en sorte que je me sente nulle à chier » (*Borderline* : 11), confie Sissi à la première page du roman. En effet, si Sissi n’a pas de diagnostic lorsqu’elle est enfant, elle développe en grandissant une «personnalité malade » (*Borderline* : 77) : « Je suis borderline. J’ai un problème de limites » (*Borderline* : 77). Il n’est pas étonnant que Sissi, devant ajuster ses agissements aux désirs des femmes autour d’elle, une souvent inanimée, l’autre suranimée et cherchant à tout prix à protéger sa descendance, au risque de la tenir prisonnière, en vienne à avoir une personnalité limite, instable et excessive.

La relation particulière avec la grand-mère semble ainsi avoir participé au développement du trouble de personnalité de Sissi. Ici, l’emprise est installée depuis tellement d’années que le lien en semble renforcé, sans pour autant que la distance soit saine. Il n’est pas question dans ce roman d’une relation où les deux parties seraient libres d’aller et venir, d’échanger et d’exprimer leur subjectivité à leur gré. La grand-mère, de par ses gestes et ses paroles, fait preuve d’une volonté réelle et inflexible d’enfermement du noyau familial sur lui-même. En plus de l’emprise, cela se traduit par l’élimination de tous ceux qui sont susceptibles de miner la symbiose recherchée par la grand-mère.



## L'ÉLIMINATION DES TIERS

Une des façons que connaît la grand-mère pour maintenir son emprise sur sa fille et sa petite-fille, et conserver le noyau familial fermé sur lui-même, est de chasser toute personne qui risque de miner la relation. Je précise que cela survient surtout quand Sissi est enfant ; quand elle est adulte, c'est la culpabilisation qui est utilisée par la grand-mère.

Celle-ci déteste les hommes. Enfin, c'est ce que pense Sissi à l'âge de onze ans (chapitre deux). Lorsque l'enfant dit de sa grand-mère qu'elle est omniprésente, elle ajoute :

En fait, je devrais dire femniprésente, parce que tout ce qui est homme, elle le réduit en bouillie. Elle dit que les hommes, tous autant qu'ils sont, sont des salauds qui ne pensent qu'à eux : ils battent les femmes, boivent comme des trous, font des enfants partout et gaspillent leur paye au jeu (*Borderline* : 32).

Pas étonnant alors que la grand-mère souhaite exclure les hommes : c'est dans le but, d'abord, de protéger sa fille et sa petite-fille, et ainsi qu'elles restent toutes trois en sécurité, loin des hommes qui représentent l'extérieur du noyau familial et une menace à celui-ci.

Dans les prochaines pages, j'analyserai le chapitre huit dans lequel Sissi a cinq ans. C'est dans ce chapitre que l'exclusion des tiers est la plus importante. Ce passage raconte une soirée où la mère est partie avec son conjoint voir un match de lutte. La grand-mère est en colère. Elle passe la soirée à se parler à voix haute, à dire que la mère de Sissi « n'est pas faite pour ça, le mariage, la famille, avoir un appartement » (*Borderline* : 122). Sissi, lassée d'entendre sa grand-mère répéter le même refrain, finit par lui dire : « ferme ta gueule, vieille câlisse ! » (*Borderline* : 123). Pour la punir, la grand-mère utilise le père comme menace : « Si t'es méchante comme ça, je vais appeler ton vrai papa, Papa Méchant. Il va t'emmener chez lui, là où il reste avec sa pute, et ça ne va pas être drôle » (*Borderline* : 123). Voilà qui ne donne guère envie de revoir son père. En effet, une des personnes que la grand-mère tient éloignée est le père de Sissi. La meilleure façon de le tenir loin est de s'assurer que Sissi en ait peur. La menace fonctionne, Sissi est terrorisée :

Là, je pleure. Là, je crie. Là, c'est pour de bon. Pourquoi est-ce qu'elle dit ça : Papa Méchant ? Pourquoi ? Mon corps tremble comme si j'étais assise sur une sècheuse. Je tremble à m'en décrocher les taches de son,

les ongles et les dents. Je tremble comme une débile, mais je ne sais pas si c'est parce que je ne suis qu'en petite camisole et petite culotte blanches ou parce que la vieille pas fine a dit Papa Méchant et que ça résonne en stéréo dans ma tête : Papa Méchant, Papa Méchant, Papa Méchant, et qu'il me fait plus peur que le Bonhomme Sept-Heures, plus peur que King Kong, plus peur que le streptocoque de type A (*Borderline* : 123).

Ce n'est pas la première fois que la grand-mère utilise le père comme moyen de maintenir son emprise sur la famille. Sissi, a cinq ans, en consciente déjà : « Depuis que j'ai deux ans, ma grand-mère me dit qu'il est méchant que si je ne suis pas gentille, il va m'emmener avec lui » (*Borderline* : 125). Ce soir-là, où elle est restée seule avec sa grand-mère parce que sa mère est allée à la lutte, Sissi repense à la semaine précédente quand elles ont croisé le papa en question sur la rue Ontario. On imagine aisément la panique de l'enfant (qui fait littéralement une crise de nerfs) lorsqu'elles tombent face à face avec le père (mais aussi celle des deux femmes qui, à force de se raconter de telles histoires, finissent par y croire). Utiliser le père comme menace assure donc l'exclusion de l'homme et permet de conserver la cellule familiale bien fermée : personne ne viendra en sortir l'enfant et lui montrer que les relations au sein de sa famille sont malsaines. Doris-Louise Haineault examine l'importance du père (le tiers) qui peut « mettre un terme à l'utopie de la fusion. Mais il arrive fréquemment que le père se trouve violemment écarté de l'Éden de cette fusion terrifiante » (Haineault, 2006 : 9). C'est exactement ce que tente de faire la grand-mère : exclure le père pour entretenir la symbiose. La grand-mère semble donc craindre plus que tout qu'un homme vienne briser la fusion entre les femmes qu'elle défend corps et âme.

Tenter d'exclure le conjoint de la mère semble ainsi aller de soi pour la grand-mère. Si l'exclusion du père est importante, il semble que celle du beau-père (le conjoint de la mère), et la participation — forcée — de Sissi dans celle-ci, alors qu'elle a encore cinq ans, soit un point tournant dans l'économie du roman. Cette même soirée, quand la mère est partie à la lutte, la grand-mère interroge Sissi sur des gestes à caractère sexuel que le beau-père aurait pu poser sur elle. Elle cherche une complice dans l'exclusion du tiers et un motif valable pour pouvoir le chasser de la famille. La grand-mère harcèle l'enfant, alors que la fillette apprécie son beau-père :

Elle continue. Elle s'acharne. Je n'ai pas envie de dire du mal du chum de ma mère. Je le trouve plutôt gentil, moi, le chum de ma mère. Il me gâte, m'achète plein de bébelles. Il nous amène souvent manger au restaurant chinois. J'aime ça, moi, aller au restaurant chinois. Ce n'est pas ma grand-mère qui m'y emmènerait. [...]. Le chum de ma mère me promène en auto et ça, ça compte plus que tout. J'en ai besoin. J'ai besoin qu'on se promène en auto : ma mère et lui assis devant, et moi toute seule sur la banquette arrière, couchée, à regarder les lumières des réverbères et à espérer voir passer une soucoupe volante dans le ciel. Ce n'est pas ma grand-mère qui me promènerait en auto, elle n'en a pas (*Borderline* : 131).

Un tel passage révèle que la présence du conjoint de la mère est bénéfique à l'enfant au sein de cette famille dysfonctionnelle : il permet à la relation de respirer, il permet aussi à Sissi de voir autre chose que ses quatre murs et ses deux mamans. Il lui permet de rêver comme une enfant peut le faire. Mais la grand-mère, dans son besoin de garder près d'elle sa fille et sa petite-fille, ne peut accepter la présence d'un tiers qui menace son pouvoir, mais surtout la fusion qu'elle chérit. Il faut l'exclure. Épuisée de s'être fait questionner pendant des heures, l'enfant finit par avouer : « Oui, il m'a touchée. Il m'a mis des moumoutes dans les fesses ! » (*Borderline* : 132). La grand-mère, victorieuse d'avoir réussi à obtenir ces « aveux », « a l'air d'une petite fille le matin de Noël » (*Borderline* : 132). Puis, elle poursuit ses menaces : « Si on ne l'arrête pas, il va vous enlever, toi et ta mère, vous emmener très loin pour vous violer et vous tuer. Et personne ne va vous retrouver, puisqu'il va vous laisser dans un champ, la nuit, sans lumière. Il faut l'arrêter ! Il faut l'arrêter ! » (*Borderline* : 133). La grand-mère gouverne avec un régime de terreur qui fonctionne : elle crée le chaos dans le couple et, bien que la mère se mariera avec son conjoint, il finira par disparaître de la vie de Sissi. À toutes les étapes de la vie de sa petite-fille, la grand-mère réussit chaque fois, d'une manière ou d'une autre, à imposer son autorité. Fille et petite-fille, terrorisées, ne peuvent rien faire d'autre que se soumettre, sans comprendre que la grand-mère elle-même est terrorisée.

Donc, en participant à l'exclusion du tiers, Sissi trahit l'homme qui aurait pu la sauver, ainsi que sa mère, de l'emprise de la grand-mère, ou au moins l'atténuer. Dans un sens, Sissi se trahit elle-même pour que cesse l'interrogatoire de la grand-mère. La fillette comprend ce qui se trame et sa trahison : « L'accalmie ne sera que passagère. L'amnistie ne sera que mensongère. C'est de ma faute, j'ai vendu ma patrie à l'ennemi pour avoir la

paix. Je suis une petite transfuge, une petite traîtresse, une belle petite Judas de cinq ans » (*Borderline* : 135). Sissi laisse aussi entendre que son trouble de personnalité limite prend racine dans son enfance, à partir de ce moment où elle a participé à l'exclusion du tiers, laissant ainsi sa grand-mère exercer son emprise. Elle affirme en ce sens : « Dorénavant, mes jeux n'auront plus de frontières et je serai en guerre contre l'humanité, mais surtout contre moi-même » (*Borderline* : 135). C'est comme si Sissi, à l'âge de cinq ans, devinait qu'elle deviendrait borderline, comme si elle sentait que cette personnalité serait un moyen pour elle de se protéger du milieu dans lequel elle évolue, que ses impulsions à venir lui permettraient de se défendre contre ces femmes avec qui elle ne saurait jamais comment interagir, ces femmes qui la gardent enfermée.

Comme nous venons de voir, la grand-mère, alors que Sissi était enfant, tentait d'exclure tous les hommes de la relation. Quand elle grandit, Sissi choisit de s'affranchir de sa grand-mère en multipliant les relations avec des hommes. S'agit-il d'un hasard ?

#### **DU POINT DE VUE DE SISSI**

On a pu constater que Sissi, lorsqu'elle était enfant, adaptait son comportement en fonction de la situation. On remarque par exemple l'impossibilité pour elle de se jeter dans les bras de sa mère lorsque les deux sont à l'intérieur de la cellule familiale, la distance étant trop grande entre sa mère inanimée et elle. Mais lorsque Sissi est à l'extérieur, elle est loyale et défend sa mère contre ceux et celles qui ne la comprennent pas. Ces comportements adaptatifs font ressortir une certaine ambivalence chez Sissi. Examinons maintenant comment une telle ambivalence marque le discours intérieur de la narratrice.

Sissi se souvient que lorsqu'elle était toute jeune, elle avait un désir d'entrer en contact avec sa mère, malgré le silence et l'immobilité de cette dernière :

Et moi, assise par terre, à ses pieds, je lui racontais des histoires à l'aide de mes poupées ou de mes petits bonshommes Fisher Price ; des histoires qu'elle ne comprenait même pas à cause de ses maudites

hormones défectueuses, ses maudites hormones passées date  
(*Borderline* : 20).

Les tentatives de Sissi d'entrer en contact avec sa mère semblent ne jamais provoquer les résultats escomptés : la mère ne se réanime pas. Malgré cela, Sissi ressent parfois de la nostalgie, notamment lors de son 24<sup>e</sup> anniversaire (chapitre trois), quand aucun de ses amis n'a apporté de gâteau : « Ma mère, elle, elle n'aurait pas oublié. Elle m'aurait acheté un beau gâteau avec de la crème blanche et des fleurs bleues, ou un gâteau avec une Barbie au milieu. Ma mère, elle n'oubliait jamais les gâteaux [...] » (*Borderline* : 43). Ce soir-là, Sissi aimerait être bercée par sa mère, comme celle-ci « l'a déjà fait, il y a longtemps, dans une vie antérieure » (*Borderline* : 53). Sissi reconnaît que sa mère avait certains bons côtés, mais ils se manifestaient si rarement qu'ils étaient insuffisants pour bâtir une relation saine. Affirmer n'avoir été bercée que dans une autre vie l'illustre bien : Sissi ne se souvient à peu près pas de moments où sa mère lui a prodigué de l'affection. Par ailleurs, Sissi a la phobie de devenir un jour comme sa mère. Quand elle a onze ans (chapitre deux), par exemple, elle raconte :

Ma mère, c'est mon Insectarium de Montréal. Je la recouvre de bestioles pour ne pas voir ce à quoi je pourrais ressembler plus tard. Je ne veux pas lui ressembler et je me bats. Tout ce qu'elle aime, je ne l'aime pas. Tout ce qu'elle fait, je ne le fais pas. Je ne veux pas être elle. Niet. No. Non. Je ne suis pas elle (*Borderline* : 30-31).

Sissi est consciente que sa mère est malade et refuse de s'identifier à elle. Ainsi, l'enfant en vient à abandonner celle avec qui il aura été impossible d'entretenir une véritable relation. Un tel désinvestissement se trouve annoncé, d'une certaine façon, par l'absence de la voix maternelle dans le roman. La subjectivité maternelle n'est que rapportée. Plus encore : il y a peu de passages dans lesquelles la mère est effectivement présente (deux dans l'enfance de la narratrice et aucun lorsque Sissi est adulte). La narratrice parle constamment de sa mère, alors que cette dernière est absente. Le lecteur ou la lectrice ne parvient pas à bien cerner la mère : qui est-elle ? Que fait-elle ? Un peu comme Sissi, sans doute, qui en vient à la considérer comme morte, peut-être pour se protéger de la douleur provoquée par cette mère fantôme.

Dans son discours intérieur, la narratrice exprime aussi une ambivalence envers sa grand-mère. Lorsqu'elle pense à elle, Sissi l'insulte à plusieurs reprises. Elle dit d'elle par exemple qu'elle a une « vieille peau toute plissée » (*Borderline* : 103), elle qualifie ses mères de folles (« mes deux folles de mamans » [*Borderline* : 88]). Il arrive aussi à la narratrice, quand elle a cinq ans, d'insulter verbalement sa grand-mère : « J'ai dit ferme ta gueule vieille câlisse ! » (*Borderline* : 123). Par un tel mépris, l'enfant souhaite éloigner d'elle la figure maternelle, la faire taire, l'amener à arrêter son emprise sur sa famille, même si ce désir reste tu. Tel que vu plus haut, la grand-mère est, surtout dans l'enfance de Sissi, une Surmère qui retarde l'individuation de sa petite-fille et l'enferme, pour la protéger, dans un noyau familial dysfonctionnel. Sissi insulte sa grand-mère, mais souhaite quand même s'en rapprocher. Cela se remarque par exemple quand Sissi adulte (chapitre sept) se réfugie chez sa grand-mère après que son copain Olivier l'ait surprise avec Saffie, avec qui Sissi expérimente les relations sexuelles avec une autre femme.

Je marche sans réfléchir. Par réflexe, mes pas me mènent à la maison de ma grand-mère. Ma grand-mère. Ma seule famille qui passe son temps à me renier. Ma grand-mère qui vient de m'accuser de vol. Ma grand-mère qui n'est pas toujours gentille avec moi. Arrivée devant sa petite maison aux bordures couleur saumon, je m'assois sur le perron en indien face à la porte et j'attends. Je ne me sens pas prête à entrer tout de suite. J'ai peur qu'elle me dise de partir : je ne suis jamais prête pour ça. Alors, je reste assise en indien devant la porte saumon et j'attends. J'en ai pour longtemps (*Borderline* : 112).

Contre toute attente, la grand-mère ouvre la porte, fait entrer sa petite-fille et prend le temps de s'en occuper (l'aide à se changer, lui dit de se coucher, lui offre du vin pour l'aider à se remettre sur pied), pour une fois dans un silence tendre et réconfortant. « Je suis rassurée, je me sens bien. Mais pas trop. J'ai peur qu'elle m'accuse encore de vol » (*Borderline* : 113), confie Sissi, laissant entendre que, bien qu'il y ait des moments d'accalmie, ceux-ci sont souvent brefs et que les reproches et la suspicion reviennent bien assez vite. Le « jamais prête pour ça » indique que la grand-mère la repousse souvent. Quand Sissi manifeste le désir de se rapprocher de sa grand-mère et qu'elle a besoin de réconfort, elle a tout de même la crainte d'être rejetée. C'est une réaction normale, semblable à celle qu'avait Sissi, enfant, quand elle hésitait à se jeter dans les bras de sa mère : la narratrice souhaite s'approcher, mais craint les conséquences d'un tel élan, alors

elle se fige. Malgré tout, la grand-mère est sa (seule) famille (envers laquelle Sissi reste loyale) et la narratrice entretient toujours le désir d'une relation plus saine. La maison de la grand-mère semble à Sissi le seul endroit où elle puisse obtenir du réconfort, même si ce réconfort est de courte durée. Sissi en est consciente : la grand-mère ne sait pas comment apaiser sa petite-fille, puisqu'elle a seulement appris à craindre et à protéger. En bref, Sissi sait qu'à tout moment il est possible qu'elle se fasse rejeter. Mais comment savoir ? Les réactions de la grand-mère sont imprévisibles. À un moment, elle l'accuse de vol, à un autre, elle l'aide à se changer. Pour les filles dont les mères se déplacent constamment sur l'axe séparant les positions de mère et de femme, c'est-à-dire que ces dernières peuvent être surinvesties un moment puis désinvesties à un autre, il est difficile de savoir à quoi s'attendre, et donc d'aller sans crainte vers la mère. À cet effet, Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich affirment :

[S]i elle [cette mobilité identitaire] se produit à contretemps, ou entre des positions extrêmes (inceste platonique ou, à l'opposé, désinvestissement), elle risque d'être déroutante sinon traumatisante pour la fille, qui ne saura plus alors, comme on dit, sur quel pied danser (Eliacheff et Heinich, 2002 : 115).

Ne reste alors pour Sissi que l'attente anxieuse sur le perron de sa grand-mère, craignant la douche écossaise. Si la grand-mère vient d'abord vers elle, Sissi sait que les risques de rejet sont alors diminués.

La vision qu'a Sissi de sa grand-mère change dans le neuvième chapitre, au moment du récit où elle est tout près de la mort. Tout au long du roman, les insultes pleuvent sur la grand-mère, mais c'est dans ce dernier chapitre avant l'épilogue que Sissi repense aux beaux moments vécus avec sa grand-mère, moments qu'elle avait peut-être oubliés, et que l'amour peut enfin s'exprimer :

Quatre-vingt-dix-huit ans pour une mémé, c'est vieux. C'est trop vieux. Mais pourtant, elle est jeune. Elle est aussi jeune que moi. Il n'y a pas longtemps, elle jouait au badminton avec moi. Elle jouait et elle gagnait. Je la laissais gagner, car elle aimait ça et elle sourirait toute la soirée. Elle me donnait des biscuits et elle souriait. Si je pouvais Mémé, je te donnerais vingt ans de ma vie. Non, trente, quarante, cent ans de ma vie, je n'y tiens pas assez (*Borderline* : 138).

La mort imminente de sa grand-mère permet non seulement à Sissi de ne plus voir uniquement les mauvais côtés de cette personne, elle lui permet aussi de lui donner une certaine voix. En effet, dans le chapitre sept, le chapitre qui survient avant celui où Sissi assiste la mourante, Sissi se réfugie chez sa grand-mère qui lui dit : « Il ne faut pas que tu m'en veuilles... je suis vieille et tu es ma seule famille » (*Borderline* : 115). C'est la première fois dans le roman qu'on a accès, directement, à l'intimité de la grand-mère et qu'une certaine ouverture à l'autre a lieu. La grand-mère exprime enfin que c'est par amour qu'elle a tenté de garder sa fille et sa petite-fille près d'elle et qu'elle a exercé son emprise. Elle verbalise enfin sa vulnérabilité en demandant à être pardonnée.

Cette prise de conscience de Sissi concernant la vulnérabilité de sa grand-mère s'exprime de nouveau dans le neuvième chapitre, au moment où elle s'adresse à sa grand-mère mourante :

Toi aussi, tu es nerveuse. Comme moi. Nerveuse. Le drame qui plane constamment au-dessus de ta tête. Cette culpabilité que tu as toujours si mal supportée. Tes deux enfants morts : un an et demi et six mois. Deux petites filles. C'est pour ça que tu m'étouffes et que tu as étouffé ma mère... (*Borderline* : 140)

Ces mots indiquent que Sissi comprend mieux le comportement de sa grand-mère. S'intéressant soudain au passé de cette dernière et en ayant accès à quelques-unes de ses pensées et ses émotions, Sissi s'approche de sa grand-mère mourante et la haine comme la colère peuvent s'atténuer. Face à l'inéluctabilité de la mort, la grand-mère ne paraît plus omnipotente. Elle perd sa toute-puissance pour (re)devenir un être vulnérable. La grand-mère toute-puissante était inaccessible. Celle qu'on retrouve ici exprime sa fragilité et il est ainsi plus facile de la comprendre. C'est aussi à l'approche de la mort de sa grand-mère que Sissi voit à quel point elles se ressemblent : quand la grand-mère n'est plus toute-puissante, elle reprend des proportions humaines, il devient alors possible de constater qu'elles partagent les mêmes vulnérabilités. Cela est rendu sous forme de pensées, d'abord sur l'apparence physique, mais aussi sur la personnalité et le caractère : « On m'a toujours dit que j'avais les yeux de ma grand-mère quand elle était jeune » (*Borderline* : 141), « On m'a toujours dit que j'avais le tempérament de ma grand-mère. Et ses grands yeux » (*Borderline* : 141), « D'ailleurs, on m'a souvent dit que j'avais le



nez de Cléopâtre, donc j'avais le nez de ma grand-mère. Je lui ressemble. Je lui ressemblais puisqu'elle n'est plus » (*Borderline* : 141).

Une certaine ambivalence persiste quand même chez la narratrice tout au long de ce neuvième chapitre. Lorsqu'un sentiment fort s'exprime (qu'il soit positif ou négatif), un sentiment inverse suit de près, voire se superpose au précédent. On peut remarquer entre autres que le dégoût du corps de la grand-mère est presque aussitôt remplacé par une forme de sublimation. À la page 139, la grand-mère râle : « Sa bouche est grande ouverte. C'est laid. Sa bouche fait peur. Sa bouche et son corps. Elle est si maigre. Elle est maigre comme Monsieur Burns dans *Les Simpson* » (*Borderline* : 139). À ce moment-là, la grand-mère est couchée sur le sol, mourante. Deux pages plus loin, la grand-mère est décédée. L'admiration du corps prend alors la place du dégoût : « La main toujours prise dans celle de ma grand-mère, je me couche à côté d'elle et la regarde. Elle a un beau nez, je trouve. Un beau nez de Cléopâtre » (*Borderline* : 141). En se couchant à côté d'elle, Sissi apprivoise la mort de sa grand-mère. Elle accepte le choix que son aïeule fait de ne pas vouloir aller à l'hôpital. Avec l'acception vient la possibilité de profiter du dernier moment avec la femme qui l'a élevée, la possibilité de ressentir de la compassion et de l'admiration envers elle, ainsi que de la nostalgie. C'est comme s'il fallait attendre que la grand-mère soit mourante pour remarquer chez elle des qualités. Il faut dire qu'elle cesse dès lors d'être menaçante.

Le jeu des mains témoigne de ce rapprochement. Dès que Sissi s'approche de sa grand-mère mourante, c'est la main de cette dernière qui l'empêche d'appeler l'ambulance : « Je veux appeler à l'urgence ou faire le 911, mais elle ne veut pas et tient ma main » (*Borderline* : 138). Puis, la main de Sissi reste prise dans celle de sa grand-mère qui vient de mourir, comme si cela symbolisait l'emprise qu'a toujours eue la grand-mère sur sa petite-fille : « ma grand-mère morte tient trop solidement ma main pour que je puisse me libérer » (*Borderline* : 141). Ce passage illustre que Sissi veut (et a toujours voulu) se libérer de l'emprise de sa grand-mère, mais par-delà l'emprise, cette main vigoureuse montre que la grand-mère est celle qui a su indiquer, à sa manière, le chemin à Sissi. Malgré ses imperfections, elle a toujours été à ses côtés pour l'accompagner. Autant Sissi souhaite se libérer de l'emprise de sa grand-mère, autant, quand celle-ci meurt, elle a

besoin d'elle : elle se perçoit comme un bébé qui ne sait pas marcher. Sissi, particulièrement dans ce chapitre, parle de sa grand-mère comme de sa mère : « Le cordon ombilical qui me retient à ma mère est sur le point d'être sectionné » (*Borderline* : 139). Elle confond même sa grand-mère avec la figure maternelle qu'elle représentait : en parlant à sa grand-mère, elle l'appelle tantôt « Mémé », tantôt encore « Môman », comme si les deux figures se trouvaient réunies dans une seule et même personne : sa véritable mère est sa grand-mère. D'ailleurs, Sissi confie qu'elle a encore besoin que sa grand-mère lui tienne la main parce qu'elle ne sait pas comment vivre sans elle. C'est pour cela qu'elle souhaiterait lui donner « cent ans de [s]a vie » (*Borderline* : 138), et ce, pour que la grand-mère continue de lui indiquer la voie.

Qu'est-ce que je vais devenir ? Ma grand-mère était perpétuellement dans ma tête, elle était ma voix intérieure, avec ses yeux qui me regardaient tout le temps. Ça fait tellement longtemps que je suis unie à elle que j'ai désappris à penser, c'est pour cela que les pensées sont des toupies dans ma tête ; que j'ai désappris à aimer, c'est pour cela que l'amour s'enfuit entre mes jambes, entre mes cuisses ; que j'ai désappris à être. Être. Qu'est-ce que je vais devenir ? (*Borderline* : 143).

Quand Sissi se défait finalement de la poigne de sa grand-mère, le mouvement fait craquer la main de la morte. On comprend la force de libération dans ce mouvement, mais aussi le non-retour possible par le craquement des os de la main. Si Sissi quitte sa grand-mère et accepte sa mort, elle la perd à jamais. Il est impossible de lui donner cent ans de sa vie et de la faire revivre. Mais Sissi n'est pas prête encore à s'affranchir : « Il faut que je te quitte pour mieux te retrouver » (*Borderline* : 143), dit-elle à sa grand-mère. En fait, Sissi ignore tellement comment vivre sans elle qu'elle pense à se suicider pour la rejoindre.

C'est donc dans l'épisode de la mort de la grand-mère que l'attachement est à son paroxysme et il semble que la mort de la figure maternelle soit dans ce cas-ci une voie vers une distance convenable.

## LA MORT COMME SOLUTION AU PROBLÈME DE DISTANCE

Les plans que Sissi s'était fixés en quittant la maison de sa grand-mère décédée changent. En fait, tout change avec la mort de la grand-mère. Sissi se retrouve une nouvelle fois avec Éric dans une chambre d'hôtel (tout comme au chapitre un, trois ans auparavant). Pour la première fois, Sissi repousse l'homme pendant l'acte. Sa mère étant symboliquement morte depuis plusieurs années, et sa grand-mère venant tout juste de mourir, il n'est plus nécessaire pour la narratrice d'utiliser la sexualité comme échappatoire. La sexualité compulsive devient inutile. Elle quitte la chambre d'hôtel et se dirige vers le pont Jacques-Cartier. Au dernier moment, Sissi ne se suicide pas, comme si elle se rendait compte que la bonne distance ne peut se trouver dans sa propre mort. C'est plutôt le départ de la grand-mère (une mort qui est dans l'ordre naturel des choses) qui est une voie vers une distance convenable parce que c'est à ce moment que la grand-mère redevient humaine, vulnérable. Une femme qui possède une subjectivité propre. De son vivant, elle était présentée comme un monstre, une personne immense et envahissante. Il était impossible alors de s'en approcher et l'appivoiser.

L'épilogue du roman permet de comprendre que Sissi cherche des moyens de vivre sans sa figure maternelle principale. Après un séjour à l'hôpital, Sissi rencontre un homme :

Les princes aussi, ça existe. Sauf qu'ils ne viennent pas nécessairement sur un beau cheval blanc volant, mais en autobus voyageur, comme l'ange sexuel aux ailes cassées que j'ai rencontré après ma sortie de l'hôpital. Ils n'ont pas non plus de vêtements brillants insalissables. Non. Ils peuvent porter des chandails de Pantera et oublier de se laver, mais ça n'enlève pas pour autant le charme. Et les yeux fermés, couchée nue dans un lit avec un prince, on ne fait plus la différence (*Borderline* : 157-158).

La mort de la grand-mère jumelée à l'absence de la mère permet de créer assez d'espace pour laisser entrer un tiers avec qui développer une relation saine. La sexualité, comme on le voit dans l'extrait présenté, semble en voie de devenir saine. C'est la première fois qu'un homme est qualifié par Sissi de prince. Éric était « gros et moche » (*Borderline* : 17) et elle « le haïssai[t] comme une folle » (*Borderline* : 26). Il y a aussi eu Olivier, son pseudo-chum comme elle l'appelait, qui ne semblait pas être important dans la vie de

Sissi (son surnom l'indique de prime abord). Dans le cas de la relation introduite en épilogue, on sent l'attention, l'affection, mais aussi le désir véritable de la relation.

En bref, dans le roman *Borderline*, les personnages luttent les uns avec les autres, et avec eux-mêmes, pour trouver une distance convenable. Bien qu'envahissante, la mère est trop loin émotivement. C'est ce que ressent Sissi enfant lorsqu'elle est en présence de sa mère. Cette femme n'agit ni ne parle. Ces non-gestes sont pourtant significatifs, dans la mesure où ils symbolisent parfaitement la figure de la mère morte aux yeux de l'enfant. Quand il y a un rapprochement, par exemple quand la mère va chercher sa fille pour l'amener au centre du lit où pleurent les deux femmes, le geste apparaît révélateur : la mère participe à l'emprise. Il n'y a pas d'affection dans son geste, comme l'enfant le souhaiterait. Dans sa défaillance, c'est comme si la mère ne pouvait faire autrement que de se soumettre au désir de sa propre mère.

Le combat de la narratrice se poursuit avec la grand-mère : elles s'entredéchirent, parfois se réunissent un temps, mais ne réussissent jamais à se rejoindre et à trouver une distance saine. Les actes de langage et les gestes de la grand-mère démontrent bien sa volonté d'emprise, par exemple avec des menaces ou l'exclusion des tiers. En gardant la cellule familiale fermée sur elle-même, la grand-mère cherche à protéger sa famille, et plus particulièrement Sissi, mais cela aboutit chaque fois à une relation impossible. Plus tard, alors que Sissi tente de se défaire de l'emprise de sa grand-mère et de l'absence de sa mère avec une consommation d'alcool et des comportements sexuels compulsifs, les échanges avec la grand-mère semblent inéluctablement conduire à des impasses.

On remarque donc le jeu entre rapprochement et éloignement chez la mère et la grand-mère : Sissi ne saurait affirmer avec certitude si ces femmes sont trop près ou trop loin. L'ambivalence est très présente dans le discours intérieur de la narratrice, tant dans ses pensées sur la grand-mère que sur sa mère. Par contre, surtout quand Sissi est enfant, on remarque des comportements adaptatifs à l'environnement dans lequel elle évolue : à l'intérieur de la famille, elle souhaiterait s'éloigner, alors qu'à l'extérieur, elle défend sa mère et sa grand-mère et craint de devoir les quitter. Les émotions envers la grand-mère

sont souvent contradictoires et cela est manifeste au moment de la mort de la grand-mère : c'est avec la mort que Sissi parvient à identifier certains traits positifs de sa grand-mère, qu'elle comprend alors un peu mieux. Avant cela, la subjectivité de la grand-mère est à peu près passée sous silence et ne ressortent que ses côtés sombres. Les émotions sont aussi ambivalentes envers la mère : d'un côté, Sissi a peur de devenir comme elle, d'un autre côté, on sent toute la tristesse de la narratrice quand elle repense à la froideur et à l'immobilité de sa mère, à leurs gestes empêchés, ou au besoin qu'elle a de la défendre malgré la folie. Sissi ignore quoi penser de cette mère inanimée : haine ou nostalgie ? Les deux à la fois, mais toujours dans la douleur.

C'est avec la disparition des figures maternelles que Sissi finit par s'apaiser. Seule la mort peut réconcilier les femmes qui n'auront jamais réussi à se parler, à échanger, à partager leur subjectivité (comment y arriver si les figures maternelles n'ont pas de nom, comme c'est le cas dans ce roman ?), leurs pensées profondes, à se rejoindre, à entretenir une véritable relation où chacune est acceptée. Dans une relation fusionnelle, il n'y a aucun moyen pour que chacune s'individualise et qu'une véritable relation se noue entre elles. La mort, ici, soulage et aide Sissi à devenir un individu à part entière et à apprendre à entretenir des relations saines en dehors du trio grand-mère/mère/fille. Avec une emprise comme celle exercée par la grand-mère, il n'y a guère d'écart entre les femmes, et aucun espace possible pour un tiers, et il ne s'agit pas d'une proximité saine. Ici, aucune distance ne pourrait être la bonne. Doris-Louise Haineault aborde justement la bonne distance impossible à trouver dans le cas d'une relation nocive avec une Surmère :

Lorsque l'adhérence à l'autre va de pair avec un total déni de l'autre comme être séparé et autonome, le maintien des conflits devient la seule possibilité de lien à l'autre. Le « trop proche » et le « trop loin » ne se fixent jamais, s'embrouillent et embrouillent toutes les communications (Haineault, 2006 : 98).

Au terme de mon étude, il importe cependant de préciser que si la relation avec la grand-mère se résout avec le décès de cette dernière, ce n'est pas le cas de la relation avec la mère. Le deuil de la mère, morte symboliquement, n'est jamais tout à fait réglé. Sissi parle constamment de sa mère, de ses souvenirs négatifs, mais le lecteur ou la lectrice ignore où elle se trouve une fois Sissi adulte. Le personnage de la mère est toujours

quelque part en arrière-plan, comme un fantôme qui hante la narratrice et qui reste inaccessible. Mais c'est l'absence simultanée des deux figures maternelles qui permet de créer assez d'espace pour laisser entrer un tiers avec qui développer des relations saines comme Sissi ne les a jamais connues.

Nous avons vu, dans le roman *Borderline*, que l'ouverture à l'autre était importante pour que les femmes se rejoignent et développent une véritable relation (ce qui n'est pas possible dans le roman de Marie-Sissi Labrèche). Qu'en est-il dans le texte pour le théâtre *Tout comme elle* de Louise Dupré ? Comment se présente l'ambivalence, ainsi que le jeu entre éloignement et rapprochement ? De quelle façon l'ouverture à l'autre viendra-t-elle modifier la relation entre les femmes dans cette œuvre ?

## CHAPITRE 2

### **Douleur et subjectivité dans *Tout comme elle* de Louise Dupré**

*Tout comme elle* est un texte pour le théâtre qui plonge au cœur de la relation mère-fille. L'œuvre est divisée en quatre actes, chacun divisé en douze tableaux. Les deux premiers actes présentent le point de vue de la locutrice sur sa mère, donc en position de fille. Les deux derniers actes, à l'inverse, présentent le point de vue de cette locutrice sur sa fille, désormais en position de mère.

Quelques auteures se sont intéressées à cette œuvre, dont Nathalie Watteyne qui, dans son article « *Tout comme elle* : l'intime et le non-dit », aborde l'incommunicabilité entre les femmes, les non-dits, les gestes empêchés des personnages et la transmission de la douleur de mère en fille. C'est dans une perspective semblable que ce chapitre analysera les marques d'éloignement et de rapprochement entre mère et fille, afin de faire ressortir leur volonté de se rejoindre et de trouver une distance convenable. La distance entre les personnages n'empêche pas leur désir de préserver le lien. Les gestes empêchés des femmes seront donc abordés en tant que manifestations de la volonté de rejoindre l'autre, dans le but d'avoir un échange véritable. Je souhaite ainsi examiner l'ouverture à l'autre qui semble être l'élément de base pour que mère et fille se rejoignent et trouvent ensemble la distance qui leur convient. Comme dans le chapitre précédent, l'analyse suivra autant que possible le découpage du texte, en actes et en tableaux.

Afin de rendre compte de cette distance entre les femmes, le discours nous intéressera principalement : les paroles (empêchées ou prononcées) des personnages, mais surtout le discours intérieur de la locutrice. Les gestes seront également étudiés. Au terme de ce chapitre, j'espère faire ressortir comment les gestes et les paroles des femmes manifestent le désir de se séparer ou de se rapprocher, et comment ces éléments augmentent ou diminuent la distance entre elles.

## ENTRE ÉLOIGNEMENT ET RAPPROCHEMENT : LE POINT DE VUE DE LA FILLE

L'utilisation de tableaux tout au long de la pièce met en relief la distance entre mère et fille. Ces tableaux, en tant que tranches de vie présentées les uns à la suite des autres, montrent, au sein même de la structure, une difficulté à se rejoindre. Tant que les femmes s'observent l'une et l'autre, elles restent à distance sans possibilité de se rejoindre. Dans le tableau dix de l'acte un, cette idée est rendue par la locutrice, qui parle de sa mère : « Elle est là, à côté de moi. Mais moi, je suis loin, si loin d'elle » (*TCE* : 24). Dès le départ, le lecteur ou la lectrice comprend que ce n'est pas la proximité physique qui détermine la proximité émotionnelle. La structure de l'œuvre participe à l'effet de mise à distance entre la mère et la fille, malgré leur désir de se rapprocher et d'avoir un échange véritable (ce qui arrivera à la fin seulement, quand la locutrice devenue mère reconnaîtra avec impuissance la douleur de sa fille). C'est justement ce sur quoi je me pencherai dans cette première partie : l'écart qui semble insurmontable et qui se remarque aux gestes empêchés et aux paroles retenues ou superficielles ; mais aussi l'oscillation entre l'idéalisation et le dénigrement (ou la pitié envers la femme qui a vieilli), puis entre le désir d'amour et la colère ou la haine souvent tues.

Les douze tableaux de l'acte un débutent par les mots « Elle est là » (ou par une tournure semblable), la locutrice marquant ainsi la présence de sa mère. La fille observe sa mère. Par ces mots, on constate dès le départ une distance difficilement franchissable entre les deux femmes. « Là » suggère un lieu flou, loin de la fille. Cet écart entre les protagonistes est porteur d'ambivalence : on veut rejoindre la mère, mais l'éloignement des dernières années semble insurmontable. Cependant, un peu à la manière du roman *Borderline*, si les émotions sont doubles, les comportements sont plutôt adaptatifs, c'est-à-dire que la locutrice s'adapte à sa mère qui refuse de s'ouvrir réellement. En effet, au tableau deux, la locutrice, alors qu'elle est assise face à sa mère, indique : « j'écoute sans écouter sa vie toute petite, toujours la même, les mêmes histoires, les mêmes mots » (*TCE* : 16). La mère jacasse et la fille l'observe plutôt que de l'accueillir et de l'écouter vraiment, cela par habitude de n'avoir avec elle aucun échange véritable. Dans les deux premiers actes, comme nous avons seulement accès la vision de la locutrice en position de fille, c'est son ressenti qui est présenté. Elle avoue s'être éloignée de sa mère : « Et moi, je hoche la tête,



j'essaie de m'intéresser à ce qui ne m'intéresse pas. Après tout, c'est ma mère, cette femme qui parle, et je n'en reviens pas d'avoir une mère qui ne m'intéresse plus » (*TCE* : 24). Il en ressort tout de même que la fille n'est pas tout à fait passée à autre chose. Le désir d'approfondir et d'analyser cette relation démontre en fait le contraire. Et malgré qu'elle ne prenne jamais en charge la narration, on devine aussi la douleur de la mère qui remplit avec angoisse les silences. Ce bavardage et cette écoute inattentive traduisent chez la mère et la fille une volonté d'être avec l'autre. Si on parle, comme le fait la mère, pour meubler le vide, si on fait semblant d'écouter et de sourire, comme le fait la fille, pour montrer à sa mère son désir d'entrer véritablement en contact avec elle, c'est peut-être qu'on espère un partage sincère. On en viendra à oublier le temps qui passe. Mais la situation reste la même et la fille jette « un regard oblique sur [s]a montre » (*TCE* : 16). Elle feint d'écouter sa mère, mais aussi d'apprécier sa compagnie. Elle a hâte de retourner à sa vie : « Les aiguilles semblent tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, le temps fait son œuvre, il viendra bientôt me délivrer » (*TCE* : 16). Cependant, les questionnements sur sa relation avec sa mère ne la quittent pas.

L'acte un est donc caractérisé par l'ambivalence des sentiments de la locutrice envers sa mère. On retrouve une oscillation entre l'idéalisation (surtout pendant l'enfance) et le dénigrement (surtout à l'âge adulte). Lorsque la locutrice évoque son enfance, elle retrouve toute l'admiration qu'elle éprouvait envers sa mère. Au tableau trois, la locutrice se dit fière de sa mère, malgré qu'elle soit différente des autres mères, qui sont plus riches et mieux habillées : « Mais c'est ma mère, ma mère à moi. Je n'ai pas honte d'elle, je lui fais honneur, je fais ce qu'elle attend de moi » (*TCE* : 17). Deux tableaux plus loin, elle est la plus belle des femmes aux yeux de l'enfant : « Elle est là, à côté de moi, belle, si belle qu'on croirait qu'elle n'est pas une mère. C'est une fée, une icône, une étoile, un diamant, une forêt enchantée » (*TCE* : 19). Les compliments se multiplient jusqu'à la fin du tableau, où la locutrice promet de ne jamais laisser un homme les séparer. Il est intéressant de remarquer que, dans la vision de la locutrice, le fait d'être mère ne peut pas coïncider avec celui d'être belle (« si belle qu'on croirait qu'elle n'est pas une mère »). Quand une femme se sacrifie et accouche, la beauté la quitte nécessairement. Celle qui n'a « [p]as de rides, pas de petits sacs sous les yeux, la peau lisse et ferme, de beaux bras durs, un peu dorés, juste ce qu'il faut pour les robes d'été » (*TCE* : 19) est trop belle pour être une mère. Mais,

ce n'est pas un rêve, c'est bien la sienne, et la locutrice, enfant, la perçoit comme toute-puissante.

À l'âge adulte, la fille a une vision plus sombre de sa mère, comme l'illustre le deuxième tableau de l'acte un : « Elle est là, devant moi, tassée sur elle-même, grise, grise comme une grisaille de novembre, une grisaille dont elle ne sort plus sauf parfois quand elle s'anime, raconte des scènes de sa vie d'autrefois [...] » (*TCE* : 16). Il semble à la locutrice que la femme, dans son rôle de mère, est figée et donc impossible à connaître. C'est lorsque la mère raconte sa vie d'avant la maternité qu'elle redevient un être humain. Cependant, cet attrait pour le passé et pour une époque où la locutrice n'était pas au monde repousse cette dernière plus loin d'elle : c'est dans le présent que la locutrice voudrait voir sa mère s'animer et redevenir une femme. Plus loin (acte un, tableau neuf), la locutrice formule cette idée lorsqu'elle pense que, toute sa vie, elle n'aura pas vraiment connu la femme qu'était sa mère : « J'irai fleurir sa tombe sans savoir qui est la femme que j'aurai appelée *maman* » (*TCE* : 23, l'italique est de l'auteure). La locutrice regrette cette distance entre elles, ce non-partage d'intimité qui aurait pu sauver leur relation. Une fois la fille devenue adulte, la mère n'a plus son lustre d'antan. Les discussions ne sont plus les mêmes. Il ne suffit plus de se raconter des histoires pour avoir une bonne relation. Mais c'est ce que continue à faire la mère : elle bavarde plutôt que de s'ouvrir. La fille, elle, a perdu sa naïveté : les histoires ne l'émerveillent plus et elle ne voit plus sa mère comme toute-puissante. Alors la locutrice garde pour elle toutes les questions qui l'habitent : « Je continue à hocher la tête, je souris, je fais comme d'habitude, je remets à la prochaine visite les questions que je ne lui poserai jamais. J'ai une excuse maintenant, elle est vieille, si vieille qu'elle ne saurait plus répondre. Et moi, je n'attends plus de réponse d'elle » (*TCE* : 24). La mère s'est toujours tue devant les questions de sa fille, ou s'est tue en vieillissant, alors qu'il aurait fallu développer avec sa fille une autre forme de relation. La locutrice a donc cessé de l'interroger. Elle ignore comment confier ses angoisses à sa mère.

Une ambivalence subsiste tout de même chez la locutrice. D'un côté, elle observe le vieillissement de sa mère (« Ce n'est plus la mère de mon enfance, mais une vieille femme maintenant, une petite vieille comme on ne peut pas imaginer sa mère » [*TCE* : 20]), mais affirme en être encore fière, par exemple quand la mère montre à sa fille une robe qu'elle

a confectionnée. Une telle fierté est nuancée à la vue du corps vieillissant de la mère : « Je suis fière d'elle, je me demande comment elle a fait pour coudre cette robe avec ses vieux doigts » (*TCE* : 18). Ainsi, ce n'est pas tout à fait de la fierté, mais de la compassion, voire de la pitié, envers la mère vieillissante et de la nostalgie pour la femme autrefois idéalisée. La fille voudrait parler véritablement à sa mère (« Je ne dirai rien. Je n'ai jamais su comment lui parler » [*TCE* : 18]), donc désire s'approcher d'elle. Cependant, elle se montre incapable d'avoir le geste simple de prendre sa mère dans ses bras. Elle participe donc elle aussi à la distance qui se creuse :

Un instant, je me vois lui ouvrir les bras, mais je reste là, la main qui va et vient dans son dos, incapable de faire le geste qu'il faut. Elle mourra peut-être sans que je sois capable de lui ouvrir les bras, de la serrer contre moi. Ce n'est pas si difficile pourtant, ouvrir les bras, puis les refermer, doucement, entourer le corps froissé de ma mère, la tenir dans mon étreinte. Entre nous, il n'y aura pas eu de grands débordements (*TCE* : 21).

Ici encore, la difficulté à « faire le geste qu'il faut », à aller vers sa mère et lui parler correspond à un comportement adaptatif. La locutrice sait que sa mère est réservée, alors elle apprend à ne pas faire de grands gestes, de grandes déclarations. Elle reste discrète dans l'expression de ses désirs et sentiments. Les deux femmes évitent les « grands débordements » afin de maintenir une relation rassurante, telle que construite au fil des ans.

Ainsi, dans le premier acte, la distance entre les deux femmes et l'ambivalence entre le désir de se rapprocher et l'impossibilité à le faire sont représentées par les paroles vides de la mère qui bavarde (et de la locutrice qui, en réponse à ce discours vide, bavarde aussi), mais également par les paroles et les gestes empêchés (vouloir sourire, étreindre, interroger sa mère) et par le discours intérieur de la locutrice adulte qui se voit incapable « de faire le geste qu'il faut » pour se rapprocher de sa mère.

Au deuxième acte, un peu à la manière de l'acte précédent, le début des tableaux semble illustrer la distance entre les deux femmes avec des phrases telles que « Elle, ma mère » (*TCE* : 32). La mère est une nouvelle fois observée de loin, jamais vraiment approchée, encore moins atteinte. Si, au premier acte, la locutrice désirait aller vers elle (la prendre

dans ses bras, lui parler, s'intéresser à elle), mais n'osait pas le faire ; l'acte deux vient fissurer le monde idyllique de l'enfance. Il crée une brèche dans la relation présentée au premier acte. Les manifestations d'hostilité sont centrales dans l'acte deux et mettent en lumière une haine refoulée. L'utilisation du « on » dans plusieurs tableaux du deuxième acte appuie le fait que l'amour ne vient pas toujours si facilement : « On pousse, on pousse, on crie, on se déchire le ventre à pousser, jusqu'à ce qu'on voie apparaître un petit crâne rose, et on se demande si un amour viendra. L'amour n'est pas venu » (*TCE* : 32). Pour la fille, cette relation avec la mère est douloureuse, même une fois adulte, entre autres parce qu'elle a tout fait, mais que sa mère est restée fermée à son égard :

Ma mère. Cette blessure qui ne se refermera jamais. On avait beau être mignonne, douce, intelligente, disciplinée, passionnée, sereine, grave, riieuse, responsable, savante, on avait beau rapporter ses bulletins de l'école comme un chiot son bâton, on faisait tout pour voir s'illuminer les lèvres de sa mère, mais aussitôt elle se rembrunissait (*TCE* : 33).

« L'amour ne se force pas », ajoute la locutrice (*TCE* : 33). Ainsi, ce n'est pas parce qu'on est mère que les manifestations d'amour viennent facilement, même si l'enfant s'évertue à quémander cette spontanéité et cette ouverture de la part de la mère.

La haine et la colère sont bien présentes entre les deux femmes qui s'obstinent à les refouler. Seule la mère se permet des « méchancetés » auxquelles la locutrice est incapable de répondre. La colère surprend la locutrice qui en reste bouche bée, même après toutes ces années : « Et je reste là, à l'autre bout de sa colère, comme toujours surprise, surprise et muette » (*TCE* : 20). Le « à l'autre bout de sa colère » témoigne de la distance entre les femmes et de leur difficulté à nommer l'émotion qui risquerait de faire basculer leur relation. En effet, jamais cette colère n'est affrontée : « Toute notre vie à passer à côté de cette colère plus grande que nous. Déposée entre nous, mère et fille, comme une force mauvaise, un cataclysme, une fin du monde » (*TCE* : 35). Du point de vue de la fille, c'est cette colère « déposée entre [les deux] » qui les tient éloignées et les empêche d'avoir une relation saine. Elles craignent que de nommer cette colère ravage leur relation (de là l'utilisation de mots comme « cataclysme » et « fin du monde ») : « Si cela éclatait, cette folie, elle pourrait nous anéantir, j'en suis sûre » (*TCE* : 35). Si la colère est ce qui les sépare, alors elles doivent éviter à tout prix d'en parler. La bonne entente est ce qui est

attendu d'une mère et d'une fille. Elles ne doivent pas se crier leur colère. Comme le suggère la locutrice : « Nous aurons appris notre rôle de mère et de fille faussement aimantes. Ce n'est pas si difficile, au fond. Il s'agit de se laisser prendre à notre théâtre. C'est si profond, en nous, l'idée que les mères et les filles doivent s'aimer » (*TCE* : 35). Tout cela illustre que l'amour ici est décalé : les deux femmes ne se donnent pas ce dont elles ont besoin au bon moment. Elles nient un tel manque lorsqu'elles sont ensemble, par exemple en jacassant. Elles jouent, comme au théâtre. En ce sens, il est intéressant que le texte de Louise Dupré ait été écrit pour être joué.

La mère et la fille n'ont jamais exprimé d'émotions fortes, tant positives que négatives, l'une envers l'autre. Mais exprimer cette colère et lui donner le droit d'exister aurait-il favorisé une ouverture à l'autre ? Comme l'illustraient les passages d'Élisabeth Badinter présentés en introduction, il est douloureux pour la locutrice d'accepter que l'amour puisse être maladroit et fragile : « on n'imagine pas la haine des mères et des filles, cela ne s'imagine pas » (*TCE* : 38). Alors il faut se taire. Or si la locutrice semble affirmer que c'est la haine qui caractérise sa relation avec sa mère, ses propos du premier acte illustrent plutôt l'amour très fort et douloureux envers la mère (par exemple, son désir de prendre celle-ci dans ses bras, mais en être incapable), amour soit trop fusionnel, soit trop éloigné. Comme l'indique Lori Saint-Martin, « [l]a haine de la mère n'est que l'envers d'une folle passion pour elle » (Saint-Martin, 2017 : 87). Il est donc faux de croire que la mère et la fille ne s'aiment pas. Bien au contraire, elles s'aiment tant qu'elles ne savent plus quoi faire de cet amour, elles qui ont si peu d'échanges véritables. Restent alors les hostilités, la difficulté à se tolérer, la colère.

La fille veut croire que leur relation n'est pas perdue. Ainsi, pour tenter de réparer leur relation, la locutrice raconte qu'un jour elle est partie. Par contre, ce départ est caractérisé par plusieurs désirs ambivalents : celui de s'éloigner le plus possible et celui de rebrousser chemin. « Sans se retourner », comme nous le verrons dans le passage qui suit, c'est vouloir se convaincre que l'éloignement physique est la solution pour trouver la bonne distance, que cela forcera l'oubli. Pourtant, le désir de se rapprocher de sa mère n'est jamais loin et l'oubli est impossible, comme l'illustre le fait que la locutrice regarde une photo de sa mère et regrette leur amour voilé :

Un jour, il faut partir sans se retourner. J'ai marché, on marche jusqu'à ce que le corps refuse un pas de plus, jusqu'à cette fatigue qu'on confond avec l'oubli. On ne se débarrasse pas si facilement d'une enfance. Elle revient, sournoisement, au moindre sursaut du paysage, elle s'infiltre sous les paupières, elle nous fait tressaillir et on se demande si quelque chose ne pourrait pas être réparé. On prend dans ses mains le portrait de sa mère et on se fait croire qu'elle nous a aimée. C'est alors la tentation folle de revenir (*TCE* : 41).

Les essais de la locutrice restent vains : une telle relation ne se règle pas par un simple départ, et ne s'oublie pas. Une fois que la locutrice a pris ses distances avec sa mère, elle souffre de l'absence de celle-ci, tout en étant consciente que le retour ne serait pas pour autant une solution. En effet, « [o]n ne recommence pas une enfance. On ne la défait pas. C'est une poche de pierres qu'on traîne avec soi, une opacité dont on se déleste parfois, mais qui se remet à peser, aussitôt la nuit noire » (*TCE* : 42). Même au loin, la mère reste celle qui a le pouvoir de protéger sa fille. Mais cette protection, une fois adulte, est plus de l'ordre du rêve que de la réalité : « Il suffit de voir une ombre se profiler à travers le sommeil pour rêver la mère comme un abri » (*TCE* : 42). C'est ce que la fille désire : être protégée par sa mère, même si elle sait bien que cette dernière n'est plus en mesure de lui offrir cette protection.

D'un autre côté, la locutrice se sent coupable. Nombre de filles ressentent de la culpabilité lorsque vient le temps de s'émanciper. À cet effet, Françoise Couchard indique : « C'est alors la culpabilité qui envahira la fille à la seule pensée qu'elle pourrait vouloir trahir cette mère en contrevenant à ses modèles, ou l'abandonner pour prendre son autonomie » (Couchard, 1991 : 136). De quoi la locutrice se sent-elle coupable, au juste ? D'avoir dérobé la vie de sa mère dont elle rêve encore, parfois, la nuit ? D'être partie, de l'avoir quittée ? On remarque, au moment où la locutrice exprime son rêve de la mère « comme un abri », une forme de nostalgie pour la mère toute-puissante d'antan. Celle qui était belle, qui lisait des histoires et contre laquelle elle pouvait se blottir.

Le deuxième acte se termine sur l'ambivalence très vive envers la mère : celle-ci est effrayante, impossible à atteindre, souvent hostile, mais c'est la seule personne qui puisse rassurer et protéger. C'est aussi une image morcelée qu'on ne parvient jamais à voir en entier, une figure qu'on aimerait défiger pour enfin la connaître et savoir qui est la femme

cachée derrière. Mais la locutrice sait qu'il s'agit là seulement d'un fantasme : il est trop tard pour parler véritablement à la mère, après des années à éviter les sujets intimes qui risqueraient de dévoiler leurs vulnérabilités.

#### **ENTRE ÉLOIGNEMENT ET RAPPROCHEMENT : LE POINT DE VUE DE LA MÈRE**

La deuxième partie du texte, c'est-à-dire les actes trois et quatre (j'aborderai ici l'acte trois, l'acte quatre sera étudié à la fin de ce chapitre), présente le point de vue de la locutrice en tant que mère. Ce changement de perspective est éclairant. Bien que nous n'ayons pas accès au point de vue de la mère de la locutrice, nous avons accès à celui de cette dernière, devenue mère. Dans beaucoup de romans, même dans ceux qui ont pour objet principal la relation mère-fille, le point de vue privilégié est presque toujours celui de la fille. C'est ce qu'observe Marianne Hirsch, comme nous l'avons vu en introduction. Louise Dupré, dans *Tout comme elle*, ne tombe pas de ce piège et trouve une façon originale de faire parler une femme en tant que fille, puis en tant que mère. Je m'intéresserai dans cette partie à la distance entre la locutrice et sa fille, illustrée entre autres par les silences ; et aux gestes que la première pose dans l'optique de faire différent de sa mère, par exemple en cherchant ses propres façons d'être une mère malgré l'emprise soudaine de celle qui est devenue grand-mère.

Dès le début de l'acte trois, la locutrice confie avoir désiré un garçon plutôt qu'une fille, pour mettre fin à la transmission de la douleur et « briser la chaîne des générations », tel que confié au dernier acte. Or, c'est à une fille que la locutrice donne naissance. En observant sa fille grandir, la locutrice est consciente de la douleur qu'elle lui a transmise contre son gré :

On se retrouvait à nouveau petite bête poilue qui ne sait pas se défendre,  
à nouveau on se verrait grandir avec un corps qu'il faudrait affamer,  
l'ingratitude d'un visage ingrat, et cette horreur de soi devant les  
miroirs. Elle aurait voulu être élancée, et blonde, et belle, la fille, elle  
n'aurait pas voulu nous ressembler. On devrait subir ses accusations  
tacites, sa colère, et sa haine, semblable à celle qu'on avait éprouvée  
pour sa propre mère (*TCE* : 49).

Le tableau trois, tel que cité, montre que plusieurs émotions se répètent de mère en fille : la haine, la colère, la douleur d'être femme. La locutrice revoit ce qu'elle-même a vécu avec sa mère, mais de façon inversée. Elle comprend la colère et la souffrance de sa fille puisqu'elle-même a ressenti ces émotions auparavant.

Pour tenter de réparer la relation avec sa propre mère, la locutrice souhaiterait pouvoir lui offrir sa fille, et se rapprocher d'elle dans un fantasme fusionnel. Cependant, de la même façon que la fuite a été vaine, ce « don » ne fonctionne pas : « je lui avais fait un enfant, malgré tout, et elle l'a accueilli, sans me remercier, comme sa propre chair. La dette acquittée, on pense qu'il y aura une grâce, une parole possible, on pense qu'on méritera enfin sa mère. Et pourtant, il n'y aura d'amour que pour l'enfant » (*TCE* : 50). Mettre au monde une enfant ne réussit pas à rapprocher mère et fille et à « acquitter la dette » de la fille envers la mère : la dette de vie d'abord, mais aussi celle de lui avoir dérobé sa vie d'avant la maternité, et avec elle sa subjectivité de femme. Il semble difficile même pour la grand-mère d'assumer son nouveau rôle : elle veut rester la mère, la seule et l'unique. Elle sent que ce rôle qui a été si longtemps le sien lui échappe, elle qui a peut-être oublié qui elle était lorsqu'elle n'était pas encore mère. Une nouvelle angoisse pointe.

Et sans s'en rendre compte, on se retrouve dans l'arène. Car elle ne se laissera pas détronner sans combattre, celle qui entend bien rester toute-puissante, elle voudra garder son rang, sa place, elle fourbira ses armes. Il y aura des reproches, à peine voilés, de toutes petites humiliations, auxquelles on ne saura comment répondre, sauf par une forteresse silence (*TCE* : 51).

Par ces reproches et ces petites humiliations, la grand-mère montre qu'elle vit la situation comme une menace. Comment devenir autre que mère lorsque c'est le rôle qu'on connaît depuis tant d'années ? Alors elle se tourne vers sa petite-fille plutôt que vers sa fille (souhaitant peut-être, tout comme la locutrice, établir une bonne relation avec la fillette plutôt que de tenter de réparer celle avec sa fille). Voyons ce que disent Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich du rôle de celle qui devient grand-mère :

Il faut dire que la tâche est ardue : devenir grand-mère est une situation plus ou moins désirée, acceptée ou redoutée pour des raisons avouables ou inavouables, mais ce n'est jamais une situation choisie, alors que devenir mère l'est de plus en plus. Il s'agit simultanément de revivre à travers sa fille ce que l'on a soi-même vécu avec sa propre mère en



devenant mère, de devenir mère d'une mère qui reste cependant une fille sur laquelle on a eu ou on a encore du pouvoir, et de découvrir un enfant, à la fois proche car enfant de sa fille, et lointain car n'étant pas son propre enfant (Eliacheff et Heinich, 2002 : 320-321).

On peut penser que le changement de rôle est difficile pour une grand-mère qui voit ainsi sa fille s'éloigner encore plus. Mais, à l'inverse, c'est peut-être à partir de la naissance de sa fille qu'il est possible pour la locutrice de comprendre qu'elle ne pourra « briser la chaîne des générations » en regardant vers le haut (sa mère), qu'il lui faudra plutôt regarder vers le bas (sa fille). Malgré l'angoisse de la locutrice de voir sa fille vivre les difficultés qu'elle-même a traversées, la naissance de l'enfant apparaît comme un ultime espoir de réparation. Plutôt que de travailler encore à réparer leur relation, mère et grand-mère préfèrent se tourner vers la petite-fille, comme si une « grâce » pouvait émaner d'elle, un répit dans la souffrance commune à ces femmes. Mais offrir à sa mère la chair de sa chair ne suscite pas de « grâce » entre mère et fille, c'est-à-dire qu'aucun miracle ne survient à la naissance de la fillette pour sauver leur relation à elles. La relation entre les deux femmes les concerne, et rien ni personne ne peut les en délivrer. Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich abordent la dette que ressent la fille envers sa mère. Elles affirment entre autres que « la dette de gratitude qui unit un enfant à sa mère doit se situer dans le futur et non dans le passé » (Eliacheff et Heinich, 2002 : 303). Sinon, ajoutent-elles, la relation ne peut aller de l'avant. La locutrice, peut-être inconsciemment, le comprend lorsqu'elle se rend compte que la relation mère-fille devra être meilleure et la transmission de la douleur interrompue avec sa propre fille.

C'est en ce sens que la locutrice tente d'être une mère différente de celle qu'a été sa mère, envahissante, mais peu accessible émotivement. Il est difficile toutefois de ne pas répéter : « [J]'ai peur de devenir comme elle. Chaque jour me rapproche un peu plus d'elle, ma mère. Je prends l'enfant dans mes bras, je la déshabille, je la linge, et c'est chaque fois ses gestes à elle que je lis dans mes gestes à moi » (*TCE* : 52). Un des aspects de la relation qui a marqué la locutrice et qu'elle craint de reproduire avec sa fille est l'étouffement ressenti au sein du milieu familial, et plus précisément dans la relation avec la mère : « S'il fallait qu'il n'y ait plus de place pour le moindre souffle entre nous » (*TCE* : 52). Crainte d'étouffer sa fille, mais aussi d'étouffer tout élan d'individualisation et toute manifestation

de spontanéité. Car ce qui n'a pas fonctionné entre la locutrice et sa mère — entre autres choses — est le fait que cette dernière a toujours nié la souffrance qu'elles partageaient, en plus d'éviter tout dialogue véritable et toute ouverture à l'autre. La locutrice a peur de faire de même avec sa propre fille, et donc de garder la souffrance taboue. C'est cette crainte qui l'amènera à rechercher un moyen de faire autrement. Ce ressenti se veut donc positif pour la nouvelle relation mère-fille.

La locutrice tente alors, malgré la proximité de sa mère, de trouver ses propres façons de faire avec sa fille. Elle reste près de sa mère parce qu'il lui semble impossible de la quitter. Cela serait trop douloureux, tant pour l'une que pour l'autre. La locutrice cherche, malgré cette proximité qui lui pèse, une façon de devenir une mère différente : « Alors on reste près d'elle [la mère], avec sa colère, on apprend à ruser, on se dit qu'il doit bien y avoir une façon de ne pas se laisser dévorer » (*TCE* : 53). Les trois références au Grand méchant loup du Petit chaperon rouge aux tableaux six et sept du troisième acte montrent bien l'emprise qu'exerce la grand-mère sur la mère : « Dis-moi pourquoi tu as de si longues dents... Pour mieux te manger, mon enfant. Dans le noir de ses entrailles, elle ferait de moi sa chose, son petit pois, son jouet, et elle me prendrait ma fille. Elle en serait capable, ma mère, je le sais » (*TCE* : 52). Crainte de la mère et de son contrôle, et désir d'en protéger sa fille ressortent de ce passage. La mère se sent menacée par la grand-mère envahissante (ici encore, la locutrice et sa mère partagent au fond les mêmes angoisses, les deux craignant de perdre leur place). La locutrice, en plus, a le sentiment d'être jugée par sa mère qui, dans sa volonté de conserver son rôle, cherche à montrer à la locutrice comment s'occuper de sa fille.

Quand la mère devient grand-mère, elle se rebiffe afin de taire la peur qu'elle ressent. La locutrice qui devient mère voit quant à elle sa mère prendre trop de place auprès de sa fille. Cette rivalité entre les deux femmes repose en fait sur une grande vulnérabilité. À cet égard, Lori Saint-Martin indique que mère et fille, lorsqu'elles sont incapables d'avoir un dialogue véritable, cherchent à se détruire, « faisant disparaître l'autre en légitime défense » (Saint-Martin, 2017 : 63). C'est peut-être en raison de cette rivalité, et dans le but de ne pas se laisser dévorer par la grand-mère, que la locutrice décide, en fin de compte, de s'en aller, de « [m]ettre des ruisseaux, des rivières, des fleuves, des océans, tout le sel des océans entre

sa propre fille et sa mère » (*TCE* : 54). La locutrice, en établissant une distance au sens littéral du terme, souhaite sauver sa relation avec sa fille, la proximité avec la grand-mère lui paraissant menaçante. Notons que c'est de l'eau qu'elle met entre elles, ce qui n'est pas sans rappeler le liquide amniotique. On pourrait aller plus loin en suggérant que la locutrice ne réussit pas à s'affranchir de la mère autrement que par une distance qui renvoie métaphoriquement à la fusion. Mais la différence entre la locutrice et sa mère commence à se dessiner : la locutrice sait que sa fille partira un jour et affirme qu'elle ne tentera pas, quand le moment sera venu, de la retenir. Elle sent que cela leur permettra de conserver une bonne relation. « Car elle me quitterait, ma fille, j'avais ce tout petit savoir que n'avait pas ma mère » (*TCE* : 54). Elle se prépare déjà à lui laisser la possibilité de s'individualiser (et cela passe par la possibilité de s'éloigner), ce que n'a pas fait sa propre mère, participant ainsi à l'ambivalence des sentiments, à la vulnérabilité tue, à l'incommunicabilité, à la distance non surmontée par les deux femmes adultes. La locutrice espère réussir à faire autrement que sa mère. Peut-être que sa fille n'aura pas « à mettre entre [elles] tout le sel des océans » (*TCE* : 54), comme elle-même l'a fait avec sa mère. Peut-être que sa fille n'aura pas besoin de s'éloigner physiquement à ce point pour se délivrer d'une fusion maternelle étouffante.

Ainsi, la locutrice cherche jour après jour à être une mère différente, par exemple en laissant de l'espace à sa fille et lui permettant de devenir un individu à part entière : « J'aurais voulu, de toutes mes forces voulu, être pour ma fille une autre mère que ma mère. Ne pas la soumettre. Ne pas l'étouffer. Surtout, ne pas l'étouffer. Rester là, à la frontière de sa vie, me faire discrète [...] » (*TCE* : 55). Dès le départ, la locutrice est en quête de la bonne distance avec sa fille, celle qui a été impossible à trouver avec sa propre mère. Elle ignore si elle réussira ce processus difficile qui consiste, entre autres, à être une femme et à conserver son individualité même avec un rôle de mère. Elle pressent que l'amour véritable surviendra quand la perfection ne sera plus désirée :

C'est quand nous quitte l'image de l'ange aux grandes ailes que commence enfin l'amour, l'amour maladroit avec des échardes sous les ongles, des coups de couteau au beau milieu d'une phrase, ces petites blessures qui nous feront dire que notre enfant aurait mieux mérité. Mais on ne pouvait donner davantage (*TCE* : 57).

Ainsi, c'est lorsque les déceptions, l'agressivité, la colère et même la haine sont accueillies plutôt que refoulées que peut se manifester une véritable acceptation de l'autre, de son individualité, de sa subjectivité. La locutrice se rend compte qu'elle est à la fois comme sa mère et différente d'elle. La principale différence entre elles est que la locutrice a longuement analysé sa relation avec sa mère, puis celle avec sa fille, afin de voir venir les difficultés. La force de la locutrice est d'avoir pu prendre suffisamment de recul pour avoir la possibilité de faire autrement. Cependant, il faut préciser que les deux femmes n'appartiennent pas à la même génération : l'une a été femme au foyer, l'autre a pu quitter la maison et faire des études avant de devenir mère à son tour. Ce contexte différent a pu jouer en faveur de la locutrice et de sa connaissance de la situation.

#### **L'OUVERTURE À L'AUTRE COMME SOLUTION AU PROBLÈME DE DISTANCE**

Dans les deux parties précédentes, nous avons vu de quelle façon la distance entre la locutrice et sa mère se présente comme insurmontable, de par l'absence de certaines paroles et de certains gestes d'affection. Nous avons également vu que le rapport à la mère ne peut se résoudre seulement en mettant un enfant au monde — au contraire, cela aura séparé davantage les femmes dans le cas présent. Constatant que le risque de répétition est bien réel, la locutrice tentera d'être une mère différente : c'est-à-dire de laisser suffisamment d'espace à sa fille pour que celle-ci s'individualise et puisse nouer avec elle une relation positive. Peut-être alors pourront-elles mettre fin à la transmission de la douleur. Nous verrons dans la dernière partie de ce chapitre de quelle façon le dialogue est propice à la bonne relation entre mère et fille, alors que l'inverse, c'est-à-dire la fermeture à l'autre, risque plutôt d'hypothéquer la relation, comme ce fut le cas entre la locutrice et sa propre mère. Il semble en effet qu'une relation vraie ne puisse se développer que s'il existe une parole véritablement échangée entre deux êtres. C'est ce que je tenterai d'analyser ici : de quelle façon l'ouverture à l'autre (qui passe par un échange véritable) peut aider au maintien d'une bonne distance. Je dirai quelques mots sur les premiers actes de la pièce avant de me pencher plus longuement sur le quatrième acte.

Au premier acte, si la mère garde pour elle son intériorité, la locutrice non plus ne se confie pas et ne se laisse pas si facilement connaître. Un exemple de cela est donné au tout début de l'œuvre (acte un, tableau deux), quand la mère et la locutrice bavardent. La locutrice, qui regarde sa montre, attend le moment où elle s'en ira : « Et je me lèverai, je pourrai reprendre ma vie où je l'ai laissée en entrant. Cette vie que ma mère ne connaît pas » (*TCE* : 16). Elle ajoute, au douzième tableau de l'acte un : « Certains jours, j'aurais envie de lui dire quelle femme je suis quand je ne suis pas sa fille. Mais elle ne m'entendrait pas » (*TCE* : 26). Il n'y a rien à faire, semble-t-il, pour briser un tel cercle. La locutrice a l'impression de tourner en rond. Les paroles de l'une n'atteignent jamais l'autre. Pas moyen de réparer la relation avec la mère : il faudra se tourner vers sa fille.

La subjectivité de la mère reste un mystère, c'est pour cela que la locutrice peine tant à la rejoindre : « Elle sera passée près de nous, ses filles, bien cachée sous son masque de mère, et nous n'aurons jamais vu son autre visage » (*TCE* : 23). Si la mère « passe près de ses enfants », on comprend que c'est un mouvement en parallèle, donc qu'à aucun moment, elles ne se croisent. La fille n'a aucune idée de la femme qu'est la mère. Quel est donc cet « autre visage » ? C'est une question sans réponse qui l'obsède. Elle se questionne par exemple sur la vie intime de cette femme :

Il y a des images d'elle que je ne vois pas. Ma mère enfant, ma mère qui danse jusqu'au petit matin, ma mère nue devant un homme pour la première fois. Était-ce mon père ? C'est son secret, elle l'emportera dans sa tombe, avec ses autres secrets (*TCE* : 23).

De tels questionnements ne la quittent pas : « J'ai beau dire que j'ai renoncé, et pourtant, certains jours je cherche encore, une mimique, un geste, une phrase qui me permettraient de savoir qui était ma mère quand elle n'était pas encore ma mère » (*TCE* : 26). Bien que la locutrice essaie d'avoir un portrait complet de cette femme, plusieurs éléments lui échappent et elle n'y parvient pas. Alors, il lui faut imaginer cet autre visage qu'elle ne connaît pas, comme elle le fait à l'acte deux :

Je peins pour lui dessiner un visage. Pas un visage de mère pourtant. Un visage d'amante, de petite fille, d'institutrice, de sainte, de folle. De défunte. Car elle est aussi une femme que j'invente, alors qu'elle m'échappe, à chaque tableau, toujours elle m'échappe, cette femme dont je ne sais rien, ma mère à moi. Toute une vie à composer des

visages qui se détruisent, toute la vie à espérer atteindre une image que je n'atteindrai pas (*TCE* : 31).

À chaque tableau, la locutrice s'interroge sur la femme devant elle, que ce soit sa mère ou sa fille. Qui est cette autre femme ? Montrer chaque femme en plusieurs tableaux, c'est essayer de reconstituer un tout à partir de ses différents visages, mais ne jamais vraiment parvenir au portrait d'ensemble, surtout en ce qui concerne sa mère. Mais parfois, celle-ci laisser échapper des parcelles d'intimité : « À moins de me retourner, brusquement, d'immobiliser dans mes yeux les yeux de ma mère, d'arrêter l'ombre bleue qui tremble et qui, parfois, s'embrase quand elle ne se surveille pas » (*TCE* : 31). On voit que la mère souhaite garder pour elle son intériorité. C'est ce qu'indique le « quand elle ne se surveille pas », comme s'il était dangereux de se montrer vulnérable devant sa fille. La locutrice ne posant pas de questions, chacune participe à ce non-échange. Mais la locutrice voit que sa mère lui ressemble. Elles ont en commun une vulnérabilité : « Ou ce vague dans les yeux, ce vague que j'aperçois parfois chez elle, ma mère, au moment du réveil, juste après les rêves. Je vois alors l'ombre étrange qui flotte dans mes yeux » (*TCE* : 34). En ce sens, il paraît important de relever que la mère n'était pas aveugle à la douleur de sa fille, et que cette dernière a toujours su que sa mère était consciente de leur ressemblance : « D'aussi loin que ma mémoire, j'ai vu le silence terrifié dans les yeux de ma mère. Oui, la violence du regard terrifié de ma mère, et ma propre terreur à moi, peut-être, je ne me souviens pas » (*TCE* : 40). La mère, même si elle gardait le silence sur cette douleur, en était témoin. Mais jamais cette souffrance n'était abordée. Elle restait et reste secrète, même si la locutrice est consciente que ce silence est préjudiciable à leur relation.

Il semble que le rôle maternel empêche les femmes de se rejoindre, ou en tout cas rend le partage difficile, comme si ce rôle rendait la femme qu'est la mère difficile, voire impossible à atteindre. Mais la fille se rend compte que cet écueil est aussi le sien : « Ou alors il faudrait que moi, sa fille mal-aimée, je me décide à ouvrir les yeux bien grands sur sa haine, à la lui renvoyer comme une lettre qui ne m'est pas destinée » (*TCE* : 39). Après tant d'années de silence, se confier semble devenu impossible.

Comme Lori Saint-Martin le propose dans *Le nom de la mère*, il suffirait que mère et fille montrent leur subjectivité et affirment leur individualité pour qu'un dialogue véritable

surviene. Il semble que « rejeter avec violence la mère ne sert à rien ; il s'agit plutôt de refuser la non-reconnaissance de la mère sur laquelle repose notre culture et de s'ouvrir vraiment à la subjectivité maternelle » (Saint-Martin, 2017 : 41). La locutrice voudrait avoir accès à la subjectivité de sa mère, mais, comme nous l'avons vu, elle ignore comment poser des questions à une femme qui a toujours fuit les « grands débordements ». Avec ce passage de Lori Saint-Martin, nous comprenons qu'il ne sert à rien de couper les ponts dans l'espoir de trouver la bonne distance avec la mère. S'il est vrai qu'« [i]l faudrait pouvoir vivre autrement que la mère, accéder à une parole et à une autonomie propres, pour pouvoir renouer vraiment avec elle » (Saint-Martin, 2017 : 226), cela ne signifie pas que le simple fait de s'éloigner d'elle (comme a tenté de le faire la locutrice à quelques reprises) soit la solution au problème de distance. Nathalie Watteyne affirme en ce sens que « [...] la juste distance à prendre avec sa mère se mesure moins en termes de kilomètres qu'elle ne se conquiert sous forme d'affranchissement » (Watteyne, 2009 : 95). Ainsi, il vaut mieux prendre en main son individualité (et avoir l'espace pour le faire), tout en reconnaissant celle de l'autre (et lui laisser de l'espace pour exprimer ses différences).

Quand, au troisième acte, la locutrice se penche sur sa relation avec sa fille, elle comprend que ce qui n'a pas fonctionné avec sa mère repose en partie sur le fait que cette dernière a toujours nié la souffrance qu'elles partageaient : « Elle se sera acharnée toute sa vie durant à ne voir ni sa douleur ni la mienne » (*TCE* : 52). Ce qui lui aurait permis de se rapprocher de sa fille, la mère a préféré le taire, peut-être parce que cela était moins confrontant, mais peut-être aussi, comme je l'ai dit plus haut, en raison de sa difficulté à s'ouvrir comme le l'aurait souhaité sa fille. La mère de la locutrice aura toujours tenté de ne pas laisser paraître ses émotions, pensant que le seul rôle qu'il lui fallait occuper était celui de la mère. Ne reste alors que le ressentiment : « Sa haine, elle la brandira toujours à bout de bras, ma mère, comme un bouclier, une guerre sainte à finir. Faut-il qu'elle me craigne! Faut-il qu'elle ait peur de sa propre fragilité! » (*TCE* : 40). La locutrice n'est pas dupe de la situation. Le désir de cacher sa vulnérabilité, et la nécessité de « brandir » sa haine comme une arme, ont participé à la distance, parce que la mère se serait sentie trop exposée si elle avait exprimé sa fragilité. Elle a préféré garder pour elle ses émotions profondes, effrayée quand même que sa fille, dans sa capacité à tout analyser, parvienne à les repérer.

Et maintenant, la locutrice a la volonté d'interagir avec sa fille comme avec un être différent d'elle. Lorsque celle-ci devient femme à la fin du troisième acte, la locutrice est étonnée qu'elle ne lui ressemble plus (alors qu'elle lui ressemblait lorsqu'elle était enfant<sup>33</sup>) : « Après, après, nous serons deux femmes sorties ensemble de la nuit du temps. Deux femmes avec des visages, et des rires, et des robes de couleur chatoyantes. Je m'étonnerai encore parfois, qu'elle, ma fille, ne me ressemble pas » (*TCE* : 58). Au tournant de sa vie adulte, la fille se sera individualisée ; c'est à tout le moins ce qu'espère la locutrice, et cette dernière sera aussi une femme à part entière, pour leur bien à toutes les deux.

La bonne distance sera ainsi d'accepter de ne pas tout savoir de sa fille, qui est un être détaché, indépendant. Malgré sa bonne volonté, il reste difficile pour la locutrice, en tant que mère, de voir sa fille comme une femme autonome, une « inconnue qu'on apercevrait, de sa fenêtre, sans savoir où elle va » (*TCE* : 57). C'est de la nostalgie qui vient alors :

Je regretterai son enfance, je regretterai tous les moments où j'étais pressée de la voir grande, je voudrai effacer chacune des chandelles de chacun de ses anniversaires, et il ne me viendra que la vieille voix de ma mère avec ses vieilles phrases : *La vie passe si vite, on ne peut rien rattraper* (*TCE* : 58, l'italique est de l'auteure).

Par ces mots, la locutrice montre qu'elle comprend enfin la nostalgie de sa propre mère face à l'éloignement vécu entre elles. Afin de combler le vide et de nier l'angoisse du temps qui passe, la mère a tenté de maintenir sa fille près d'elle et prononcé des paroles vides, plutôt que d'exprimer cette angoisse et de se mettre à nu.

Le quatrième et dernier acte de l'œuvre boucle ce qui s'est préparé tout au long de la pièce : la distance entre la locutrice et sa mère, la locutrice qui se rend compte que sa fille est différente, la volonté de ne pas faire comme sa mère en reconnaissant la souffrance de la fille, qui les met ainsi sur la voie de la bonne distance. Le dernier acte porte ainsi sur la douleur que la locutrice perçoit chez sa fille.

---

<sup>33</sup> « Mère d'une fille. Qui déjà me ressemblait » (*TCE* : 49), dit la locutrice en parlant de son enfant qui vient de naître, au début du troisième acte.



Au premier tableau du quatrième acte, la locutrice se revoit en sa fille qui fume, elle revoit sa propre douleur sur le visage de sa fille. La locutrice sait qu'elle lui a transmis une telle douleur, qu'elle-même a reçue de sa mère. Le début des premiers tableaux du quatrième acte montre la fille devenue femme. C'est le même genre d'images qu'au premier acte lorsque la locutrice observait sa mère. Au quatrième acte, les rôles sont inversés : maintenant, c'est la locutrice qui boit son thé et observe en silence sa fille qui fume. Il reste entre les femmes un écart qui se remarque à la superposition des tableaux. La locutrice observe sa fille comme sa propre mère l'observait et s'interroge sur ce que pensait alors cette dernière. La locutrice tente de comprendre sa mère et la vulnérabilité qu'elle refusait de laisser paraître. Déjà, au deuxième acte, la locutrice disait, en parlant de sa mère :

Elle me pousse hors d'elle comme si, pendant un moment, elle voulait croire que je n'existais pas. Tranquille et belle, ma mère, elle est ainsi, sans sa mémoire. Elle rêve peut-être d'une autre vie, celle qu'elle aurait pu se donner si je ne m'étais pas agrippée si fort à la paroi de son ventre (TCE : 32).

La locutrice a toujours su, peut-être même avant d'être mère à son tour, que la maternité est difficile, que cela coupe la femme de ses aspirations et de ses rêves. C'est « sans mémoire » que sa mère peut être « tranquille et belle », donc en oubliant la présence de sa fille et le rôle maternel contraignant. Que serait devenue cette femme si elle n'avait pas été mère ? Si la locutrice avait auparavant une vague idée de cette subjectivité maternelle souvent réprimée, elle le comprend mieux maintenant qu'elle occupe un tel rôle à son tour. Elle repense à sa relation avec sa mère et aux émotions souvent tues : « Voyait-elle dans mes yeux l'immobilité de la douleur, cette douleur dont je n'avais rien à dire, cette empreinte de la mort ? » (TCE : 64) La locutrice et sa fille, comme ce fut le cas entre la première et sa propre mère, savent qu'elles sont toutes deux vulnérables : « Le soir, [ma fille] me prend avec elle dans une douleur qui vient de si loin qu'on ne sait pas d'où » (TCE : 63). La locutrice observe sa fille silencieuse et devine que, sans le vouloir, elle lui a légué cette souffrance : « Elle ne parle pas, ne parlera pas, elle porte ce soir son visage de silence. Un visage pris dans une douleur ancienne, un ancien visage à moi. Comme si, dans le noir de mes entrailles, j'avais accompli à mon insu ma propre éternité » (TCE : 63). « Je lui aurai donné cela, ajoute-t-elle, cette douleur dont il n'y a rien à dire, cette gueule ouverte sur elle, le lent travail de la mort » (TCE : 64). Mais la locutrice, même si elle sait « qu'il

n'y a rien à dire » sur cette souffrance qu'elle rapporte à l'angoisse face au temps et à la mort, refuse de faire comme sa propre mère, qui bavardait plutôt que de reconnaître la fragilité de son existence : « elle étouffait mon silence dans la toile de ses paroles, elle le dévorait, peut-être pour dévorer une douleur qui renaissait sans cesse de ses cendres, comme les oiseaux des légendes » (*TCE* : 64). La référence aux oiseaux des légendes rappelle le fait que la souffrance vient de très loin, qu'elle remonte les générations de mères et de filles, depuis que la femme accouche dans la douleur, ainsi que le laisse entendre la locutrice à la page 63. Mais comment « briser la chaîne des générations » (*TCE* : 65) ? La locutrice craint de ne pas avoir réussi à être une mère différente, et d'avoir offert à sa fille un destin semblable au sien :

On voudrait que sa fille échappe à une douleur à laquelle on n'a pas réussi à échapper. Mais en vain. Les filles répètent les mères, et les mères leur propre mère, dans la commune impuissance des mères et des filles. On a beau refermer le regard sur des images rassurantes, mais un soir, on finit par surprendre un fantôme égaré dans le silence de sa fille, et on doit se rendre à l'évidence : on lui aura donné une vie semblable à celle qu'on avait reçue. Une vie dont il faut chaque jour recoller les morceaux (*TCE* : 65).

Malgré le caractère sombre de sa prise de conscience, la locutrice sait que c'est par la parole que mère et fille peuvent se rejoindre, et peut-être mettre un terme à la transmission de cette douleur : « Je reste là, anonyme, repliée dans un tout petit creux de ma poitrine, j'attends, quoi ?, un regard ou une parole, une seule parole à moi adressée. Et je pourrais alors me lever, je marcherais, je marcherais vers ma fille qui fume, devant moi, je lui ouvrirais les bras » (*TCE* : 67). Ainsi, il faudrait que les deux femmes se parlent, comme l'indique le « une seule parole à moi adressée ». Pas une parole qui pourrait être dite à n'importe qui. Le « anonyme » illustre justement le fait que le bavardage peut avoir lieu avec n'importe qui. Parler de la pluie et du beau temps ou de la façon dont on occupe son quotidien ne permet pas de rencontrer l'autre. Lorsqu'elles étaient ensemble, la locutrice et sa mère tentaient de faire passer le temps en « s'occupant à ne rien dire » (*TCE* : 22). Et lorsqu'elles se quittaient, elles avaient l'impression d'avoir fait leur devoir de fille ou de mère. Pourtant, elles n'avaient pas parlé ensemble. La locutrice souhaite autre chose pour sa relation avec sa fille.

On peut aussi interpréter le « anonyme » comme la répression, par la femme, de sa subjectivité au moment où elle endosse son rôle de mère. Un tel mot renvoie à la subjectivité étouffée par la maternité, au profit de l'investissement dans le nouveau rôle. Lori Saint-Martin aborde l'importance du nom de la mère : « Tant que la fille ignore le nom de la mère, unique signe de ce qui, en elle, échappe à la pure fonction maternelle, elle ne peut la voir en tant que femme à aimer et à défendre, et construire avec elle une véritable relation » (Saint-Martin, 2017 : 237-238). À l'acte trois, cette idée de répression est bien présente lorsque la locutrice dit : « Mère, c'est ainsi qu'on m'appelle. J'ai bien eu un prénom à la naissance, mais je l'ai oublié » (*TCE* : 47). Le prénom de la mère de la locutrice est indiqué à l'acte deux. Cela pourrait sembler contradictoire : la locutrice affirme tout au long de la pièce ne pas avoir accès à l'individualité de sa mère, mais la nomme à quelques reprises dans le texte, ce qui tend à lui redonner sa subjectivité. Cependant, le lecteur ou la lectrice apprend le nom de la mère à un moment où la locutrice l'imagine en enfant qui joue : « Je lui fais des joues lisses, des fossettes, une moue de petite fille rieuse, qui dit bien son prénom. *Suzanne. Suzanne. Suzanne, Suzanne, Suzanne. Il est l'heure de rentrer maintenant, n'oublie pas tes poupées* » (*TCE* : 38, l'italique est de l'auteure). La Suzanne en question est une enfant inconnue, quelqu'un d'éloigné qui n'est pas encore sa mère. Elle a sa vie propre que la locutrice ne connaît pas. À la page 39, la locutrice nomme sa mère une fois encore (« Suzanne, ma mère »). Cette fois-ci, la mère est adulte. Mais il s'agit ici d'une fascination douloureuse envers la subjectivité maternelle. C'est comme si la locutrice tentait à ce moment-là de se convaincre que la mère porte encore ce prénom, qu'elle a été cette petite fille rieuse, qu'elle est encore cet individu doté d'une subjectivité. Dans *Tout comme elle*, il n'est pas simplement question du fait que la fille ignore ou ne tienne pas compte de l'intériorité de sa mère, mais que la locutrice elle-même, une fois devenue mère, en vienne à perdre de vue la femme qu'elle a été (tout comme sa mère avant elle, qui se mettait parfois à rêver à son monde d'avant la maternité). Comment, dans un tel contexte, envisager une véritable reconnaissance ?

Ainsi, même avec sa fille, l'échange de paroles n'arrive pas, malgré le désir d'entrer en contact avec elle : « Mais je bois mon thé, fixée à ma chaise, comme ma mère avant moi » (*TCE* : 67). La souffrance est présente chez l'une et l'autre, on souhaiterait se confier, mais on ne le fait pas, effrayée par notre propre vulnérabilité. Plutôt, « [o]n cherche à s'éloigner

d'elle [la mère], on fait des études, des voyages, des folies, mais un soir, pourtant semblable à tous les soirs, la lumière découpe autrement les ombres sur le mur, et on se rend compte qu'elle est là, celle qui nous a mise sur terre, toujours là, si près » (*TCE* : 68). La locutrice parle d'elle-même, mais aussi de sa fille et de toutes les filles, comme le révèle l'emploi du pronom « on ». Dans ce passage, le « si près » donne l'impression qu'il n'y aurait qu'un pas à franchir pour atteindre la mère, mais que le poids des générations, ainsi que celui des silences, rend la communication difficile, voire impossible. La locutrice ignore comment parler de la douleur qu'elle ressent. Elle souhaite la reconnaître chez sa fille, maintenant qu'elle est devenue femme et qu'il semble trop tard pour agir de même envers sa mère. Cependant, passer du désir à l'action n'est pas si facile. En effet, combien de fois, par le passé, la locutrice a-t-elle désiré s'approcher de sa mère sans oser le faire ? La locutrice reste donc assise devant sa fille, peut-être avec l'espoir qu'il se passe quelque chose de nouveau dans leur relation : « N'avoir rien, mais rester là, devant ma fille, ne pas me dérober. Me faire le réceptacle de la douleur » (*TCE* : 71). Au bout du compte et malgré ses efforts, la locutrice a l'impression de se retrouver comme sa mère, qui ne pouvait rien donner. Pourtant, elle peut encore faire don de son écoute et de sa présence, en ne se dérobant pas et en se faisant « le réceptacle de la douleur ». Si la mère reçoit la fragilité de sa fille, il n'y a pas, pour le moment, de partage et de reconnaissance explicite de cette douleur. Puis, au tableau dix de l'acte quatre, la fille demande « Que fais-tu de ma douleur ? », comme la locutrice l'avait demandé à sa propre mère, comme plusieurs filles l'ont fait avant elle. Mais la mère de la locutrice évitait la question, et la peur et la souffrance restaient bien présentes :

Mais il fallait bien me lever, affronter la nuit sans réponse, puis sans réponse le jour qui suivait la nuit, jusqu'au soir qui ramenait l'ombre d'un amour inguérissable, et je retournais vers ma mère avec ma question que je savais pourtant sans réponse : *Que fais-tu de ma douleur ?* (*TCE* : 72, l'italique est de l'auteure).

En effet, comment trouver une façon de vivre si la mère ne répond pas à des questions aussi fondamentales ? Pourtant, il semble que les filles, même si elles formulent d'une façon ou d'une autre cette si grande question, n'attendent pas vraiment de réponse. Elles savent que les mères n'en ont pas : « Mais sans doute n'attend-elle pas de réponse, ma fille, pas plus que je n'en attendais, moi, quand je fumais, assise devant le silence de ma mère » (*TCE* :

73). C'est pour cela que la douleur perdure : aucune femme ne sait et chacune repousse cette fragilité le plus loin possible, plutôt que de lui faire face.

Tout au long des actes trois et quatre, le lecteur ou la lectrice comprend que la locutrice souhaite faire autrement que sa mère. C'est ici qu'un renversement se produit : oui, il existe un silence et une incommunicabilité entre la locutrice et sa fille ; oui, les rôles sont inversés et la relation semble se reproduire. Cependant, la locutrice, au onzième tableau de l'acte quatre, répond à sa fille : « Je resterai toujours sans réponse face à la douleur » (*TCE* : 73). Contrairement à sa mère et peut-être aux autres mères, elle admet ne pas savoir, se mettant ainsi à nu et dévoilant sa vulnérabilité malgré les craintes. Puis viennent des larmes que la locutrice tente de ravalier : « Et devant le cendrier où s'éteignent les dernières cendres, le thé prend tout à coup un goût de larmes que je n'ai pas senti venir, mais je le bois, je l'avale, jusqu'au ventre vide de la théière vide. Et je pense à ma mère, que je n'ai jamais vue pleurer » (*TCE* : 73). Jamais la mère de la locutrice ne lui donnait accès à ses émotions profondes. La locutrice, en répondant à sa fille et en versant des larmes, offre sa douleur en partage. Elle montre à sa fille sa propre vulnérabilité sans demander de consolation. Mais c'est à sens unique. La fille, elle, ne s'ouvre pas davantage que les autres filles : il est naturel pour elles de crier leur souffrance à leur mère, qui souvent se taisent, impuissantes. Ce qu'il importe de faire ressortir ici est la volonté de la locutrice de ne pas s'enfermer dans son rôle de mère et donc d'agir en femme aux prises avec les mêmes blessures. La locutrice, plutôt que se comporter en mère qui consolerait et soulagerait sa fille, se conduit en femme qui admet ne pas savoir, qui avoue son impuissance. Ce partage ne promet pas que les deux femmes apprendront à se parler, mais il est peut-être la première d'une série d'ouvertures à l'autre qui permettra aux deux femmes de mieux se connaître. Cela amorce un dialogue véritable. Comme l'indique Nathalie Watteyne : « Aussi [la mère] va-t-elle apprendre à sa fille à prendre ses distances autrement que par un mouvement brusque de colère ou de haine larvée, en lui montrant sa propre vulnérabilité et, en cela, leur ressemblance [...] » (Watteyne, 2009 : 95). Ainsi pourra naître une relation au sein de laquelle les deux femmes seront libres de s'exprimer sans chercher à porter atteinte à l'autre. Malgré la difficulté à confier sa douleur, la libération ressentie à la suite de l'échange avec sa fille est puissante. C'est sur un sentiment de libération que se termine la pièce :

Peu importe qui je suis si je marche, si j'avance pas à pas dans ma solitude, peu importe mon nom si je ne succombe pas à la douleur indestructible des mères et des filles, si j'avance, pas à pas, vivante, vivante de ma seule vie, comme dans un amour désormais libre de toute éternité (*TCE* : 74).

Ici, c'est comme si la principale motivation de la locutrice avait été de mettre fin à cette transmission entre mère et fille. Ce seul partage saura-t-il mettre fin à la douleur, ou ne représente-t-il qu'un répit pour elles ? Quoi qu'il en soit, ce rapprochement met les deux femmes sur la voie de trouver une distance qui leur convient.

En bref, dans le texte pour le théâtre *Tout comme elle*, on est d'abord en présence d'une locutrice incapable de rejoindre sa mère parce que cette dernière se referme et ne lui laisse pas la possibilité de la connaître. Il en résulte de l'incommunicabilité et une impossibilité à poser les gestes qu'il faut pour se rapprocher. La fille est à la fois admirative envers sa mère, et nostalgique de leur relation d'autrefois. Dans le premier acte, on passe du passé au présent et le jeu de la temporalité illustre l'ambivalence de la relation : la locutrice admire sa mère et la dénigre à la fois, elle veut la rejoindre, mais est incapable de s'intéresser à elle et de lui poser des questions, maintenant qu'elles sont adultes toutes les deux. Au deuxième acte, on ressent une fois de plus une ambivalence, mais cette fois entre les sentiments d'amour et de haine. Cette ambivalence toutefois est celle de la fille. Il s'agit de ses émotions ou de celles qu'elle attribue à sa mère (puisque la mère ne prend jamais la parole). Ce n'est donc pas tellement que les femmes ne se parlent pas ou ne s'entendent pas, c'est qu'elles n'osent jamais aller plus loin que les mots en surface. Comme l'indique Nathalie Watteyne, « la série de fragments, dans les deux premiers actes, joue le rôle d'un dialogue, non pas de sourdes, mais décalé, entravé par le non-dit qui mine la relation tant dans ses aspects positifs que négatifs » (Watteyne, 2009 : 93). Puis, aux actes trois et quatre, la relation de la locutrice avec sa fille est abordée. Se reproduisent alors l'incommunicabilité, la difficulté à s'ouvrir et à partager la douleur, à exprimer sa vulnérabilité. La locutrice et sa fille sont prises elles aussi dans la chaîne des générations. C'est à ce moment-là, surtout, que le titre de l'œuvre se fait le plus significatif : la fille est comme sa mère, qui était comme la sienne avant elle, et ainsi de suite. Cependant, la

locutrice souhaite être une mère différente. Elle sait que c'est la relation avec sa fille qui pourra être réparée, dès lors que sa fille grandit : la locutrice a la volonté de l'écouter, de ne pas l'étouffer et de ne pas se montrer fermée à sa différence.

Dans son article déjà cité, Nathalie Watteyne affirme que c'est « le don des larmes, versées à son insu, [qui] pourra libérer les deux femmes [...] » (Watteyne, 2009 : 95). Mais ce n'est pas seulement à partir du moment où la douleur de la mère et celle de la fille sont reconnues et partagées que la relation devient véritable. Cela commence au tout début de la relation entre la locutrice et sa fille, avec l'analyse de sa relation avec sa propre mère, puis avec sa décision de laisser suffisamment d'espace à sa fille pour qu'elle devienne un être autonome, malgré les difficultés et les doutes. La reconnaissance de cette vulnérabilité semble en fait correspondre à la catharsis, pour que mère et fille se reconnaissent et puissent entrevoir la possibilité d'une véritable relation. Ainsi, ce n'est pas le bavardage qui libère les mères et les filles et leur permet de trouver la bonne distance ; c'est la parole véritable, la reconnaissance de la douleur de l'autre, le fait d'accepter et de montrer sa vulnérabilité. C'est ce partage aussi qui pourra mettre fin à la transmission intergénérationnelle : « La rencontre avec l'autre semblable est ainsi suggérée par la reconnaissance de l'impuissance du sujet : voilà en quoi consiste le don d'une mère à sa fille, seul susceptible de mettre fin au cycle de la violence exercée de génération en génération » (Watteyne, 2009 : 96). Ainsi, s'il faut des mots pour rejoindre la mère, ce ne sont pas tous les mots ni tous les gestes qui rendent cette relation possible. Ce sont ceux qui permettent de vraiment s'ouvrir à l'autre, à sa vulnérabilité, donc les confidences, les partages, la présence à l'autre, et aussi, parfois, le silence d'une étreinte.

Après avoir analysé de quelle façon la recherche de la bonne distance s'actualisait dans chaque œuvre étudiée, nous verrons comment une telle recherche peut s'exprimer en création littéraire. Plus précisément, dans la fiction intitulée *À portée de voix*, il sera question, pour les protagonistes, d'apprendre à nommer leurs émotions, un peu à la manière de *Tout comme elle*, afin que mère et fille parviennent à trouver une distance qui leur convient, ou à tout le moins trouvent une voie pour s'y engager. Dans ma création, la

narration sera déléguée tantôt à Sylvie (la mère) et tantôt à Emmanuelle (la fille) — alors que dans *Borderline* la narration alternait entre le présent et le passé ; et dans *Tout comme elle* entre la locutrice en position de fille, puis en position de mère — afin que chacune puisse s'exprimer sur sa relation avec l'autre, l'autre devenant, à tour de rôle, « je ».



## SECONDE PARTIE

*À portée de voix* (fiction)

## 1

Quand je suis née, maman a voulu m'étouffer avec le cordon qui nous reliait. Il s'est enroulé autour de mon cou pendant qu'elle m'expulsait sur le drap. Des mois plus tard, c'était avec la couverture de ma couchette. Je me suis entortillée dans la mousseline, le visage écrasé contre le matelas. Ma mère est entrée. J'ai pensé qu'elle allait me retourner, découvrir mon visage. Non. Elle a tapoté mon dos, *chut, chut, il faut dormir, c'est l'heure de la sieste*. Puis, a fermé la porte derrière elle. Maman dirait que j'invente.

J'ai fait un rêve, la semaine dernière. Les doigts de ma mère sur mon cou, les miens sur le sien. Les marques bleues, profondes. Je ne sais plus laquelle de nous s'évanouit en premier. Quand je me suis réveillée, je suis allée vomir. Alarmée par le bruit des haut-le-cœur, maman s'est levée et a demandé ce qui n'allait pas. Elle ne pouvait pas comprendre que je la vomissais. J'ai un poids constant sur l'estomac.

Elle est comme ça, ma mère. Elle me dit, *viens que je t'embrasse*, me serre si fort contre sa poitrine que je crois mourir, et je ne sais pas si c'est d'amour ou par manque d'oxygène. Puis elle me sourit, et j'oublie tout.

Je l'observe de mon comptoir, dans l'uniforme rouge et jaune de l'épicerie, les cheveux tirés sous un chapeau agencé. Je me demande comment elle fait pour avoir l'air fière ainsi accoutrée. Elle répond à une cliente qui commande une livre de jambon émincé. Ma mère ne sourcille ni ne soupire, ne lance pas au visage de la cliente le gros jambon qu'elle tient entre ses paumes. C'est un être raisonnable. Les clients ne savent pas à quel point c'est long de couper une livre de jambon émincé. Moi, à l'autre bout du département, j'en oublie de vérifier que le poulet est bien pané, qu'aucune chair n'est laissée à découvert. Je n'ai d'yeux que pour ma mère qui sourit. *C'est assez mince ?* elle demande entre deux allers vers la trancheuse.

Maman remarque mon regard au moment où elle imprime l'étiquette du paquet. Son sourire ne change pas. Il continue de creuser les rides de ses joues. C'est le même qui était plaqué sur son visage pendant qu'elle effilochait le jambon. Je reporte mon attention sur les morceaux de poulet que je replonge dans la panure.

Il est 15 h, elle vient inspecter mon coin de département, la quantité de frites et de poulet dans le réchaud, et me demande comment ça va. Je ne sais pas si la question me concerne, ou s'il s'agit plutôt de la journée à l'épicerie. Bien, je vais bien. Elle frotte ma tête. Je voudrais rétrécir et disparaître, maintenant et toutes les fois qu'elle fait ça devant les autres employés qui lui disent, *bonne soirée, Sylvie, à demain*. Devant Martin qui, debout aux caisses, un sac vert entre les mains, voit ce geste de ma mère.

À ce soir, oui, à ce soir.

Je replace mon chapeau. Autour, tout le monde a un sourire attendri. Le même, chaque jour, vers 15 h, quand ma mère termine sa journée. Je lance des frites dans l'huile bouillante.

Martin. Je ne sais pas lequel d'entre nous a commencé. Lui, ou moi. On s'épie. C'est notre petit rituel. Parfois nos regards se croisent et on fait semblant de rien. Non, je n'observe pas tes mains qui s'emparent des produits, ton front légèrement crispé : le calcul de l'emballeur, l'interminable jeu de Tetris. Je ne t'observe pas sourciller quand un client fait mine d'ignorer ton travail, ou ne s'adresse à toi que pour chialer. Il arrive que je rie et que tu lèves à ce moment-là les yeux vers moi. Comme si mon rire étouffé s'était rendu jusqu'à toi, à l'autre bout de l'épicerie. La fois où un client m'a crié après parce que je ne pouvais pas emballer les rouleaux impériaux aux légumes avec ceux au bœuf, je t'ai surpris à sourire alors que je me sauvais dans le congélateur pour reprendre mon souffle.

Dehors, la pluie écrase le stationnement désert de l'épicerie et Martin court pour ramasser les paniers. Il s'énervait contre ceux qui s'emboîtent mal. Je le vois à la violence avec laquelle il les pousse les uns contre les autres. Derrière lui, juste de l'autre côté du boulevard, dans le bloc appartements, l'ombre de maman se dessine à la fenêtre de la cuisine. Je ne sais pas ce qu'elle fait. L'ombre a l'air de danser. La lumière derrière les rideaux contraste avec le gris du ciel. Une cliente sonne, impatiente. Oui, oui, j'arrive, désolée. Elle veut un repas familial. Avec le gros ou le petit poulet ? Le gros. Elle a une famille de gros mangeurs. Je ris pour la forme, mais ne peux détacher mon regard de Martin qui rentre, l'imperméable jaune dégoulinant, et esquisse un vague sourire.

Pendant une heure, je fais des aller-retour entre le comptoir et la friteuse, sers des clients, vide les réchauds, nettoie les plats brûlants. J'ai de l'huile jusqu'entre les seins et je me demande : que faisait l'ombre de maman dans la cuisine ?

Quand mes bottines se posent sur le tapis à l'entrée de l'appartement, je suis trempée. Ma mère sourit, une louche remplie de macaronis à la main. La sauce aux tomates coule dans mon assiette. Je n'ai pas faim, j'ai mal au cœur.

– T'étais pas obligée de m'attendre.

Je voudrais ouvrir la fenêtre, faire entrer un peu d'air dans la pièce trop colorée, mais il pleut si fort ! Ma mère commence : tant qu'à faire à manger...

– Ouais, mais t'étais pas obligée !

Elle interrompt le mouvement de la louche au-dessus de son assiette. Elle ne voit pas que j'aurais aimé autre chose. J'aurais peut-être acheté au Metro un gâteau au chocolat que j'aurais mangé emmitouflée dans une couverture, seule devant la télé. Mais les macaronis sont là, et ma mère m'a attendue. Elle a fait cuire les pâtes en se disant Emmanuelle sera contente, on passera une belle soirée. Son ombre a dansé dans la cuisine.

C'est chaque fois pareil. Je n'achète pas le gâteau au chocolat. Je m'assois et mange en me retenant de hurler à ma mère : peux-tu mastiquer en silence ? Plutôt, je contemple notre

5 ½, ses épaules affaissées devant le bleu ciel des murs, couleur qu'elle a choisie et qui me rend malade.

Je souhaiterais ne pas rester assise face à elle. Je souhaiterais avoir la force de dire je ne peux pas rester pour souper, maman, on s'appelle bientôt. Refermer la porte derrière moi et porter cette culpabilité de toujours m'en aller.

Martin l'a invitée à sortir aujourd'hui. Cela fait des jours qu'il lui parle de l'autre côté du comptoir, au-dessus des frites et des morceaux de poulet pané. Je ne sais pas ce qu'il lui raconte. Emmanuelle hoche la tête, l'air sérieux. Elle écoute en faisant cogner les pincettes sur le comptoir. De temps à autre, ils éclatent de rire.

Il a continué son chemin et elle s'est avancée vers moi. Les mains derrière son dos faisaient mine de rattacher son tablier. *Je vais sortir avec Martin.* Sa voix trop forte, prise d'une agressivité mal contenue, a détonné avec son air de petite fille. J'ai tourné ma langue plusieurs fois. Elle l'a vu sur mon visage. *Quoi ?* elle a demandé. J'ai secoué la tête. *Rien, oui, aucun problème.* Elle ne m'a pas crue, alors j'ai admis, *J'aime pas ça.* Elle est retournée à son comptoir. Elle avait un client qui voulait deux frites familiales et moi, des papiers de commande à remplir. J'ai dû recompter plusieurs fois. Assise derrière mon bureau, j'ai posé mes mains sur mes cuisses et soupiré.

En remettant des frites à cuire, elle avait cet air qu'elle a parfois, façon de dire, *Tu t'inquiètes pour rien.* Oui, je m'inquiète. Depuis que deux barres bleues sont apparues sur le bâtonnet du test en août 96. J'ai su tout de suite que ce bébé serait énergique. Il lui arrivait de cogner si fort contre ma peau tendue que je craignais de la voir se déchirer. Puis, Emmanuelle a pleuré, s'est débattue. Je n'ai pas su quoi faire. Il y a une dizaine d'années, je l'ai dit à mon thérapeute : je m'inquiète trop, à me réveiller en sueur, à aller voir si ma fille est encore dans son lit, si elle n'a pas caché sa tête sous les couvertures. Emmanuelle, c'est une boule d'émotions, on la touche et la voilà qui s'emballe. L'avis du thérapeute : c'est le lot de toutes les mères. Je reste sceptique.

Emmanuelle a marché avant ses dix mois. Sa tête n'allait pas aussi vite que ses petites jambes, alors elle courait et grimpait partout sans réfléchir, regardait au-dessus de son épaule pour s'assurer de ma présence. Elle tombait, s'éraflait les genoux. Hurlait jusqu'à ce que je vienne la prendre. Parfois, je m'interdisais d'accourir. J'ordonnais à mes mains

de continuer de préparer la collation, mais ses hurlements se faisaient plus stridents. Chaque fois, je laissais tout en plan et mon bébé s'apaisait. On croirait qu'Emmanuelle a gardé cette manie de laisser aller son corps sans rien analyser. Quand elle avait quatorze ans, je l'ai trouvée dans sa chambre un samedi soir, complètement défoncée. Éric et moi venions de nous séparer. Je n'avais pas vu ma fille depuis le souper. Quand j'ai cogné vers 20 h, elle n'a pas répondu. Elle était affalée sur son lit, les bras pendants de chaque côté, les yeux entrouverts. J'ai accouru, tenté de lui parler en la secouant. Il y avait des années que je ne l'avais pas prise dans mes bras, ma fille. Je l'ai déposée sur la banquette arrière et j'ai filé à l'hôpital. À l'urgence, on m'a dit qu'il aurait fallu appeler l'ambulance, alors j'ai fait une scène. Qu'on s'occupe d'elle plutôt que de me réprimander ! Non, je ne savais pas ce qu'elle avait pris, j'ignorais depuis combien de temps, je n'avais rien vu, j'avais pris la décision de lui laisser un peu d'espace et la voilà qui vomissait sur la civière.

Emmanuelle n'a pas voulu me dire où elle avait acheté la drogue. C'était pour elle une simple expérience. Mais elle n'a jamais concédé avoir été chanceuse de vomir à l'hôpital plutôt que dans sa chambre. Quand je lui ai fait remarquer, quelques jours plus tard, qu'elle aurait pu mourir là, elle a sourcillé avec cet air de dire, *Tu t'en fais trop*.

Je sais ce qui est bon pour ma fille. Je le sais parce qu'elle a déchiré ma chair lors de son passage entre mon ventre et l'extérieur, et qu'elle l'a fait en silence. Je le sais parce que je l'ai ensuite portée, consolée, punie. Je le sais parce que j'ai supporté ses crises, ses cris et ses gémissements. Je la connais, ma fille, comme si elle était moi. Elle doit rester occupée sinon ses membres se mettent à dérailler. C'est pour cela que je lui ai offert un emploi à l'épicerie, l'an dernier.

Alors, sortir avec Martin, je ne suis pas certaine que ce soit bon pour elle. Je connais ce besoin de s'éloigner, de hurler haut et fort qu'on est différente, mais je n'aurai pas la force de la réconforter lorsqu'il se lassera d'elle.

Sur mon tapis de yoga au milieu du salon, la tête entre les mollets et les mains qui pendouillent au sol, je me demande si ce qui arrive est de ma faute. Il m'arrive trop souvent de ne pas écouter, d'ouvrir la bouche quand il faudrait me taire.

\*

Emmanuelle revient de son cours de poterie et m'aide à préparer le souper. Elle fait un commentaire sur mes nouveaux vêtements de yoga. Je sais qu'elle trouve les couleurs criardes. Ce n'est pas ce qu'elle dit. *C'est moulant*. Je lui réponds, *C'est fait comme ça, des vêtements de yoga*. Mais je me sens tout à coup trop voyante. Je glisse vers elle un poivron et une planche à découper. Je n'ose pas lui demander comment elle va, ni m'informer de son cours. Ses yeux m'évitent, je sais qu'elle répondrait de façon évasive, avec impatience. Elle et moi n'aimons pas discuter de ce qui nous sépare. Alors je coupe les champignons et les dépose sur la pâte.

– Une pizza ?

Je hoche la tête.

– C'est ce que je préfère, les vendredis soirs.

– Je sais.

Je tourne la tête vers Emmanuelle. Ma petite fille aujourd'hui si grande. Elle a déposé son couteau sur le comptoir et me regarde. Ses yeux bruns, presque orange, s'attendrissent et sourient. Je tends une main vers la sienne, la serre, et ici, devant l'évier, il se passe quelque chose, le contact de nos mains, un courant sous la peau. J'en oublie les vêtements trop moulants, les fleurs et les couleurs qu'elle déteste dans l'appartement.

À table, il n'y a pas de reproches dans la voix d'Emmanuelle quand elle demande pourquoi j'ai quitté Éric. La question m'étonne. Ma fille parle peu de son père, l'appelle deux ou trois fois par mois, échange quelques mots avec lui puis raccroche. Elle et moi, nous n'en avons jamais vraiment parlé. Ce soir, elle veut tout savoir. Elle veut comprendre comment cela finit, l'amour. Mais je n'ai pas grand-chose à raconter.



Je lui parle quand même de l'assurance de son père lorsque je l'ai rencontré au cégep, de son aplomb. Emmanuelle sourit. Cela la fait rire d'imaginer mes études en arts, mes rêves. De m'imaginer amoureuse. Les papillons, la passion, les folies, les voyages improvisés, l'amour sur les banquettes arrière des voitures, dans la forêt, sur la table chez ma mère, sur le sofa. La peur de se faire surprendre par cette mère au visage fermé. Cela, je ne lui dis pas. Elle grimacerait. Puis, un matin, on a quarante ans, un mari qui ronfle, une adolescente qui lève les yeux au ciel, on manque d'air, on panique. Six ans plus tard, en tête-à-tête avec sa fille, est-on certaine d'avoir fait le bon choix ?

– L'amour est parti, tout simplement.

Emmanuelle prend peur. L'amour est-il si fragile ? Elle demande si j'étais cocue, si c'est pour ça, la rupture. Une colère naît dans sa voix. Elle ne peut concevoir que l'amour disparaisse. Je réfléchis. Comment expliquer ?

– Est-ce qu'un jour tu vas te réveiller et décider que tu m'aimes plus ?

– Emmanuelle...

Son visage s'est crispé.

– Je savais qu'on aurait pas dû parler de ça.

N'a-t-elle jamais demandé à son père pourquoi il a cessé de s'intéresser à moi, de caresser ma peau, de m'effleurer même ? Lui a-t-elle déjà reproché de m'avoir oubliée quelque part entre le bureau et la maison ? Non. Elle se lève, laisse sur la table sa pointe de pizza à peine entamée, ne pousse pas sa chaise.

– T'as plus faim ?

Elle fait un signe avec son doigt sur son cou. Je ne sais pas si elle fait mine de se trancher la gorge, ou si elle veut dire qu'elle vomira si elle avale une bouchée de plus. Je la regarde se diriger vers sa chambre. Elle donne au passage un coup de pied à mon tapis de yoga sur le sol, et j'ai envie de m'élancer vers elle pour attraper son bras et lui intimer de se rasseoir.

Le téléphone qui sonne fait dévier mes plans. C'est Caroline. Elle entend l'énervement dans ma voix. *Ça va ?*

– Oui, oui, un peu fatiguée, c'est tout.

Si elle se laisse convaincre, c'est que je ne lui dis rien. Je ne peux pas lui confier qu'une minute plus tôt je me voyais étrangler ma fille. Caroline souhaite que je l'accompagne au cinéma ce soir, elle sait que c'est un peu à la dernière minute, mais voilà, l'idée a germé derrière son bureau de secrétaire. Une fois à la maison, elle a hésité, *mais rien ne vaut prendre le téléphone et demander, n'est-ce pas ?* J'approuve, nous rions. J'accepte l'invitation et le regrette, une fois l'heure de la rencontre avec Caroline convenue. Emmanuelle, seule avec sa colère, un vendredi soir.

Ma fille grogne quand je cogne deux coups à sa porte, le blouson sur le dos. Je me tortille comme une fillette. Je sais qu'elle n'ouvrira pas. *Je vais au cinéma avec Caro.* J'essaie de jouer sur l'intonation de ma voix. Mais comment résonne une voix assurée ? *OK*, répond simplement Emmanuelle. Alors je me sauve, claque la porte trop fort. Qu'elle entende ma colère, ma fille. En quittant le stationnement de l'immeuble, j'essaie de ne pas faire attention à la lumière qui s'éteint au troisième étage.

Caroline et moi nous sommes rencontrées dans la salle d'attente d'un notaire, toutes deux en processus de divorce. J'étais sortie du bureau, j'avais eu besoin de prendre l'air face à un Éric exigeant. Elle m'avait suivie dehors. Cela ne m'avait pas paru étrange. Comme si elle avait deviné ce dont j'avais besoin. Elle m'avait écoutée me plaindre, puis avait fait des blagues. J'avais sourcillé par principe, avant d'éclater de rire. Cela m'avait donné le courage de retourner à l'intérieur pour signer les papiers concédant à Éric ce qu'il voulait. Ce qui importait était de laisser Emmanuelle en dehors de cela. Elle était grande. Pas de garde partagée. Juste elle qui choisirait. Elle m'a suivie en appartement, il a gardé la maison, pour le garage.

La soirée est douce. Caroline a enfilé une robe noire qui épouse ses hanches. On croirait qu'elle est au cinéma pour draguer. Elle a simplement oublié l'obscurité des salles. Avant le film, elle me parle de sites de rencontres, de ses aventures cocasses avec des inconnus, de ses amants, de Jérôme surtout, de leurs soirées torrides. *Et toi ?* elle me demande alors que les lumières s'éteignent et que des bandes-annonces apparaissent à l'écran. Je rigole. Moi, c'est le calme plat. Je commence à travailler à 7 h, je fais le ménage du département, je passe des commandes, je sermonne les employées qui se laissent trainer, panent mal le poulet et ne font pas assez cuire les frites — seule Emmanuelle semble remarquer ces détails —, je réponds à des clients de mauvaise humeur, à d'autres de meilleure humeur, je m'obstine avec des fournisseurs, je quitte vers 15 h, salue à peu près tous les employés de l'épicerie — pour compenser le fait qu'Emmanuelle me regarde à peine quand je m'en vais, comme honteuse d'être près de sa mère à longueur de journée. *Mais le soir ?* interroge encore Caroline. Le soir, je reste à l'appartement, je fais du yoga, je lis, je regarde les fleurs pousser dans l'appartement, je pense aux couleurs des murs que je pourrais changer, j'écoute la télévision, je parle un peu avec Emmanuelle. *Tu devrais t'inscrire à des sites de rencontre*, suggère Caroline. *Tu es encore jeune*, elle ajoute. Pourtant, je me sens bien vieille pour ce genre de choses. Et puis, ce n'est pas pareil pour Caroline. Ses deux garçons sont autonomes.

Après le film, mon amie voudrait aller prendre un café, continuer de jaser, pour les fois qu'on se voie. Mais dès que les lumières du cinéma se rallument, je ne pense qu'à mettre mon manteau et à foncer à l'appartement. Je plaide la fatigue. Bec, bec, câlin, *je suis désolée de ne pas rester plus longtemps, on se revoit bientôt*. Ne pas penser à Emmanuelle, seule à la maison, se retenir de courir pour la rejoindre.

— Prends soin de toi. Et sors !

Caroline rit en quittant le cinéma. Quand je stationne la Corolla grise derrière l'immeuble, les lumières de l'appartement sont toujours éteintes. Je rentre, l'obscurité m'enveloppe. La porte de la chambre d'Emmanuelle est entrouverte. Je m'immobilise devant. Entrer ? Ne pas entrer ? Je réentends son *OK* distant de tout à l'heure, derrière le

mur de sa chambre. L'autre bout du monde. Elle avait la voix lointaine d'une Emmanuelle debout devant sa bibliothèque à regarder ses pièces de poterie. Cette absence. Au souper, l'irritation naissante dans sa voix, son front buté. Un jour, cesserai-je de l'aimer ? Quelle drôle de question !

Je fais demi-tour dans l'obscurité, m'étends sur mon lit sans enlever mes vêtements. Mon soutien-gorge me dérange, mais je ne trouve pas la force de le tirer par-dessus ma tête. J'observe les faisceaux des phares qui parcourent le plafond de la chambre. Quelque part dans l'immeuble, de la musique, des exclamations. J'imagine les gens qui, ce soir, fêtent, rient, s'enlacent, et je me demande si au bout de ma vie j'aurai la conviction d'avoir été une bonne mère. Interroger Emmanuelle est inutile. Elle mentirait. Ou alors, elle ne saurait pas.

Aujourd'hui, Martin est passé devant mon comptoir et m'a dit, *je t'appelle ce soir*. J'étais contente qu'il s'arrête une seconde, glisse sa main sur la bulle du réchaud, tape dessus avec l'ongle de son index — tac, tac, tac —, regarde derrière l'horloge noire, la fausse céramique du département, le four à poulets rôtis, et qu'il pose ses yeux sur moi, de haut en bas, distraitement. Et ces mots. *Je t'appelle ce soir*. J'ai retenu mon souffle. Heureusement, il a choisi un samedi pour me dire ça. Maman n'est pas là, le samedi.

Le reste de la journée a été longue, à regarder les heures passer, à laisser mon regard dévier vers les caisses, à répondre aux questions indiscretes de la fille de fin de semaine. *Il te voulait quoi, Martin ? Tu sors avec lui ? Il a pas une blonde, me semble ? Il est pas un peu vieux ? En tout cas, paraît qu'il a couché avec toutes les filles de l'épicerie*. Et moi de dire : *toi, t'as couché avec ? Non*, elle a répondu, un peu gênée. *C'est ça*.

Il me téléphone à 18 h 45. Quinze minutes après la fin de mon chiffre. À croire qu'il a consulté l'horaire dans l'armoire du département, qu'il sait qu'à cette heure-là, je quitte normalement l'épicerie, traverse la rue.

Je suis en train d'enlever mon chapeau et de refermer ma case quand mon cellulaire sonne. Martin est le genre de personne qui téléphone aux gens. Il compose et parle, sans flafas. Ça me fait drôle d'entendre sa voix dans l'appareil. De toute façon, ça me fait toujours drôle d'entendre sa voix. Elle est grave, encore étrangère. Il appuie sur certaines syllabes, comme s'il chantait. Je ne me lasse pas de l'entendre.

Il me demande, *t'es libre ce soir ?* Je dis oui — qu'ai-je de mieux à faire ? — avec une envie de rire. C'est comme ça quand je suis nerveuse. Je descends l'escalier de la salle d'employés, traverse l'entrepôt, pousse la porte battante le séparant du magasin, parcours le rayon des surgelés, envoie la main à la caissière et quitte l'épicerie. Tout ce temps, Martin propose des sorties. *Le cinéma ? Non, hein, c'est poche, comme première sortie. T'as soupé ? On pourrait manger quelque part ? Prendre une marche ? Merde, il pleut*

*encore. Un verre, alors ? Tu bois ou pas ? Un café, si tu préfères.* Moi, adossée au mur de briques de l'épicerie, j'écoute la mélodie de sa voix.

– Oui, oui, on peut souper. Ou boire. Laisse-moi trente minutes pour prendre une douche et me changer.

Au mot douche, je rougis. Lui aussi. Je le devine à son silence. Puis il tranche : *on se rejoint au centre-ville dans une heure.* J'acquiesce, je raccroche et me mets en marche. Les battements presque douloureux dans ma poitrine recouvrent le bruit de mes souliers dans les flaques d'eau et les feuilles pourries.

Mon enthousiasme est de courte durée. Ma mère est là, penchée sur la table, une louche au-dessus d'une assiette, puis d'une autre, la mienne, déjà remplie de riz et de salade. Ma mère place les plats de service et les ustensiles. Ses hanches remuent à chaque pas et un sourire creuse ses joues.

– Bonsoir, ma grande !

– Allô, maman.

Elle ne remarque pas mon ton, mon sourire faux. Elle est heureuse de m'avoir pour elle, dans sa cuisine faiblement illuminée par l'ampoule de la hotte. Elle a planifié pour nous une belle soirée. Fondue et films. Elle se sent coupable d'être allée au cinéma hier. Mais ce soir, je sors avec Martin.

Quand je lui annonce, son visage tombe sur la table à côté des assiettes et du plat à fondue rempli de bouillon.

– Bien quoi ?

– Rien, je pensais juste que... qu'on aurait pu passer la soirée ensemble.

Les sourcils légèrement froncés, les paupières ouvertes mais retroussées, comme les lèvres, vers le bas. Je connais ce visage. Je m'avance, lâche mon tablier rouge sur la chaise. Je m'excuse, la console comme je peux. De l'autre côté de la table, elle lève des yeux luisants vers moi. *C'est correct*, elle murmure. Elle se retourne, fait deux pas vers la

cuisinière. Il n'y a rien sur les ronds. Elle fait mine de replacer les linges à vaisselle suspendus à la poignée du four. Elle m'évite.

– Manges-tu ici, au moins ?

– Je sais pas.

Je devrais être sous la douche, masser mon cuir chevelu en pensant à mes vêtements pour ce soir. Jeans ou pantalon noir ? Tricot ou chemise ? Où Martin voudra-t-il aller ? Plutôt, je reste immobile derrière ma mère qui se dérobe.

– T'as hésité, toi, hier, avant de partir ?

Ma mère se retourne. La rudesse du mouvement m'étonne.

– Tu m'en veux d'être sortie ?

– Non, non.

Dans mon ventre, un pincement. Le même que je ressentais quand je volais des Peppermint roses à ma grand-mère, et que ma mère, au moment de faire le lavage, en trouvait plein mes poches.

La voilà qui s'avance, minuscule devant moi, et s'arrête. Puis je vois ses orteils posés contre la céramique ; le talon surélevé amorce le pas. Le pied reprend sa place à côté de son jumeau et ma mère, devant le four, baisse la tête. Cela serait si simple de s'élancer vers moi d'un coup. Il lui suffirait d'un mouvement qui ne vient pas. Je me sauve dans la salle de bain. Aussitôt, le vert pomme des murs, qui était censé rendre la pièce plus vivante, pénètre mes pores, mes narines. J'asperge d'eau mon visage. Laisser maman seule, être la cause de ses yeux qui s'assombrissent.

De la cuisine me parvient la longue plainte de la chaise qui glisse sur le sol. C'est ma mère qui se met à table. Je devine sa tristesse au bruit des ustensiles qui s'entrechoquent. C'est ce qu'elle veut et je le sais, pourtant je sors de la salle de bain.

– J'irai pas.

Une fourchette à fondue entre les doigts, elle lève son visage vers moi et laisse échapper un rire bref.

– Ben voyons !

Je m'assois devant elle, j'empoigne ma fourchette à fondue et je constate au mouvement de ses épaules qu'elle est soulagée. Ce soir, on glissera un DVD dans le lecteur, on s'installera sur le canapé, nos pieds se frôleront peut-être sous la courtepoinette, et on rira et pleurera presque en même temps. À cet instant-là, je le jure, je t'aimerai plus que tout au monde. Je t'aimerai si fort que j'en aurai mal au ventre. Jamais je ne voudrai quitter la chaleur de ton corps. Lorsque le film sera terminé, on se hissera du divan péniblement, comme si on y avait passé des mois. Je regarderai par-dessus mon épaule avant de te quitter pour la nuit. Tu seras debout dans la lumière tamisée du salon, et tu lèveras une main vers moi.

\*

Dans la nuit, ce rêve encore. Mes doigts sur la gorge de ma mère, ils disparaissent sous la peau, touchent à la vie qui bat dans la jugulaire. Le visage de ma mère étonnamment calme. Le mien couvert de larmes. Ses doigts sont plus forts que les miens. Cette fois, j'en suis sûre, ma mère a eu raison de moi. Je me réveille, haletante, reconnais le orange de ma chambre, la seule couleur que je suis capable de supporter, celle de mes cheveux. Il y a un goût amer sur ma langue.

Puis, un souvenir. J'ai quatorze ans. C'est un matin de semaine. Debout sur le pas de la porte de la salle de bain, mon père lisse sa moustache. Moi, c'est dans mes cheveux mouillés que je passe mes doigts. Maman m'a toujours dit que de peigner ses cheveux mouillés risquait de les abîmer. Alors je laisse la brosse sur le comptoir. Je me tourne vers mon père, étonnée de le trouver là. Il m'annonce, *je m'en vais ce matin*. Je ne comprends pas. Mon père s'en va tous les matins et ne le dit pas sur ce ton-là. Alors, ça vient. Mes doigts s'immobilisent entre deux mèches emmêlées. Je reste bien droite devant le comptoir.



Papa fait un pas vers moi, mais je lève la main vers lui et son mouvement s'interrompt. *Je t'aime, mon trésor*. Les mots sont chuchotés. C'est qu'il ne les a jamais dits avant. Ou pas comme ça. Un baiser déposé à la va-vite sur ma joue entre deux rendez-vous. Une main levée vers moi par la fenêtre de l'auto qui disparaît au bout de la rue. Dans le grand miroir, ses paupières se ferment. Ce n'est pas ce qu'il avait prévu. Il retient quelque chose. Mon père est pudique. Je le contourne. Maman est debout devant la fenêtre du salon, les bras croisés, les yeux perdus en direction du camion de mon père. En attente. Malgré son air fermé, je vois bien la ride qui traverse son front et y laisse une ombre nouvelle.

Je me sauve, l'escalier, le sous-sol, la porte claquée. J'arpente ma chambre, je cherche mon souffle, hurle. Que tout le monde s'en aille, qu'on me fiche la paix, je n'ai besoin de personne ! Je lance sur le sol peluches et oreillers, et me laisse tomber sur le lit. Le plafond craque, quelqu'un marche. J'entends mon père : *faudra prendre soin d'elle, elle est fragile*. Me vient une envie de disparaître.

Cet été-là, maman et moi déménageons et elle veut peindre les murs de l'appartement. Comme nous faisions parfois à la maison, toutes les deux. Un vendredi, quand je rentre de la polyvalente, six gallons de peinture sont posés à côté de la porte. Maman s'exclame, *on va passer une belle fin de semaine, toi et moi*. Je pense m'enfermer dans la salle de bain. Mais je reste là et les couleurs recouvrent les murs. *Merci d'être restée avec moi*, ma mère me dit en posant sa main sur la mienne. Je souris, malgré le nœud dans mon ventre.

Je n'ai rien su des détails de leur rupture. Ni vraiment compris. Une nuit où j'étais incapable de dormir, dérangée par les bruits encore inconnus du boulevard, maman est entrée dans ma chambre, s'est accroupie à côté de mon lit. Elle reniflait en me caressant le front. Moi, je gardais les yeux fermés, tentais de maintenir une respiration régulière. J'étais censée dormir. Ne pas dormir, c'était assister à une détresse qui ne m'était pas destinée. À travers ses sanglots, j'ai deviné des mots : *s'il te plait, ne m'abandonne pas*. Des sueurs me sont venues, j'ai fait mine de me retourner dans mon sommeil. Un soupir s'est éternisé dans la chambre, jusqu'à ce que maman referme la porte derrière elle. Le lendemain, rien sur son visage.

\*

Je dois rentrer à l'épicerie pour l'avant-midi. Samantha, la fille qui comble l'autre moitié de mon poste, est malade. Comme d'habitude. Elle téléphone à l'épicerie, tousse deux fois dans le combiné et dit d'une voix faible, *je pourrai pas rentrer aujourd'hui*. Quand la sonnerie de mon cellulaire m'a réveillée à 8 h, j'ai bougonné, écouté maman qui me promettait que j'arriverais à mon cours de poterie pour 13 h. Je ne peux rien refuser à ma mère.

Aujourd'hui, je pane du poulet et me contrefiche de la chair qui pointe. Tant mieux si personne ne l'achète, on fermera le département, je pourrai faire autre chose de ma vie.

Martin ne travaille pas. Je ne l'ai pas revu depuis que je lui ai envoyé un texto samedi pour m'excuser, *vraiment désolée, j'avais promis à mon père que je passerais le voir, tu sais ce que c'est, on se reprendra*. Je n'ai pas eu le courage de répondre quand il a téléphoné, le lendemain.

Maman court de gauche à droite, entre la trancheuse et son bureau, le téléphone et les clients. Elle cherche quelqu'un pour prendre la relève à 12 h 30. Personne ne viendra me remplacer, c'est évident. Elle court pour rien, ma mère.

Debout devant l'évier de métal, les mains sous le jet d'eau, maman admet enfin : *j'ai trouvé personne, Emmanuelle, il faudrait que tu restes*. J'éclate de rire. Impossible. Je ne peux pas rester ici une minute de plus. Maman essuie ses doigts sur son tablier, prend sa tête entre ses mains. Les employées à temps partiel sont à l'école, les mardis après-midi d'automne. Il n'y a personne d'autre que moi. Que moi et Samantha qui est malade.

– Elle est pas malade.

– Je peux pas vérifier.

C'est ce qu'elle dit. Elle ajoute : *en plus, tu es déjà là*. Je ris plus fort, devant mon poulet mal pané et une file de clients qui attendent d'être servis. Un repas poitrine. L'acidité me monte à la bouche. Maman a déposé son front sur le haut comptoir de la charcuterie. D'un côté à l'autre du département, les clients échangent des regards. Quelle épicerie, quels drôles d'employés, se chicaner ainsi au milieu du département, quelle gérante, se laisser répondre de la sorte ! Dans mon réchaud, les frites ont ramolli.

– On s'est toujours tenu les coudes, Emmanuelle.

Oui maman, c'est unies qu'on est fortes. Mais là, j'en peux plus. J'enlève mon chapeau, mon filet, mon tablier. Aucune parole n'adoucirait son visage. Je contourne ma mère immobile devant le haut comptoir, me presse vers la salle d'employés. Quand je quitte l'épicerie, le sac à main sur l'épaule et le manteau détaché, ça chauffe sous mes paupières. Les regards braqués sur moi : regardez-moi cette fille indigne !

Sur la route, les voitures trainent, s'immobilisent quinze secondes aux arrêts. Mes doigts s'enfoncent dans le volant de la Corolla, j'échappe des sacres. Enlevez-vous, j'ai dix minutes pour traverser la ville ! Le nœud dans mon estomac ne se défait qu'une fois la voiture stationnée au centre de loisirs. L'oxygène pénètre d'un coup dans mes poumons quand j'entre dans l'atelier. C'est comme respirer après avoir gardé trop longtemps la tête sous l'eau. Le local est le seul endroit où la lumière est vive et où les murs ne se referment pas sur moi. Deux après-midis par semaine, le poids dans mon ventre s'atténue.

Là, j'oublie la colère de ma mère et le département, mon père que je n'ai pas appelé depuis deux semaines, Martin qui ne voudra plus de moi. J'observe mon bol qui sèche sur la tablette identifiée à mon nom et je croise les doigts. C'est le plus beau, le plus rond que j'aie réussi à faire. Le technicien passe derrière moi. Je l'accoste, *mon bol est assez sec, tu pourras le mettre au four*. Christophe acquiesce, *ça ira, faut pas t'en faire*.

Les autres élèves, toutes des femmes plus âgées, sont déjà installées. Elles me regardent avec des sourires attendris, *bonjour Emmanuelle, comment vas-tu ?* Je souris en retour parce que la poterie leur va à ravir. Nos discussions s'arrêtent là. Entre elles, elles

bavardent, leur mari, leurs enfants qui ont mon âge ou plus, leurs petits-enfants, la retraite qui est là ou qui s'en vient. Moi, les paumes qui glissent sur l'argile, je rêve doucement.

Quinze minutes après le début du cours, une fille dans la vingtaine entre. Sa longue tresse noire contraste avec la lumière de la grande fenêtre. Le professeur va lui glisser des mots que je ne capte pas, elle rit en déposant son sac au sol, puis déniche le matériel sans avoir à demander. Elle est à peine installée que ses longs doigts se mettent à pétrir l'argile. Je n'ai jamais réussi à le faire aussi bien. Elle se tourne vers moi et les coins de sa bouche se retroussent jusqu'au milieu des joues. Je ne sais pas quoi faire d'une telle spontanéité, je n'ai pas le temps de lui rendre son sourire qu'il s'est éclipsé. La fille a baissé sa tête vers le tour où elle a déposé sa boule. Je retire mes mains et j'observe les siennes qui s'activent, agiles. Une tasse naît sur le rondeau. Le professeur passe derrière moi.

– Tu as une douceur impressionnante, Emmanuelle.

Je bafoue un vague merci, demande qui est la nouvelle. Josiane, elle s'appelle.

– Elle est douée.

Le reste de ma pensée ne franchit pas mes lèvres. Bien plus douée que moi. En reposant mes mains sur la terre, ce qui commençait à ressembler à un petit vase se déforme. Le professeur a tout vu.

– Toi non plus, tu n'es pas une débutante. Tu sais comment arranger ça.

Je soupire. Il continue sa tournée. Je repars mon tour, ferme les yeux, me recentre. Mes paumes glissent sur l'argile et je ne suis plus dans l'atelier avec cinq autres personnes. Il n'y a que moi, la lumière et la caresse de la terre humide. Ne surtout pas penser à ma mère. Je ne pourrai jamais me faire pardonner suffisamment.

Une fois le cours terminé, Josiane discute avec le professeur tout près des étagères où sèchent les pièces. Elle veut savoir ce qu'il pense de sa tasse posée sur une tablette, comment elle pourrait l'améliorer. Il pointe un truc ou deux, donne des conseils, le moment idéal pour le fond sur le rondeau, pour le séchage. Josiane hoche la tête, elle sait déjà tout ça. J'attends mon tour. Avec les grandes pièces, la terre m'échappe. Les courbes

imparfaites, les parois irrégulières. La tasse que présente Josiane est si ronde ! Ses mains s'agitent lorsque son rire sorti de nulle part m'étreint la gorge, et l'envie de demander de l'aide me quitte. Je passe devant les dames qui s'éternisent autour des tables. Josiane et le professeur remarquent mon départ, je vois leur regard étonné quand je franchis la porte.

Moi, c'est dans le stationnement du bloc que je m'éternise, sur le siège gris de la Corolla. J'y reste longtemps après avoir éteint le moteur. Je sais qu'en haut maman regarde l'heure et attend le bruit de mes pas dans les marches. Combien de temps peut passer avant qu'elle s'inquiète et me téléphone ? Le ferait-elle malgré sa colère ? Répondrais-je malgré ma colère ? Dirais-je maman, laisse-moi, j'ai besoin d'un peu d'air ? Josiane. Son rire franc. Ça ne doit pas être difficile pour elle de dire non à sa mère. Devant la mienne, je me fais si petite qu'il m'arrive de disparaître.

Ma mère porte encore son uniforme. Pas de yoga, cette après-midi. Ça sent la friture et le jus qui coule des vieux paquets de jambon. Elle n'a pas refait son chignon : il laisse tomber de longues mèches ternes. Elle prépare du café et ses bras accomplissent au ralenti les gestes nécessaires — mesurer l'eau, mettre le filtre et le café, appuyer sur le bouton. Est-ce que j'en veux ? Ma mère laisse sa main sur la poignée de l'armoire en attente d'une réponse, sans me regarder. Je pourrais m'approcher, dire oui, je veux un café, m'asseoir avec elle à la cuisine et m'excuser. Son dos se courbe dans l'attente et je ne trouve pas le courage de répondre.

Je m'enferme dans ma chambre. Ça sonne au bout du fil pendant que mes doigts jouent avec des papiers sur mon bureau, plient et déplient des listes, des coupons, des factures. Ça sonne un peu trop longtemps, je jette un coup d'œil à l'horaire affiché au mur. Papa n'est pas en cours à cette heure, pourtant. Il répond juste avant que le répondeur s'enclenche.

– Mon Dieu, j'ai failli manquer ton appel !

– J'ai vu.

– Y'avait un étudiant dans mon bureau. Il me parlait de son projet de fin de session.

- C’était quoi ?
- Imaginer la production de vélos. Le gars fait du vélo de montagne, alors...
- Wow.
- Toujours des projets palpitants. Bon, que me vaut ton appel ?
- Rien, prendre des nouvelles.

Papa raconte un peu. Les cours qu’il donne, les notions que je ne comprends pas. Il le sent. N’en met pas trop. On aurait aimé, tous les deux, avoir plus de points communs. Mon père enseigne en génie. Il n’a jamais vraiment quitté le cégep où il a connu ma mère. Il y est depuis plusieurs années. Moi, je n’y ai à peu près pas mis les pieds. Une session à peine. Le temps de me décourager et de constater que je ne savais pas. Papa a un plan pour chacune des journées à venir. Pour moi, le futur est trop compliqué. Puis il s’informe : *toi, ma grande ?*

Moi, rien. Je ressasse de vieilles histoires, des histoires de séparation, d’amour fatigué. J’ai abandonné ma mère pour aller plonger mes mains dans la terre humide. J’aimerais pouvoir dire que j’ai trouvé un sens à ma vie. C’est ce qu’attend mon père, au bout du fil, avec ses questions. *Un programme d’études en vue ? T’as été voir une conseillère ? Sinon, tu fais des recherches d’emploi ?* Mon père s’inquiète de me voir travailler au Metro. J’ai la poterie, aussi, je lui rappelle. Mais ça ne suffit pas. J’ai vingt ans, il me faut faire un choix et le suivre. Il n’aime pas me voir stagner. *Trois ans déjà depuis le secondaire !*

- J’ai tout le temps. Pourquoi choisir maintenant ?

Papa n’est pas d’accord. Mais il ne répète pas ces paroles qu’il a prononcées tant de fois : le temps passe si vite. Il a raison. Et je voudrais être de ces personnes qui ont des ambitions et foncent. Moi, je souris bêtement devant le fouillis de mon bureau.

- Bon, je dois y aller, lâche mon père. Corrections à faire.
- Mmm.
- On se voit bientôt ? Tu viens samedi ?

– Oui, pourquoi pas.

Papa est rassuré. Il raccroche.

Emmanuelle a laissé ouverte la porte de la chambre au bout du couloir, à côté de la sienne. J'ai entendu le bruit d'instruments déposés sur sa table de travail. J'ai entendu le moteur du tour.

Lorsqu'elle avait dix ans, Éric et moi lui avons acheté un tour de poterie jouet. Depuis, à chacun de ses anniversaires, elle demande du nouveau matériel ou de l'argent pour des cours. Cette année, elle a dépensé toutes ses économies du Metro pour se procurer son petit tour électrique. Emmanuelle occupe cette chambre avec ses pièces dépareillées. Quand elle a commencé à y installer son matériel, je n'ai pas pu refuser. Aujourd'hui, le plancher est recouvert de grandes toiles vertes ; les murs, d'étagères poussiéreuses et chambranlantes. Sur la porte, un écriteau : Mon atelier. Elle pourrait au moins m'aider à payer, ma fille qui occupe plus de la moitié de l'appartement. Je ne lui dis pas. Je ne peux pas lui demander ce genre de choses.

Ce soir, Emmanuelle a laissé la porte ouverte pour que je sois témoin de ses mains sur l'argile. Sur le pas de la chambre, je l'observe. Elle est penchée au-dessus d'une petite colline de terre qui tourne, luisante. Elle a attaché ses cheveux roux en chignon au-dessus de sa tête. Elle a enfilé ses lunettes. Je voudrais m'avancer et qu'elle me montre ce qu'elle fait. Mais je reste invisible. Surtout après son départ de ce midi.

Moi, il y a vingt ans, je peignais et dessinais. Je me rappelle les dinosaures dans la chambre d'Emmanuelle. Des verts, des gris, des roses. Trente-cinq semaines et j'étais agenouillée au bas du mur à peindre leurs orteils tout ronds. Est-ce la dernière fois que j'ai touché à mes pinceaux ? Il nous est bien arrivé de colorier dans ses livres, elle et moi. Puis elle s'en est lassée. Le dessin n'était pas assez concret pour elle. Elle préférait la pâte à modeler et la pâte à sel. Elle fabriquait des statuettes qu'elle me demandait de mettre au four. Pourquoi suis-je incapable de sortir mes crayons ? Je ferme la porte de la chambre.



Elle pense que c'est pour lui laisser son intimité. C'est plutôt pour la soustraire de ma vue. Retrouver mon souffle.

Le nom de Caroline apparaît sur mon cellulaire qui vibre. Une hésitation : répondre ou laisser sonner ? Je serais incapable de prétendre avoir manqué son appel. La voilà toute heureuse. Elle a envie de jaser. Rapidement, elle note mon air distrait, demande ce qui ne va pas.

– C'est Emmanuelle.

La voix de mon amie devient grave.

– Arrête de t'en faire pour elle, Bon Dieu, c'est une adulte !

Je retiens mon rire. Emmanuelle n'a rien d'une adulte. C'est une adolescente en colère. Je ne le dis pas. Je lui raconte que ma fille a tout laissé en plan, ce midi, au Metro.

– Y'avait son cours de poterie, je précise.

– Ah !

– De quoi j'ai eu l'air, moi ?

Caroline me demande si j'en ai discuté avec elle. Pas encore. J'attends qu'elle sorte de l'atelier. Mais il n'est pas question de l'incident à l'épicerie. Caroline parle d'autre chose que je ne saisis pas.

– Lui as-tu dit que tu voulais qu'elle s'en aille de la maison ?

Je m'étouffe. *Où es-tu allée chercher ça ?* Elle dit, *Il faudrait sérieusement que tu t'assoies avec elle.* Mais nous parlons, Emmanuelle et moi.

– C'est pas le problème.

– C'est quoi ?

D'un coup, j'envie Caroline, ses deux garçons qui sont partis de la maison assez tôt, qui font leur vie, reviennent la voir le dimanche et l'appellent une ou deux fois par semaine.

Mon amie n'explique pas. Elle me dit plutôt que Jérôme l'a invitée chez lui cette fin de semaine. Elle raconte, la grande cour arrière, le bain-tourbillon, le sous-sol refait à neuf. Les trois chambres à coucher. Elle me confie, sourire dans la voix, qu'elle s'imaginerait bien y vivre avec lui, un jour. Normalement, j'aurais sourcillé : il y a longtemps que mon amie n'a pas tenu de tels propos. Mais je n'entends que le tour dans la chambre de ma fille.

– Martin, un emballeur au Metro, a demandé à sortir avec Emmanuelle.

Caroline éclate de rire.

– Tu me dis ça comme s'il t'avait demandé sa main.

Je pense, *C'est à peu près pareil*. À la place, je ris avec elle.

– Je sais, je devrais pas m'en faire autant.

Je raccroche et me laisse choir sur le divan. Je m'y laisse tomber comme un marin dans la mer à l'approche d'une tempête.

\*

Quand le moteur du tour s'éteint et que la porte s'ouvre sur une Emmanuelle poussiéreuse, je me lève du divan, comme prise en faute. Ma fille, elle, porte son air de tous les jours. Les aventures de la journée ne lui font pas un pli.

– Je vais dans le bain.

Elle a parlé le visage vers le mur. C'est à peine si l'information m'est destinée. Je m'élance vers elle.

– Faut qu’on parle.

– Y’a rien à dire.

– Emmanuelle !

Elle s’enferme dans la salle de bain, et je reste debout devant la porte. Je cogne. Pas de réponse. Je cogne plus fort. De l’autre côté, j’entends le tiroir de la vanité, la brosse déposée sur le comptoir, l’armoire de la pharmacie. Je rage :

– Sais-tu qui t’a remplacée, cette après-midi ? Jocelyn, le grand boss ! Il était en sacrement ! C’est une des filles du prêt-à-manger qui a accepté de rester pour la fermeture !

Elle se met à cogner de l’autre côté de la porte.

– Je m’en fous ! Je manquerai pas un cours pour faire frire du poulet !

– Tu vas perdre ta job !

– Qu’il me sacre dehors, d’abord ! Ça peut pas être pire qu’ici.

– Quoi, ici ?

– Ça peut pas être pire que de vivre avec toi !

Emmanuelle crie, et les coups dans la porte suivent le rythme de sa voix.

– T’es toujours derrière moi à t’assurer que j’échappe pas mes morceaux. Mais plus t’es là, moins j’en ai, des morceaux. Tu me gruges, tu me pompes l’air ! Et tu t’aperçois de rien, t’es aveugle !

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– T’es tout le temps là ! Partout, je me retourne et t’es là. J’étouffe, merde !

Je donne un grand coup dans la porte.

– Pourquoi tu restes si c’est si pire que ça ?

D'habitude, je réussis à me contenir. J'analyse mes mots, je les pèse. Je ne fais pas comme Emmanuelle qui explose pour tout et pour rien, qui hurle plus fort que nécessaire ou alors se tait quand il faudrait ouvrir la bouche. Ce soir, les mots sont sortis contre mon gré. Les autres, je réussis, juste à temps, à les retenir. Un bruit de gorge, derrière la porte.

– C'est pas ce que je voulais dire, ma grande. Ouvre.

Elle geint.

– Ouvre.

Je cogne doucement. L'eau commence à couler dans le bain. Mon cœur s'emballe. Je la revois, toute petite. Chaque jour, c'est la même chose. Je la dépose à la garderie, elle hurle, s'agrippe à moi, se jette par terre. Ses hurlements ressemblent à ceux que j'ai poussés quand elle est sortie de moi. Je m'accroupis, la berce à l'entrée de la garderie. L'éducatrice me conseille, *Il faut partir, ça finira par passer*. Cela ne passe pas. Chaque éducatrice finit par concéder, *Ça ne fonctionne pas pour Emmanuelle*. Elles font cette déclaration après avoir téléphoné en panique : Emmanuelle ronge ses ongles jusqu'au sang, Emmanuelle cogne sans arrêt son front contre la porte. J'accours, je la change de garderie, avant de me rendre à l'évidence : je dois rester à la maison avec mon bébé. Elle ne me lâche plus, agrippée à ma peau comme si elle venait de naître. Moi, je fixe l'horloge sur le mur du salon. Éric reviendra. Cela prend des millénaires. Près de vingt ans plus tard, j'ai peur de ce que peut faire ma fille pour que je reste.

– Réponds, au moins, s'il te plaît.

– Ça va, ça va.

Emmanuelle entrouvre la porte, puis me la referme au nez, et je garde l'image de sa poitrine lisse comme une joue de bébé.

J'observe la lune derrière mon rideau transparent. Du lit, le monde est à l'envers. Les clapotis dans la salle de bain, sur le corps de ma fille et sa peau satinée, me font l'effet d'une musique. Je m'ennuie du temps où je pouvais nettoyer chaque partie de ce corps, en

compter les taches de rousseur dans une complicité innocente. Éric entrait parfois, je le voyais à peine à travers l'humidité brumeuse. *Encore dans le bain ?* Emmanuelle tapait dans l'eau avec ses petites paumes et s'esclaffait. Je souhaitais la voir sourire le plus longtemps possible.

\*

La sueur coule sur mes tempes. J'ai fait un rêve dont je peine à sortir. Je suis debout. Je vois mon corps bien droit dans une pièce que je ne reconnais pas. À la fois familière et étrangère. Emmanuelle est toute petite. Je la berce doucement. Sa bouche minuscule s'ouvre et je sens ses lèvres contre mon cou. Elles cherchent, suçotent. Cela chatouille et me fait rire. Soudain, mon bébé glisse de mes bras pourtant bien fermés. Elle tombe dans un silence effroyable. Je baisse la tête, certaine de trouver le corps d'Emmanuelle fracassé sur le plancher. Il n'y a que mes pantoufles sur le carrelage. Je me tourne, me retourne. Emmanuelle a disparu.

Cela me prend un moment pour me ressaisir. Je tente des inspirations retenues et des expirations lentes. Mes poumons se compressent avant d'avoir retrouvé le calme. Il faut bouger. Le plancher grince sous mes pas pourtant calculés. Emmanuelle respire doucement, le visage sous son drap. Je ne l'enlève pas de sur son nez. Je ne le fais plus depuis des années. La lumière des lampadaires illumine sa bibliothèque remplie de poteries. Elle est douée, ma fille. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur de lui dire. Je ne sais pas pourquoi on ne sait plus comment se parler.

\*

– Quand est-ce qu’Emmanuelle travaille ?

Jocelyn est le seul autorisé à traverser le comptoir sans filet sur la tête. Quand une employée consulte son horaire les cheveux libres, il s’avance, lance des avertissements et se met à inspecter le département à la recherche d’un poil. Mais quand c’est lui, cela ne semble pas poser problème.

– Demain.

– Tu l’enverras à mon bureau.

– Emmanuelle pouvait pas rester hier.

Il lève un sourcil et retourne à son emploi du temps : observer le déroulement de la journée, s’assurer que rien ne manque, questionner nos méthodes.

Samantha arrive, dépose sa bouteille d’eau dans le réfrigérateur sous les comptoirs de métal, finit d’attacher son chapeau, le regard perdu sur les rouleaux impériaux et les salades défraîchies.

– T’as pas ton tablier.

– Oublié.

– Rentre ces couettes sous ton chapeau.

Je perçois de mon côté de département ses yeux au ciel et ses mots marmonnés, *C’est plus beau avec les couettes*. Depuis quand travaillons-nous au Metro pour être belles ? À mon tour de marmonner, en route vers mon bureau, c’est-à-dire le meuble sur le bord de la chambre froide, à côté de la boulangerie.

– Il faut changer les salades et les paninis du présentoir aujourd’hui, je crie vers elle.

– J’ai vu.

Je m’assois, déjà épuisée par cette journée qui ne fait que commencer. Guylaine s’élance vers moi, des pains baguettes plein les bras.

– Mes brownies sortent du four dans cinq minutes. Y’aura des retailles pour toi.

Avec des brownies sur le coin du bureau, la paperasse paraît moins pénible. Guylaine s’applique à tartiner ses brownies et vient me porter des cuillérées de crème. Elle se penche et avance à petits pas, à la façon d’une voleuse, le crème camouflé par le tissu de son tablier. Nous rions parce que nous disputons les filles qui abusent des retailles de brownies. Puis Guylaine passe à sa commande de gâteaux d’anniversaire. Entre deux lettres, elle revient me voir, me raconte les demandes farfelues des clients, je réplique avec mes anecdotes, les livres et les livres de jambon émincé, les réponses sur les goûts des fromages et des charcuteries que j’invente parce que je ne les connais pas.

– Je crois que Samantha vole du poulet pop-corn.

– Tout le monde vole du poulet pop-corn, je dis.

– Non, elle fait exprès d’en faire cuire juste avant la fermeture. Les filles racontent qu’elle l’apporte à la maison.

– Faudra que je lui parle.

Et nous engloutissons d’autres bouchées de brownies. Guylaine lit sur mon visage. *C’est pas pareil, c’est pour la poubelle de toute façon.* Et le crème ? Guylaine me sourit, retourne à son *Bonne fête Marie-Samuelle !* sur le gâteau de Spider-Man. Je rigole. Reprends mes comptes.

11 h 15 et le réchaud n’est pas prêt. J’accours pour aider aux frites, aux emballages de sauce et de salade de chou. Les clients s’impatiente. Jocelyn passe, *Pourquoi le réchaud n’est pas prêt ? À 11 h, le poulet doit être cuit.* Il s’excuse auprès des clients ennuyés et

nous passons pour des incompetentes. Désolée, oui madame, oui monsieur, un petit dix minutes. Je prends en note les commandes, j'envoie les clients frustrés faire leur épicerie en attendant. Leur panier est déjà plein et ils grognent. J'affiche un sourire contrit et cours derrière Samantha qui plonge les morceaux de poulet dans la friteuse, un à un, insensible à l'émotion général. Il me passe par la tête de la pousser pour m'en occuper moi-même, au risque de m'ébouillanter. Plutôt, je rassure les clients qui soupirent : sept minutes seulement pour la cuisson des filets.

À midi, je vais dîner en m'interrogeant sur l'état du département à mon retour. Guylaine abandonne ses pains et ses gâteaux quand elle me voit traverser le comptoir. Nous retrouvons au passage Pascale, gérante des fruits et légumes, satisfaite d'enfin quitter l'entrepôt pour la salle d'employés. À cette heure-là, seuls les gérants mangent. C'est notre privilège. *Pensez-vous que les filles feront exploser l'épicerie en notre absence ?* Guylaine et Pascale rient en faisant la file pour poinçonner. C'est un rire nerveux. Chacune à la fois découragée du travail que cela générerait, mais un peu rêveuse, quand même.

Je mange un reste de soupe tiédie dans mon Thermos. Des noix croquées, petits morceaux à la fois. Un gâteau au chocolat du magasin. Me retenir pour ne pas l'engloutir en une bouchée. Guylaine a entendu aux nouvelles hier qu'un adolescent s'est pendu après des années d'intimidation. Les gérants maugréent : pourquoi les jeunes sont si méchants ? Nous haussons les épaules, impuissants. Une voix plus forte dans la pièce : c'est la mienne.

– À son bal de finissants, je suis allée chercher ma fille parce que des élèves avaient dit qu'elle ressemblait à une plante avec sa robe verte et ses cheveux roux.

Les autres ne savent pas s'ils doivent rire ou s'offenser. Ils optent pour la deuxième option. En raison de mon ton, de mon air, sans doute.

– C'est horrible, Guylaine dit. Horrible.

Les gérants racontent, leur nièce, leur petit-fils, la fille du voisin. Moi, je me revois ce samedi-là. Étendue sur le divan, je regarde mes émissions dans la pénombre. Seule la lumière de la télévision me permet de retrouver mon verre de vin sur la table du salon. Un



rosé choisi avec soin à la SAQ. Avec excitation, presque. Puis, le téléphone, le cœur qui s'emballe déjà, à la première sonnerie. Ce que j'entends me tétanise. Le chagrin immense dans la voix de ma fille. Il court sur les ondes, de la polyvalente jusqu'à l'appartement, et se loge dans ma poitrine.

– J'arrive.

Et un brusque mouvement de colère. Pas de soirée tranquille ! Impossible de me détendre. Je vide la bouteille dans l'évier en réprimant des jurons, puis la cache au fond du bac bleu. Je voudrais que cet appel n'ait pas eu lieu.

Dans l'auto, Emmanuelle a épuisé ses larmes. Ne reste que le silence. Je lui tiens la main, la tête un peu ailleurs. J'ouvre pour ma fille les portes de l'appartement. Elle se traîne jusqu'au rebord du bain, où elle s'assoit au milieu de sa robe émeraude.

– Personne m'a défendue !

Je viens pour parler, penchée sur elle pour la démaquiller. Elle secoue la tête : elle connaît les paroles que je m'apprête à dire. Quelque chose sur le vert de sa robe et le roux de ses cheveux qui n'ont rien à voir avec les plantes. Les larmes recommencent à mouiller ses joues. J'empoigne alors son menton, la force à me regarder :

— Tu n'as pas besoin de ces filles-là. C'est ensemble qu'on est fortes, toi et moi.

Emmanuelle se laisse guider jusqu'à la place libre dans mon lit. Lui vient un accès de colère : elle arrache la robe de sur sa peau, la piétine. Je crains de m'approcher. Mais de mon côté du lit, je bous en silence : pourquoi pleurer et s'enfuir ? Pourquoi un tel besoin d'être défendue ? Emmanuelle enfle un long t-shirt et se couche. Les spasmes qui traversaient son corps une minute plus tôt s'apaisent. Ses yeux restent rivés au plafond.

Les gérants ont évité l'heure de pointe. La journée tire à sa fin quand ils réapparaissent à 13 h et envoient manger les employés. Il y a longtemps que je n'avais pas repensé à la

robe verte de ma fille. Nous l'avions choisie ensemble. Emmanuelle était bien allée magasiner avec des copines, mais n'avait rien trouvé qui lui plaisait. Un samedi après-midi, je lui avais proposé, *Viens, on descend à Québec*. Elle avait sautillé en se préparant. Nous aurions dû choisir la mauve. Celle qui lui donnait un air de princesse. Mais elle semblait fausse sur le corps de ma fille. Emmanuelle était sobre, pas de froufrous, de jupons, de parures. La robe ajustée, ouverte le long de la jambe, nous avait fait dire, à la vendeuse et à moi, *Wow* en même temps. Mais nous avions oublié la dureté des adolescentes.

Samantha nous abandonne avec un comptoir presque vide. Jocelyn passe, je vois l'interrogation dans son regard sévère. Je lui fais signe, il s'approche. *C'est plutôt à Samantha que tu devrais parler.*

\*

Aujourd'hui, Emmanuelle est allée porter des pièces au centre de loisirs pour que Christophe les mette au four. Un éclat sur son visage. Elle m'explique les courbes bien rondes enfin réussies. La confiance me touche, mais voilà Caroline qui sonne et entre sans attendre. J'en suis à arroser les fleurs du salon. Emmanuelle reprend sa lecture sur le divan, les pieds sur la table basse. Caroline se verse un verre de limonade et la discussion que j'aurais pu avoir avec ma fille se dissout dans l'air comprimé de l'appartement. Une main sur la hanche et l'autre portant le verre à ses lèvres, Caroline annonce, *C'est le grand jour*.

Je lui jette un coup d'œil en palpant la terre de mon plant d'aloès. Cela me paraît assez humide. La survie de mes plantes par palpation.

– C'est le jour où on t'inscrit sur un site de rencontre.

Mes doigts s'immobilisent. Emmanuelle pose son livre sur ses genoux.

– Je savais pas que tu voulais rencontrer.

Le regard de Caroline ne me quitte pas. Elle lit dans mes yeux pendant que je me relève. Oui, je veux rencontrer. Oui, je veux faire comme Caroline. Discuter avec des hommes, rire, mouiller des draps. Pourquoi ma fille pourrait sortir et pas moi ?

– Je suis quand même pas frigide !

Caroline, abasourdie, éclate de rire. Emmanuelle ouvre grand les yeux et quitte le salon avec son livre. Ma fille s'enferme à nouveau. Je porte la main à ma bouche pendant que Caroline se ressaisit.

– C'était quelque chose.

– Je...

Caroline pouffe encore. *Arrête de t'en faire.*

J'aurais préféré qu'elle prévienne. Je lui dis : *c'est pas facile avec Emmanuelle ces derniers temps.* Ce soir s'annonçait différent. Caroline s'excuse. *On peut remettre ça.*

– Non, non, partons.

– Alors, embarque !

Elle boit d'un trait son verre et réenfile ses souliers à talons hauts. Emmanuelle grommelle quand je lui dis que je m'en vais. Impression de déjà-vu. Des bouffées de chaleur me viennent, ce soir et chaque fois qu'Emmanuelle s'emmure.

Je suis Caroline jusqu'à sa voiture. La musique hurle dès que la clé est mise sur le contact. Caroline chante. Un mix des années 80. Je me revois à vingt ans, les hanches et les lèvres pulpeuses, les lumières des boules disco aveuglantes, l'alcool sur ma langue, la musique vibrant sur ma peau, la musique et les mains d'hommes. Caroline me lance un clin d'œil entre deux notes. Je ris de la voir bouger, gênée de m'imaginer faire de même à près de quarante-cinq ans. Je remue la tête, les épaules, le cou. Le mouvement est raide, presque douloureux.

Ce soir, le centre-ville souffle et nous gèle. Le début de l'automne a été clément. On a oublié la sensation du vent qui pénètre les vêtements. Caroline et moi marchons vite, à la façon d'adolescentes trop peu vêtues. C'est tout juste si nous courons jusqu'à la microbrasserie où nous nous glissons sur une banquette et commandons un pichet de sangria, question de nous réchauffer. Nous commentons le froid, la neige à venir, nous décourageons face aux longs mois d'hiver qui nous attendent, nous rappelons ceux de notre enfance, avec une nostalgie étrange, parlons des Noël blancs de plus en plus rares. C'est le moment où le serveur dépose entre nous le pichet et remplit deux verres. Nécessité de trinquer à nos belles paroles.

– Au boulot, Caroline lâche.

Nous entreprenons de me créer un profil acceptable. Elle pose les questions, le ton grave et les sourcils froncés, comme si ma vie en dépendait. Moi, les mains sous les cuisses, je passe en entrevue. Ce qui est important pour moi ? Ma famille.

– Faudrait être un peu originale.

– C'est ce que les gens écrivent, non ?

– Non.

Je réfléchis.

– Alors mon tapis de yoga, la survie de mes plantes, les gens comme toi.

– Ça fait une drôle de présentation.

Je hausse les épaules. La question est trop vaste. Je ferme les yeux. Laisse aller les images sans les retenir. Emmanuelle, couchée à côté de mon tapis de yoga, babille, se retourne, rampe, en mâchouille un coin. J'apprends quelques pauses. Cela nous calme, elle et moi. J'ouvre les yeux, Caroline ne m'a pas quittée du regard. *Ça va ?* Nous reprenons. *Le type de partenaire recherché ?*

– Pourquoi il faut écrire tout ça ?

Je soupire et Caroline rit. Elle décrit l'homme de mes rêves à ma place. Respectueux, attentionné, mais aussi jovial et actif. J'opine, tout cela est très bien. Je préfère rêver d'amour en silence. Je me demande ce qu'aurait l'air ma vie si je n'étais pas mère.

– Tes photos sont horribles. T'as l'air d'avoir soixante-dix ans.

Caroline balance la tête vers l'arrière en riant, une main sur la bouche, pendant que je fais signe au serveur de rapporter un pichet de sangria. Il sourit, menton légèrement relevé, quand il le dépose entre nous. Caroline rit plus fort. *Il te veut. Je pouffe. T'es malade !*

Caroline reçoit un message texte. Son rire devient jeune, tout à coup, presque timide. À son regard, je comprends que ce n'est pas le message qui la gêne, mais ma présence. Je suis avec elle et un homme dans une chambre aux lumières tamisées.

– Tu reçois des sextos ou quoi ?

Elle pose un index sur ses lèvres, puis tape sur l'écran de son téléphone, sourire en coin.

– Je commence à avoir de la misère à écrire, c'est pas bon signe.

– C'est bon signe, tu veux dire.

Elle ouvre grand les yeux.

– T'es saoule !

– Merde, qu'est-ce qu'on fait ici un mercredi soir ? je dis.

Soudain, je remarque la jeunesse, autour. Des cégépiennes. Des travailleurs d'à peine trente ans. Pas du tout effrayés des lendemains difficiles. Caroline et moi détonnons dans ce décor. Elle ne le remarque pas. La musique, juste assez forte. Des chansons que je ne connais pas. Puis la pénombre. L'odeur du vernis trop épais des tables, qui me rappelle celle de la colle que mon père utilisait pour le bois. Déjà 21 h 30. Caroline et moi trinquons à notre mal de tête à venir.

– Prends-moi en photo, je lâche.

– Il fait noir.

– On trouvera un peu de lumière dehors.

Les verres se vident et se remplissent. J'envoie un message à Emmanuelle : *À la microbrasserie avec Caro. Ne m'attends pas. Bonne nuit xxx.* Pas de réponse. Je jette mon téléphone sur la banquette et Caroline a pitié. Je vide mon verre. *Let's go.*

Je prends la pose contre le mur de brique, la main sur une hanche, la tête penchée vers l'épaule, le regard vers l'horizon, puis vers le cellulaire que tient Caroline, regard que je veux profond malgré le flash. J'ignore d'où me viennent ce sourire et cet air séducteur. La sangria, sûrement. Son effet efface presque entièrement la boule au fond de mon ventre.

– Celle-là fera l'affaire.

Caroline me montre une photo. *Oui, c'est bon.* Je garde pour moi que j'ai l'air d'une femme légère. Nous la mettons comme photo de profil. Plutôt, Caroline le fait. Moi, j'essaie de marcher droit. Il a plu toute la semaine et les feuilles que j'aime tant entendre craquer sous mes pieds ont commencé à pourrir.

Il ne me reste plus qu'à attendre. Caroline n'est pas d'accord. J'ai beau être un pétard — c'est ce qu'elle dit — je dois prendre les rênes. J'ai toujours préféré attendre. Mais le monde a changé et je ne l'ai pas suivi. Les hommes sont devenus timides. Moi, je n'ai pas appris à l'être moins.

Nous appelons le service de raccompagnement. En attendant, Caroline m'apprend comment utiliser le site, les recherches spécifiques, les messages.

– C'est comme magasiner des sacs en ligne.

Caroline rit de ma blague qui n'en est pas une. Elle ajoute : ou des vibrateurs. Elle rit de plus belle en me désignant des hommes que je ne regarde pas.

\*

J'ai pris soin de fermer la porte de ma chambre le plus silencieusement possible. Je sais qu'Emmanuelle est réveillée. J'ai entendu les soupirs et les froissements de ses draps quand je suis entrée. Normalement, Emmanuelle dort dur. Il faut s'approcher pour s'assurer que, sous les couvertures, ses poumons s'emplissent d'oxygène. Ce soir, elle veille.

La lumière de mon cellulaire se reflète sur les murs. Mon index glisse sur l'écran, sur des visages d'hommes tous pareils, avec des profils trop détaillés que je n'ai pas le courage de parcourir. Le monde a changé sans moi. Je m'apprête à éteindre.

Puis, ce profil qui en dit peu. Sourire discret, œil allumé. La photo semble prise dans un mouvement, la photographie rit sans doute, lui est à la fois sceptique et amusé. J'imagine ce regard rivé à moi. J'ai dit une blague et il sourit, réservé. Me déshabille des yeux au même moment. Ma blague lui a donné des idées. Moi, c'est son air qui me donne des idées. Sa photo, et c'est comme s'il était là, sur mon couvre-lit. Puis, j'ouvre doucement mes cuisses. Je lui dis *viens*. Il s'avance vers moi et son air change. Ce n'est plus un sourire en coin, c'est un rire. Le front s'apaise. Le mot a chassé ses doutes.

Ma mère s'est enfargée dans tout ce qui ne trainait pourtant pas dans l'appartement : les souliers dans l'entrée, les chaises de la table, la porte ouverte de la salle de bain, les tiroirs de la vanité, le bol de toilette, son pyjama. J'ai pu suivre de mon lit ses gestes, comme un film qu'on écoute les yeux fermés.

Ce matin, pendant qu'elle boit son café, je ris de lire son lendemain de veille dans ses paupières alourdies.

– Et puis, Tinder ?

Elle m'en veut.

Toute la journée, nous ne disons que le nécessaire : *y'a encore assez de frites dans le congélateur ? Faudrait commander des régulières. Et les chaudières de panure, de poudre pour sauce, de quoi ç'a l'air ? Ça va.* Et puis non, rien de tout ça n'est nécessaire. Ma mère fait mine d'être occupée à son bureau. Moi, je fais comme si le poulet et les clients absorbaient mon attention. Mais je la surprends à loucher vers moi, la tête baissée sur ses papiers. Seuls ses yeux se lèvent, puis retombent quand ils croisent les miens. Toutes les heures, Guylaine accote ses fesses sur le bureau de maman et rit avec elle. Rien ne me paraît drôle, aujourd'hui. C'est différent pour elle. Elle n'a pas passé la soirée enfermée dans sa chambre à tuer le temps. Elle l'a passée avec une amie à parler d'hommes. Je voudrais être une mouche pour pouvoir m'approcher et les écouter. Mais les mouches, dans le département, elles se collent les pattes sur un carton vert et meurent au bout de quelques jours. Quelqu'un sonne pendant que je suis plantée devant la friteuse à observer le fond du département où traîne le meuble qui fait office de bureau. Je ne sais pas quoi de ce retour à la réalité ou de cette distance est le plus pénible.



Vers 14 h, alors que je nettoie les plats de céramique avant de repartir une nouvelle fournée de frites, Jocelyn vient me chercher. Dix minutes, il promet à ma mère. Il me conduit dans son bureau. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur même si Jocelyn croise ses mains et prend son air sérieux. C'est la première fois que je le vois d'aussi près. Les grands patrons, on les observe de loin. Ils ont l'air plus grands qu'ils ne le sont, comme les stars à la télé. Assis face à moi, il ne me paraît pas si impressionnant. Même qu'il est assez bel homme. Je ne sais pas si ma mère l'a remarqué. Jocelyn sait que j'avais mon cours de poterie mardi dernier, mais je ne dois plus faire ça, partir au milieu d'une journée, sans avertissement. Il est conscient que l'épicerie n'est pas ma première préoccupation — s'il savait ! —, mais m'avertit que lorsque je suis là, je dois être là au complet. Ne pas avoir la tête ailleurs. Ou au moins, que ça ne paraisse pas. *Tu es capable de bon boulot.* Je secoue la tête, non, non, je ne recommencerai pas. Je garde pour moi que si la gérante n'était pas ma mère, je n'aurais pas répondu à mon cellulaire ce matin-là. Et si j'avais par malheur répondu, j'aurais déclaré d'une traite avant de raccrocher : *je suis vraiment désolée j'ai mon cours de poterie aujourd'hui c'est impossible pour moi.* À mesure que Jocelyn me sermonne, il se rend compte de tout ça, replace des papiers maladroitement sur son bureau, me remercie, puis me souhaite une bonne fin de journée.

À mon retour, ma mère m'étudie du coin de l'œil. Pas de larmes ou de yeux gonflés. Elle est satisfaite.

\*

Édith, la gérante du prêt-à-manger, a remarqué mon air perdu. À son départ, tout juste après celui de ma mère, elle se lave les mains dans l'évier de son département et me confie : *Martin regardait toujours vers le comptoir hier. Toute la journée à te chercher.* Puis, elle essuie ses mains et s'en va, me laisse à ma rêverie. Aujourd'hui, Martin n'était pas sur le plancher. Au moment d'aller dîner vers 13 h, je l'ai aperçu dans l'entrepôt. Il a passé la

journée à vider et déménager des boîtes. J'ai pensé m'approcher. Mais quand je l'ai entendu sacrer au-dessus de boîtes trop lourdes, j'étais sûre, c'était terminé. Lui et moi, une histoire bien courte. Mais peut-être pas. Alors, en sortant de l'épicerie vers 18 h 30, je lui téléphone. Je ne réfléchis pas, j'essaie de faire comme lui, pas de flaflas. *Demain soir ?* je propose. J'entends le sourire dans sa voix quand il déclare, *enfin, je me pouvais plus d'attendre.*

Maman s'avance au moment où je rentre chez nous et raccroche — finalement, après toute cette journée à se dérober —, elle me propose de l'accompagner aux commissions, elle parle de pizza quelque part en ville. Pourquoi pas ? Je me change sans prendre de douche, je sais que mes cheveux gras ne la dérangent pas. Un des avantages des mères est qu'elles ne sont pas des hommes : on n'a pas à leur plaire. Pourtant, je pense, il faudrait essayer un peu, alors je dis, *oui je viendrai aux commissions avec toi.*

\*

Vendredi après-midi. Je viens d'aller chercher les pièces que Christophe a fait cuire pour moi cette semaine. Une d'elles a éclaté dans le four. Un vrai gâchis, il a déploré. J'ai demandé laquelle, puis j'ai lu sur son visage. Mon bol. Le grand, celui avec des rebords et un fond parfaits. Ma plus belle pièce. C'est ma vie, le gâchis.

Devant mes pièces horribles alignées sur l'étagère, celles qui ont survécu à leur première, puis à leur deuxième cuisson, je dis, *je vais aux toilettes.* Ce n'est pas le moment de me prendre en défaut. Christophe le voit, il garde pour lui les reproches que je l'ai entendu formuler à d'autres élèves : *ta terre n'était pas assez sèche.*

Je ne sors plus de la cabine. Le papier hygiénique s'effrite entre mes doigts, détrempé. Je sacre du bout des lèvres, empoigne une nouvelle boule de papier pour m'éponger les yeux. La fierté que j'avais quand j'ai tourné ce bol, ma peur de le briser quand j'ai finalisé

le fond, une semaine plus tard, ma joie de n'avoir rien brisé, de le constater toujours intact quand j'ai dit à Christophe qu'il était prêt pour la cuisson. Le pire était passé.

Non.

J'entends des bruits de pas au moment où me vient un sanglot. Quelqu'un cogne. Je ne reconnais pas les bottines en cuvette brune sous la porte. La voix dit, *t'en fais pas, tes pièces sont les plus belles*. La voix est jeune, douce. Je la reconnais. Je corrige. Mes pièces sont si belles qu'elles éclatent. La voix conseille de ne pas m'en faire, j'en réussirai une autre, c'est sûr. Je pouffe et pleure en même temps.

– Je t'aide, si tu veux.

– Qui a dit que j'avais besoin d'aide ?

Les bottines reculent. J'ouvre la porte. Le visage de Josiane sourit au milieu de la salle de bain minuscule. Son assurance est indéfectible sous son sourire de pitié. *Merde, c'est pas tout le monde qui est aussi parfait que toi*. Son visage se transforme, les coins de la bouche reprennent leur place tout près du menton, les sourcils se froncent. Josiane va prendre la porte et disparaître de ma vie. Je ne la connais pas, cette fille, mais il me la faut près de moi. Plutôt, elle me toise trois secondes avant de s'esclaffer.

– Tout le monde est plus parfait que moi !

Josiane me fait un signe de tête, tient la porte quand je fais un arrêt devant l'évier pour me passer de l'eau sur le visage et essuyer mes joues rougies. Je la suis jusqu'à l'atelier où le professeur sourit, ainsi que les dames occupées à tremper des pièces dans l'émail. Christophe, lui, s'est éclipsé.

On s'assoit devant mon tour habituel, dans le coin de la pièce, tout près de la stéréo qui laisse échapper quelques notes de piano. C'est à peu près le seul endroit de l'atelier où on les entend. À droite, les tablettes des dames, remplies de bols à laine et de tasses de thé miniatures. Elles sont douées, mais elles en ont le droit, à leur âge. Je ne suis pas jalouse de leur expérience. Je suis jalouse de Josiane et de la terre qui paraît tellement plus malléable sous ses doigts.

\*

Il tourne entre ses mains son verre de bière. Il l'a choisie rousse. Il a mis une chemise grise en flanelle. Je ne l'ai jamais vu si bien habillé. En réalité, je ne l'ai jamais vu porter autre chose que l'uniforme de l'épicerie. Au party de Noël l'an passé, malgré mes prières, il ne s'est pas pointé. Je me rappelle avoir bu pour passer le temps. Je me souviens de ma mère qui m'a tenu les cheveux au-dessus de la cuvette, de ses reproches : *t'aurais fait quoi sans moi ?* Peut-être que j'aurais été plus raisonnable. Que j'aurais arrêté après la bouteille de blanc cachée dans mon sac.

La serveuse m'apporte mon rhum and coke. Martin rit.

– Je pensais que t'étais plus du genre Sex on the beach.

– Je suis de tous les genres.

Il a un sourire entendu. Je ne sais pas ce qu'il en a déduit. Il s'avance un peu au-dessus de la table, son parfum me coupe le souffle. C'est à la fois brutal et délicat. Si différent de l'odeur des employés du Metro, même après être passés sous la douche. Le mélange d'huile, de plastique, de produits nettoyants trop forts, de nourriture périmée qui coule des emballages mal scellés, est ancré dans les pores. Ce soir, le mélange est bien camouflé. Devant moi, il y a un Martin que je n'ai jamais vu et mes jambes faiblissent sous la table. Heureusement, je suis assise. J'espère que mon gel douche aux pommes lui fait le même effet. Mais la fragrance est si subtile une fois la peau séchée.

Puis je me demande : que fait Martin, là devant moi ? Sûrement il a entendu une de ces histoires sur les femmes rousses. J'étudie ses dents blanches et c'est ce à quoi je pense : les femmes rousses. On en rit quand elles sont jeunes, et on les désire à la sortie de l'école secondaire. Les taches qui ponctuent ma peau, celles qui étaient qualifiées de crottes de nez sur les bancs de l'école primaire, sont devenues des marques de beauté. La mienne, je ne sais pas, mais celle des femmes rousses.

– T’es partie où ?

Martin semble s’inquiéter de mon silence, de mes yeux qui se promènent de la mince cicatrice qui traverse sa lèvre aux poils de sa barbe négligée, puis qui se fixent à la ride unique qui creuse son front, il me semble, dès qu’un questionnement traverse son crâne.

Il est penché vers l’avant, les coudes sur la table, le verre de bière à peine entamé entre ses paumes. Le mien est presque vide. Je m’y accroche comme si je craignais de me noyer. La serveuse le remarque, m’en apporte un autre, *non, on n’est pas prêts à commander*. Elle pose mon verre au centre de la table, tout près de celui de Martin, et le contact entre nos jointures provoque un long frisson dans ma chair. La décharge s’éteint entre mes cuisses. Pas tout à fait, elle y laisse une petite braise.

– Wow ! Ton sourire !

L’exclamation se veut sincère. Je ris, il observe ma gorge qui se déploie, je fais exprès de balancer la tête vers l’arrière, un peu plus que nécessaire. Je veux lui donner l’envie d’y déposer les lèvres. Je l’imagine me déshabiller au milieu des conversations posées, des plats raffinés et de la musique d’ambiance. Je nous imagine hurler parmi les gens assis bien droits sur leur chaise. La braise s’enflamme entre mes cuisses.

Martin me fait d’autres compliments que mon corps n’entend plus. Ma chair ne reçoit que la caresse de ses doigts qui s’aventurent sur mes mains, qui effleurent la terre incrustée dans chaque fissure de ma peau — c’est la poterie, j’explique —, ses doigts qui parcourent les taches rousses sur mes bras et étudient leur fragilité. Ses paumes qui pressent les miennes quand il constate que je suis assez solide, qu’il ne me brisera pas. Le restaurant n’existe plus, mais la gêne nous garde assis là tous les deux. Nous nous écartons de la table, consultons le menu et commandons. Dans cette distance nouvelle, la timidité est encore plus forte.

Effrayé peut-être de cette énergie entre nous, comme s’il était risqué qu’on se taise, Martin cherche à meubler le silence. Il raconte la rondelle qui lui a fendu la lèvre l’hiver dernier, le sang sur la patinoire, les dix-neuf points de suture, avec une fierté torse bombé : une semaine plus tard, il assure, il était de retour sur la glace. Il demande, *et toi, ta vie ?* et

je ne sais pas quoi répondre. Ma vie se résume au Metro et à ma mère. Mon père, aussi, à qui j'irai rendre visite demain et à qui je ne saurai pas quoi dire. Mais garder le silence fera du bien. Avec maman, il faut parler. Lui répondre surtout. Les grandes personnes répondent calmement quand on leur adresse la parole. Je ne suis pas une grande personne. Je n'aime pas parler quand je n'en ai pas envie. Ou alors je m'enferme, je claque la porte comme une gamine. Quoi d'autre ? Il y a bien quelques copines du secondaire. Véronique qui me coupe les cheveux deux fois par année dans son studio un peu miteux. Elle bavarde : coiffures, couleurs, coupes extravagantes. Sa vision du monde ne va pas au-delà de son salon. Je bâille sur la chaise, pendant que les ciseaux font tac ! tac ! tout près de ma nuque et de mes oreilles. Alice aussi, sa grandeur, sa voix qui porte plus haut que mon existence. Elle est partie étudier à Montréal après le secondaire. Nous l'avons revue quelques fois, Véronique et moi, mais elle utilise des termes compliqués. Et il y a la poterie. Mais ma plus belle pièce a éclaté dans le four et je n'ai plus envie d'y retourner.

Martin comprend mon silence et mon air navré. Le Metro n'est le rêve d'aucun d'entre nous.

Les plats arrivent et il plonge. La bouchée n'est même pas avalée qu'une autre la remplace. Le menton à quelques pouces de l'assiette ; les deux mains, de chaque côté, empoignent le burger et les pommes de terre en quartiers. On dirait que Martin n'a pas mangé depuis des jours. Maman m'a raconté une fois qu'on pouvait deviner la manière qu'un homme a de faire l'amour à la façon dont il mange. Je la revois engloutir des bouchées immenses. Ça me fait rire, je l'avertis de faire attention pour ne pas s'étouffer, comme elle le faisait quand j'étais enfant. Puis, elle explique avoir lu ça quelque part. Le lien entre la nourriture et le sexe.

Je pigrasse, le cœur en ballotte, et chasse l'image qui me vient ensuite. Ma mère et ses sites de rencontre. Ma mère avec des hommes. Pendant que Martin vide son assiette, je termine d'un trait mon rhum and coke sans toucher à mes pâtes. Le lien avec mes performances sexuelles ? Va savoir. Martin me lance un regard étonné. *Un autre verre, ou quoi ?* J'acquiesce. Un autre, oui, s'il te plaît. Martin sourit et j'oublie ma mère.

Les mains dans les poches à défaut de savoir quoi en faire, on piétine l'asphalte mouillé pour étirer le départ, on rit avec embarras avant de rebondir sur un nouveau sujet. La vie, le temps, nos projets, nos rêves, son chat qui l'attend au bord de la fenêtre, affamé, ma mère dans le salon qui doit avoir le même air. On rit encore, on se tait. On n'a pas appris à se quitter.

J'ouvre la portière de la Corolla et Martin comprend le signal, il m'écrase contre la carrosserie. L'énergie accumulée depuis trois heures explose toute d'un coup entre mes jambes. Je ne voudrais plus qu'il me lâche, mais pas ici, pas maintenant, je dis, *OK, OK* pendant que ses lèvres me dévorent, que ses mains fouillent mon cou, mes épaules, mes hanches. Je me glisse dans l'auto, la poitrine en feu. On se dit à bientôt, le souffle si court que rien d'autre ne peut franchir nos lèvres. En route, mes jambes tremblent, je freine brusquement, je passe sur un stop, je ne sais pas si c'est l'alcool ou autre chose. Je ne sais plus ce qui se passe dans mon corps.

Maman se stationne à l'entrée de ma chambre. Mais je ne lui parlerai pas de Martin, de ses grandes mains qui me compressent, de sa bouche qui s'empare de la mienne. Je ne parlerai pas de mon sexe si humide qu'il en est désagréable maintenant, loin de lui. Mais maman a vu. Il reste sur mon visage quelque chose qu'elle remarque, un éclat dans mes yeux, un sourire en coin, peut-être, et elle s'exclame : *il te plait !* Il y a quelque chose chez elle aussi. Une ombre dans le regard, une fausse note dans la voix. Je lui souhaite bonne nuit et l'embrasse furtivement avant de fermer la porte.

\*

Je garde mon nez sous la couette pour conserver ma chaleur. Parfois, l'air est rare et il se met à faire trop chaud. Ça ne m'empêche pas de rester là.

Papa m'attend. J'ai promis que je serais chez lui vers 10 h. Il est 10 h et je suis toujours au lit. Maman cogne. Elle demande, le visage dans l'entrebâillement de la porte : *quelle heure, chez ton père ?*

– Mmm.

– Il m'a textée, a demandé si t'étais morte.

Elle entre et s'assoit au bord du lit. Je découvre mon visage.

– Cinq minutes, encore.

Son index glisse sur mon front, ma joue, s'arrête sur le bout de mon nez. Puis elle tapote mon épaule avant de quitter la chambre. Je me lève, j'enfile un tricot, une paire de jeans, des bas troués. Quand je sors, maman offre à déjeuner : du café, des crêpes, des fruits, sirop d'érable ou coulis au chocolat ? Ou alors autre chose ? Je dis, *juste un verre de jus*. Les crêpes de ma mère sont excellentes. Mais j'ai une barre à l'estomac de la voir si souriante devant le comptoir de la cuisine. Pendant que j'ouvre le frigo, un pincement dans ma poitrine. Chaque jour, c'est pareil. Je me retrouve face à ma mère et toute la colère contenue dans mon corps veut sortir en même temps. J'ignore pourquoi c'est elle qui doit écoper.

Sur le seuil de la porte, je lui souhaite une belle journée, demande ce qu'elle pense faire de son samedi. Elle sourit. Elle me chasse, ferme la porte derrière moi. Ma mère a hâte de m'entendre descendre les escaliers de l'immeuble. Aujourd'hui, elle me veut loin d'elle. Les crêpes, c'était l'habitude, ou le devoir.

Le silence et la route me bercent. Ils font du bien, ces vingt kilomètres. Papa est assis sur la galerie, le visage au soleil encore chaud d'octobre. Il s'élance vers la Corolla quand



j'arrive. Il ouvre la portière avant même que j'aie éteint le moteur, me regarde avec des yeux attendris. Ça fait six ans qu'il me regarde avec ces yeux-là, comme si chaque fois, c'était la dernière. Il m'appelle *ma grande fille* avec sa voix qui se brise. Ça lui fait toujours cet effet de me prendre dans ses bras, de ne pas seulement entendre ma voix dans le téléphone quand il s'inquiète : *tu viendras bientôt ?* J'ai beau le rassurer, il a toujours ces yeux, cette voix. C'est difficile, venir voir mon père.

Après un café trop fort sur la galerie et des questions discrètes sur nos vies, papa se met debout. Il parle des feuilles mortes qui étoufferont le gazon. C'est rare qu'il a quelqu'un pour l'aider, alors il en profite. Mais il oublie que d'ici un mois, la neige étouffera le gazon de toute façon. Je ne rouspète pas. C'est sa façon de nous garder occupés.

Les feuilles ont séché. Il n'a pas plu depuis quelques jours. Elles sentent la grange et les balles de foin alors que j'en fais des grands tas avec un râteau. Maman aime le craquement des feuilles. Je l'ai toujours vue longer les trottoirs pour marcher dans les tas. Moi à sa gauche, j'écoutais les craquements sous ses pieds. Ses pas irréguliers allaient vers les feuilles nouvellement tombées, aux contours encore relevés. Elle savait à l'avance laquelle allait être la plus bruyante. Souvent, elle s'exclamait au son démesuré d'une feuille très sèche. Parfois, je marchais derrière elle dans les feuilles déjà écrasées, mais je préférais rester à côté. Quand les arbres roussissaient et se dénudaient, maman oubliait de me presser contre le côté du chemin, le plus loin possible des voitures.

– Papa ?

Il s'immobilise, un tas de feuilles entre les paumes.

– Pourquoi tu t'es jamais recasé ?

Mon père, surpris par la question, hausse les épaules en ouvrant ses mains au-dessus du bac brun, puis se penche à nouveau.

– Carole, elle était bien. Et Johanne. Pourquoi aucune n'est venue habiter ici ? La maison est grande, assez même pour une deuxième famille.

Je jette un œil à la maison où j'ai grandi. Presque étrangère maintenant. Je me rappelle les jeux, les courses, les bonshommes de neige, les cabanes de coussins dans le salon. Souvenirs lointains, comme appartenant à une autre vie.

– Trop difficile.

– Quoi, ça ?

Papa pousse contre les feuilles dans le bac déjà plein, tente malgré tout d'en rajouter.

– Tu sais... La maison, ta chambre. Je pouvais pas les remplir une deuxième fois.

Il se tait. Avant son départ, quand j'avais quatorze ans, je n'avais jamais entendu la voix de mon père se casser. Non. Papa, il parlait fort, donnait des ordres. Ce n'est plus cet homme que j'ai devant moi aujourd'hui.

Puis, mon père rit. *Ça suffit, la nostalgie.*

J'embarque dans sa familiale trop grande et me laisse guider. J'ignore où il m'emmène. Le jeu me plaît. La voiture parcourt presque la totalité des vingt kilomètres que la Corolla a couverte il y a une heure et demie.

– Le cégep ? Pourquoi ?

– Tu verras.

Papa me traîne dans une salle de spectacle obscure au sous-sol. C'est presque effrayant.

– Y'a quoi ici ? Des séances d'hypnose ? Une partie de Ouija ?

Non. Il y a des chaises et une petite scène. Je ne comprends pas. Mon père n'est pas un mordu de théâtre. En fait, les arts l'ont toujours laissé indifférent. Sauf quand ça naissait des mains de ma mère. Mon père a-t-il changé à ce point ?

Moi, ce sont les comédiennes qui me laissent indifférente. Leur jeu est artificiel. On entend le texte écrit sous les intonations fausses. Je le dis à mon père. Il confirme : *ce ne sont pas toutes des futures actrices.* Je pointe : celle-là peut-être. *Oui, celle-là est douée.*

*Par contre, le texte, wow ! Imagine s'il était porté par de grandes comédiennes?* Je suis bouche bée. Depuis quand mon père s'intéresse-t-il aux mots ?

Je retiens de la pièce une histoire d'amour peu conventionnelle entre deux femmes à une époque éloignée. Leurs déchirures qui auraient pu, en d'autres circonstances, me tirer des larmes.

Je comprends enfin la raison de notre présence. La metteuse en scène est une amie de papa. C'est elle qui a écrit la pièce. Je remarque bien les yeux de mon père quand elle monte sur scène et s'incline devant les spectateurs. Il applaudit plus fort que les autres. Les spectateurs se ruent ensuite vers les comédiennes. Papa, lui, repère l'amie en question.

– Viens.

Il s'avance. Je suis témoin de leurs sourires, leur accolade comme de vieux amis, la main de mon père sur son épaule quand il me la présente. Brigitte.

– Enfin, dit la femme. C'est toi, Emmanuelle !

Brigitte serre ma main avec juste assez de force, juste assez longtemps. Le courant entre nous trois. Comme s'il était naturel d'être ensemble.

– Bon, je dois m'occuper de mes comédiennes.

Puis elle s'arrête : *vous avez aimé, au moins ?* Papa s'extasie. Elle, elle fait la modeste. Elle le salue, lui dit à demain.

En quittant la salle, je fais remarquer à mon père que demain, c'est dimanche. Il ne travaille pas, le dimanche. Il dit : justement.

On traine dans les couloirs où se donnent les cours d'arts, où sont exposées les œuvres des étudiants. Je pense que papa fait exprès.

– Y'a des sculptures, aussi ?

– Évidemment.

Il m'emmène plus loin, dans un espace ouvert. À mon tour de m'extasier. J'observe les matériaux, les techniques, je dis, *oh mon Dieu, je serais incapable de faire ça !* Mon père n'est pas d'accord. Il m'assure que tous les étudiants pensent la même chose avant de commencer. Et voilà ce qu'ils produisent quelques mois plus tard.

Assise en indien sur le siège de la familiale, j'écoute d'une oreille distraite l'animateur de radio.

– Il est pas trop tard pour t'inscrire à la session d'hiver, tu sais.

– Mmm.

– Je t'aiderai à payer.

Je jette un regard dans sa direction. Il n'a pas quitté la route des yeux. Il a dit ça comme on parle de météo. Une phrase lancée dans les airs. Je ne sais pas comment mon père a pu savoir. C'est exactement ce dont j'avais besoin, aujourd'hui.

Maman n'est pas là à mon retour. Elle a laissé une note. Sortie avec Guylaine et Pascale. Je fais chauffer un reste de pâté chinois. J'envoie des textos à Martin. Je lui offre en blague de venir me rejoindre sur le canapé. *Ma mère est pas là, où t'es ?* Il est avec des amis. Il m'invite à un party d'Halloween, la semaine prochaine. *On remet ça*, il promet. Émoticône clin d'œil.

Mon corps est incapable de me laisser dormir, ce soir.

Ma fille sort de sa chambre. Bas de laine, foulard. Je lui rappelle le soleil dehors, le réchauffement climatique, l'été des Indiens, je ne sais plus. *C'est pour le style*. Sa tête est penchée sur son épaule, les sourcils froncés, quand elle me ramène à l'ordre. Je dis, *Excuse-moi d'être une vieille peau*. Elle soupire. *Tu peux pas comprendre*.

– Non c'est vrai, je suis dure de comprenure, moi, je suis née de la dernière pluie, je...

– Bon, exagère pas !

Je prends une gorgée de café. Ma fille aime croire qu'elle est la première à qui tout arrive.

Emmanuelle va s'acheter un costume pour l'Halloween. *Depuis quand tu fêtes l'Halloween ?* Elle lève les yeux au ciel. Depuis qu'elle va à une fête avec Martin ce soir. Elle ne veut pas m'en parler. Je le vois à la façon qu'elle a d'enfiler ses souliers et de jeter sur son épaule son sac en bandoulière. Elle ne veut pas avoir à m'expliquer, à s'excuser, *on se revoit demain, maman*. Elle veut boire, rire et danser. Je la laisse claquer la porte, je reste debout dans l'entrée, je l'entends dévaler l'escalier. Je devine son soulagement à chaque palier. J'essaie de me souvenir, d'être indulgente. Mais je ne comprends pas comment on peut faire ça à sa mère. Comment j'ai pu faire ça à ma mère : lever les yeux au ciel, hurler et me taire, lui fermer la porte au nez.

Moi aussi, je claque la porte, celle de la salle de bain. Je fais couler l'eau chaude, brûlante, de la mousse, beaucoup de mousse. J'ai le temps ce matin, j'entre plus tard à l'épicerie. À 10 h pour des entrevues. Samantha n'est pas encore au courant qu'on va la renvoyer. *Jamais vu quelqu'un de si peu appliqué*, a déploré Jocelyn au début de la semaine. Tant qu'à y être, nous engagerons quelqu'un à temps plein. Emmanuelle pourra continuer sa poterie sans devoir toujours remplacer. Ne plus y penser, laisser l'eau

recouvrir le corps que je préfère ne plus regarder dans le miroir. Pas trop longtemps, du moins. Au-delà de quelques secondes, l'œil se fixe sur des graisses, des rides, des taches nouvelles. Je ne peux pas le supporter. Ce n'est pas comme à vingt ans quand le corps reste le même chaque jour, que si modifications il y a, elles sont invisibles à l'œil nu, prennent des mois, voire des années, à se faire remarquer. Dans le bain, ne pas oublier de respirer, comme il m'arrive de le faire devant Emmanuelle. Je décide que cette journée sera belle. Je ne texterai pas ma fille.

Guylaine et Pascale remarquent un sourire sur mon visage quand j'entre à l'épicerie. Elles veulent savoir d'où il me vient. Je ne raconte pas que j'ai écrit à l'homme en sortant du bain. Je montre simplement la nouvelle application sur mon cellulaire. Des cris, des gloussements, elles sont excitées comme des adolescentes. *C'est à cause de Caroline*. Elles connaissent Caroline de nom seulement, mais l'adorent, tout à coup.

Guylaine veut des détails, des potins. Pascale nous a suivies et s'est arrêtée juste avant la zone interdite aux cheveux libres, *Tu peux pas nous laisser sans réponse comme ça !* Je leur fais un clin d'œil, puis tombe face à face avec Samantha. Elle se tient immobile à côté du grand évier de métal. Elle a mis son tablier, rentré ses couettes sous son chapeau. *Pourquoi cette fille t'attend pour une entrevue ?* Elle pointe l'amas de gens devant le comptoir. Sa colère pourrait me donner envie d'éclater de rire. Mais sur sa figure, je lis une dureté douloureuse.

– On discute plus tard, Samantha.

Je traverse le département, ramasse papier, horaire, crayon dans l'armoire. Samantha a deviné. Je la contourne et vais accueillir la jeune femme qui attend devant le département. Elle sourit, sa poignée de main est forte. Je me présente, elle en fait de même. Béatrice. En chemin vers le bureau de Jocelyn, un doute subsiste malgré le sourire plaqué sur mon visage : a-t-on fait ce qu'il fallait pour que ça fonctionne avec Samantha ? Ai-je suffisamment expliqué, encouragé ? Je passe en revue les avertissements, les discussions, les retours à l'ordre.

Béatrice n'est pas nerveuse devant Jocelyn et moi. Elle affirme être travaillante, avoir toujours aimé le service à la clientèle, ajoute que cet emploi répond tout à fait à ses attentes. Nous sommes ravis et nous sourions. La décision se prend d'un hochement de tête : peut-elle commencer la semaine prochaine ? Aucun problème, elle sera là à la première heure. Nous rions avec elle. *Pas trop tôt, quand même !* Puis, nous nous quittons sur des poignées de main.

En chemin vers le département, les mots que je dois dire à Samantha ne me viennent pas. Ils viendront sans doute quand je me retrouverai devant elle. Elle semble n'avoir pas bougé de devant l'évier. *Jocelyn veut te voir à son bureau.* Elle a perdu sa colère. Ne reste que le chagrin. Elle ramasse sa bouteille d'eau et quitte le département sans un regard. Je n'ai pas eu le temps de sourire à cette fille que je ne reverrai probablement jamais. Je n'ai pas pris le temps. Je soupire. Elle ne reviendra pas fermer le département.

Béatrice m'envoie un dernier signe de la main avant de passer la porte. Puis, ça me frappe. L'épicerie, les frites, la panure, l'odeur salée des paquets de jambon. Autour, Guylaine à la boulangerie coupe des pains ; Édith au prêt-à-manger met une lasagne géante au four ; là-bas, accroupie devant le présentoir des fruits, Pascale replace des citrons ; chacune à sa tâche comme si le monde en dépendait. Chacune absorbée par sa vie minuscule. Je ne comprends pas comment quelque chose de si banal peut prendre tant de place. Tout le monde sourit bêtement, et on en vient à oublier qui on est.

Ce soir, je ferme le département et comprends la sueur sur le front d'Emmanuelle quand elle rentre le soir, que le tablier atterrit sur une chaise dans un bruit mou et qu'elle se terre dans son silence. Je comprends les rêves qui la sortent de notre appartement, l'éloignent de moi, la tirent vers un monde où je n'existe pas. Me vient une envie de hurler. Pourquoi a-t-elle ce droit, ma fille ? Celui de s'éloigner, de boudier, de rêver ?

– Besoin d'un coup de main ?

Jocelyn a mis un filet sur sa tête. Je m'esclaffe de le voir là, derrière le comptoir, les mains sur les hanches.

– Rien de mieux à faire ce soir ?

– Beaucoup de paperasse aujourd’hui. J’étais sur le point de partir. Puis je t’ai vue. Il est déjà 19 h.

– Je suis en retard, je sais, la friteuse n’est pas encore lavée, le balai, les plats de céramique, la pellicule de plastique sur les salades.

– C’était pas un reproche.

Il s’avance, tend la main, alors je lui remets la brosse pour la friteuse. Il promet, *je te dérangerai pas*.

– Alors merci. La friteuse, ça m’arrange. On finit toujours par en avoir un peu sur les doigts.

– Si tu n’aimes pas avoir les mains sales, tu n’as pas choisi le bon département !

Il rit. Sauf que je n’ai pas vraiment choisi ce département. Ou cette épicerie. J’ai pris ce qui se présentait. Je sors les plats du réchaud pour les plonger dans l’eau chaude. Je ris de voir faire Jocelyn, ce qu’il est maladroit ! Il demande les étapes : la poudre dans l’huile d’abord, ensuite faire descendre l’huile dans le récipient inférieur, nettoyer les rebords de la friteuse, faire attention à ne pas se brûler — il se brûle, au moment où je le lui dis —, tourner le bouton pour faire remonter l’huile, ne pas oublier de refermer le bouchon. Parfois, on se questionne : la moppe, c’est tous les soirs ? Je réponds comme je peux, il dit, *C’est plus beau un plancher propre*. Nous échappons de l’eau sur le carrelage rouge que nous ramassons en pouffant. Je l’observe, concentré sur sa tâche, le rire contenu. Il exagère les mouvements des hanches pour laver le plancher. Je l’ai rarement vu aussi naturel. Aux soupers de Noël, parfois, après quelques verres, il se met à parler fort et à raconter des blagues grivoises. Il m’arrive d’oublier qu’il est un homme. Il y a plein de questions que j’aimerais lui poser. Plutôt que de parler de la nouvelle employée du département. J’aimerais connaître ses passe-temps, ses drôles manies. Lui confier que je suis incapable de supporter des portes d’armoires ouvertes. Cela fâche Emmanuelle quand je les ferme derrière elle le matin. *J’avais pas fini !* se plaint-elle. Lui révéler que je suis, d’un autre côté, une ramasseuse compulsive et que c’est difficile, dans notre 5 ½. Je garde tout : des vieux pinceaux éméchés, des chandails qui ne font plus, des bouteilles vides, des outils, vis



et clous de tous les genres — parce qu'on ne sait jamais. Il y a longtemps que j'ai confié ce genre de choses à quelqu'un. Il serait agréable d'en rire un peu.

Nous quittons l'épicerie sous le regard suspicieux des employés aux caisses. J'imagine les rumeurs qui courront demain. Avant de me laisser traverser le boulevard, Jocelyn souffle, *Il faudrait faire ça plus souvent, c'était bien.*

– On pourrait faire autre chose aussi !

Je regrette mes paroles dès qu'elles franchissent mes lèvres. Je remercie l'obscurité de camoufler la rougeur qui me monte aux joues.

– Je ne voulais pas dire... tu sais.

– Non, je sais.

Il sourit et me souhaite bonne nuit. J'envoie la main avant de me sauver.

Je ferme la porte derrière moi, plus essoufflée que je ne devrais l'être. Tous les jours, je traverse le boulevard sans attendre le feu pour piétons. Je regarde de gauche à droite, puis encore gauche, et file au troisième étage avec à peine une augmentation du rythme cardiaque.

Après m'être changée, je jette un coup d'œil à mon cellulaire. L'homme m'a répondu. Il énonce quelque chose sur le bleu de mes yeux qu'il trouve particulièrement envoûtant. Il voudrait les voir en vrai. Mes yeux sont verts. Je laisse le téléphone dans ma chambre sans répondre. En six ans, mes histoires ont toujours été un peu ennuyeuses. Quelques fréquentations. Des verres, des fleurs, des baisers échangés avec pudeur. Rien de bien chavirant. Ce soir, me voilà confuse.

Je sors cahiers et crayons d'un bac poussiéreux au fond de ma garde-robe. Mes techniques sont rouillées. Je passe la soirée à dessiner des courbes, des boules, des ombres, des dégradés. Doucement, mes mains retrouvent les mouvements. Sur le papier naissent des brouillons de visages, de villes, d'animaux.

Vers minuit, je replace crayons et cahiers dans la boîte au fond de ma garde-robe et frotte la surface en bois au Hertel pour faire disparaître les taches de plomb. Je me déteste, au même moment.

Dans mon lit, je repense à Emmanuelle. Pas de messages d'elle. J'écoute dehors. Une voiture s'est stationnée derrière l'immeuble. Puis, des pas dans les marches. Légers comme ceux de ma fille.

Je bois pour mieux me fondre dans la masse d'inconnus. L'alcool inhibe ma gêne. Je me mets à parler fort. C'est ce qui arrive quand je bois. Mais j'aime le regard que Martin pose sur mon corps dans mon costume de Supergirl. Quand j'ai vu ce costume au magasin, j'ai rigolé, c'est exactement celui qu'il me fallait. Mais une fois chez Martin, je reste assise sur le canapé. La musique bat dans mes oreilles. Ou c'est peut-être mon cœur, je ne sais plus. Je regarde les mains de Martin, à l'entrée de la maison de ses parents, qui volent sur les hanches. Il accueille ses invitées avec ses paumes. Je vois ses doigts compresser des chairs, ses lèvres se poser sur des joues, ses sourires adressés à d'autres femmes. Je ne suis pas jalouse, parce que chaque fois ses yeux se tournent d'abord vers moi. Les hommes, eux, sont accueillis avec une grande poignée de main, parfois une accolade. Il me fait signe d'approcher, me présente. *C'est Manue*. J'aime la façon qu'il a de s'approprier mon diminutif comme si j'étais une vieille amie.

Je parle de tout, de rien. Je ne sais pas ce qu'on doit dire quand on rencontre tant de gens, et au moment où je débite des inutilités, je pense que je devrais me taire. Mais l'alcool dénoue mes cordes vocales. Quelqu'un me rassure : tout le monde est saoul ici et personne ne se connaît vraiment. On dirait que Martin a invité la ville entière. Alors on fait des commentaires sur les costumes, questionne les visages sous les masques. Je raconte, l'épicerie, oui, c'est là que j'ai rencontré Martin, je travaille avec ma mère dans le département de la charcuterie, j'habite avec elle aussi, oui, j'ai hâte d'avoir un endroit à moi, mais voilà, ça ne coûte rien, habiter avec sa mère. C'est le genre de choses qu'on peut dire. Ça et les avantages : la nourriture, le lavage, la répartition des tâches pas tout à fait équitable. On rit. On ne dit pas : je ne sais pas si je saurais vivre loin de ma mère.

Martin, dans son habit de prisonnier, offre une tournée de shooters. Je m'élance avec les autres. Quand on trinque, Martin me regarde avec intensité. Il n'y a que nous dans la maison, les autres s'effacent. Son regard ne me quitte pas, me suit vers le sofa, vers la stéréo pour monter le son, vers mon sac pour me passer un coup de peigne, vers le centre

du salon pour faire quelques pas de danse maladroits. Je me retourne, je n'ai qu'à parcourir la pièce des yeux et je le vois, en pleine conversation, ses pupilles ne m'ont pas quittée. Elles suivent mon mouvement comme une ombre. Je le rejoins. C'est la proximité qui est la plus difficile. Se tenir droits, retenir l'envie de se jeter l'un sur l'autre. Une chanson qu'il connaît. Comme si c'était prévu qu'elle joue à ce moment-là de notre ivresse. Un mouvement irréfléchi : il passe son bras autour de mes épaules et se met à chanter en balançant les hanches. Personne d'autre n'est témoin de ce qui se produit. Une décharge. Je le plaque contre le mur. Je n'avais aucune raison d'être jalouse tout à l'heure parce que ce n'est pas ma joue qu'il embrasse, mais mon visage tout entier ; il ne fait pas qu'effleurer mon corps, il l'empoigne. Je glisse ma main sur son sexe dur sous son habit ligné. Son souffle court dans mon cou. Il chuchote, *my god, Manue, je sais pas ce que tu me fais*. Je ris, j'ai envie de dire, je peux te faire toutes sortes de choses. Mais je pense aux autres. Sont-ils témoins de notre désir qui explose dans un coin du salon ?

– C'est chez tes parents, ici, t'as pas une chambre ?

Il a un sourire gêné. Le voilà devenu vulnérable maintenant que le moment tant attendu est arrivé. Il me prend par la main, m'entraîne dans le couloir. Il y a tant de gens, personne ne nous remarque. Je ne vois pas l'escalier, j'observe son corps d'homme à travers son costume, j'imagine, j'essaie de ne pas avoir peur. Ça fait toujours un peu peur, même quand on a envie.

Il fait noir dans la chambre. Martin la connaît par cœur, il m'embrasse en me poussant vers, puis sur le lit. Un peu comme dans les films. Sauf que dans la chambre, l'atmosphère change. Les gestes deviennent artificiels. En tout cas, les miens. Mon corps se laisse quand même diriger, comme s'il cherchait à retrouver son naturel.

Au moment où ça devient vrai, j'étouffe. Où étendue sous lui je n'ai plus besoin d'imaginer ses mains sur mon corps parce qu'elles s'y promènent et interrogent chaque recoin de ma chair. Il ne pose pas de question et moi je joue bien. Martin me fouille si fort qu'il semble vouloir entrer complètement en moi. J'aurais voulu qu'il demande. Je me dis : c'est comme s'il cherchait sa mère au creux de moi. Martin s'arrête, *ça va ?* Puis, je me rends compte : je fais comme lui, au fond. Je veux si fort qu'il s'écarte de moi que mes

bras se raidissent et je reste là à chercher mon souffle. Je pousse son torse, il se retire. Je dis, *excuse-moi* en me levant. Je prends mes sous-vêtements que j'enfile à la va-vite, puis Supergirl. Il reste assis. N'a même pas le réflexe de se couvrir tant il est surpris. Le sexe ramolli en est presque risible. Dans la pénombre de la chambre, il ne subsiste rien de notre désir des dernières semaines. Tout s'est éteint sur le couvre-lit. Je crois que Martin l'a senti aussi. C'était pour ça le silence, son corps lourd, ses doigts qui me fouillaient pour nous réanimer.

Je sors. Je voudrais ne pas avoir à retourner dans la foule. Je voudrais être ailleurs, me sentir chez moi. Avoir une présence, mais qui ne m'attendrait pas au seuil de la porte. Quelqu'un à qui tout raconter : ça aurait pu être prévu dès le moment où je me suis accrochée à mon verre au restaurant, dès que Martin m'a embrassée dans le stationnement du centre-ville. Peut-être même avant. Raconter sans craindre les mots qui viendraient ensuite.

Dans le salon, les invités dansent et boivent. Mon sac à main est enseveli par les effets de tout le monde. Puis, une voix : *ça va ?* Mon cerveau analyse mal. Cette voix ne peut pas être entendue ici. Pourtant, je reconnais l'intonation, le rythme des syllabes, même dans une si petite phrase. Josiane. Elle est là, des oreilles de chat perdues dans ses longs cheveux noirs, les grands yeux interrogateurs. *Oui, oui*, je dis, *ça va*, mais je mens mal et Josiane sait écouter plus loin que les mots, alors je secoue la tête.

– T'as un de ces airs. Viens, je te ramène.

Dans l'auto, je pleure. Je voudrais retirer mon costume, le piétiner comme j'ai fait avec ma robe il y a trois ans. C'est trop pour moi : mon corps compressé sur le matelas, Josiane comme une apparition, ma mère qui ne m'a pas textée ce soir.

– Comment ça se fait que tu sois toujours là au bon moment ?

Elle sourit, et cela me fait pleurer de plus belle. Elle arrête la voiture tout près de la porte du bloc. Je n'ai pas envie de me hisser de mon siège. Mes jambes n'auront pas la force de me porter. Je me tourne vers Josiane. Elle me regarde sans impatience.

– Je m’excuse, j’ai gâché ta soirée.

Elle n’est pas d’accord. Elle s’est rendue au party parce que sa cousine Yasmine, avec qui elle habite, l’a convaincue d’y aller. En réalité, Yasmine avait surtout besoin d’un lift. Yasmine et Martin sont allés au secondaire ensemble, ils se sont vus à quelques reprises par la suite. Josiane ne connaît encore personne en ville. Elle retournera chercher sa cousine tout à l’heure. Elle ne boit pas, alors occuper son temps loin des gens bruyants l’arrange. Je ne demande pas pourquoi. Il m’a toujours semblé que les gens qui refusent de boire ont de bonnes raisons. Il y a quelque chose chez Josiane, une force bâtie sur les ruines. Les gens brisés sont souvent les plus forts. J’espère qu’un jour elle me racontera. Pas pour satisfaire ma curiosité. Juste pour la douceur du partage.

– Je suis heureuse de t’avoir rencontrée, Josiane me dit.

Cela me fait rire. Ce sont des mots que j’aurais pu dire moi-même, qui ont la taille exacte de mes cordes vocales, leur rondeur. Mais dans la bouche de Josiane, ils sont encore plus beaux.

– J’arrive ici au milieu de l’automne. Je m’inscris à un cours de poterie pour faire quelque chose en attendant d’entrer au cégep. Et tu es là, dans ce cours.

Il faut qu’elle arrête, je vais me remettre à pleurer. Je finis par sortir de l’auto. Les épaules moins lourdes, les jambes plus solides. Avant de fermer la portière, je promets à Josiane de la revoir bientôt, de reprendre cette discussion là où on l’a laissée. Je grimpe les trois étages jusqu’à l’appartement, avec cette seule idée en tête : Josiane entre au cégep à l’hiver.

\*

Il y a de la lumière dans la chambre de ma mère. Je l’aperçois assise dans son lit par la porte entrouverte. Pourtant, il est passé minuit. Je dis, *c’est moi*. Elle est étonnée. On ne rentre pas si tôt d’un party. J’entends les draps qui se froissent pendant que je me débarrasse

de Supergirl dans ma chambre et le lance dans un coin poussiéreux. Maman s'est levée, elle a vu mon geste.

– Ça s'est mal passé ?

Je ricane, pose la main sur la poignée.

– Emmanuelle...

– Oui, merde, ça s'est mal passé !

– Avec Martin ?

– Oui.

– Tu veux en parler ?

– Non.

Je lui ferme la porte au nez.

– Emmanuelle !

Je sais que maman se tient juste de l'autre côté. Je l'imagine bien, elle se questionne : crier ou abandonner ? Puis, ses pantoufles frottent sur le plancher jusqu'à son lit, et je me demande : pourquoi ne pas lui avoir raconté ? Elle aurait peut-être su écouter, ce soir.

Je me recroqueville sous mes trois épaisseurs de couvertures. La paix, reprendre mes larmes, retenir les longs sanglots pour que maman, de l'autre côté du couloir, ne les entende pas. Ne pas lui donner la joie d'avoir eu raison sur Martin. J'ai bien vu ses doutes sur lui depuis le début.

Je voudrais crier, mais je ne peux pas crier sans qu'on m'entende.

\*

Début novembre. Il fait noir sur l'autoroute et il est à peine 17 h. Les phares des voitures en sens inverse nous aveuglent. On a mis la radio trop forte. On n'a pas à discuter. Maman, c'est Jocelyn qui lui a demandé de venir. Et elle m'a invitée. Entre deux chansons, je demande, *pourquoi pas Béatrice ?* Elle ne répond pas. J'aime qu'elle n'ait pas toujours d'explications.

Mes jambes tremblent quand on entre dans la salle digne d'un palais et qu'on marche parmi patrons et gérants d'un peu partout au Québec. Le groupe a 70 ans cette année. Je ne suis pas habituée aux grandes soirées.

Je déguste des bouchées sur des plateaux, je souris sans écouter les discours, je fais comme si je savais ce que je fais là. J'attrape des coupes sur d'autres plateaux. Du champagne, je crois, je ne fais pas la différence. Ma mère pointe, celle-là dirige des magasins en Estrie, celui-là, sur la Rive-Sud de Montréal. Je nous trouve bien petites, ma mère et moi, mais nous sourions dans nos belles robes, celles que nous avons portées à Noël et que nous reporterons cette année encore. Nous faisons comme si et le jeu est agréable. À la longue, mes jambes s'apaisent.

Puis maman décide qu'elle a de l'assurance, c'est sûrement le champagne qui commence à faire son effet. Maman et moi n'avons généralement pas d'assurance. Ensemble, il arrive qu'on en trouve un peu au fond de nous-mêmes. C'est peut-être pour ça qu'elle m'a invitée.

Elle veut me présenter. *C'est Emmanuelle, ma fille.* Elle m'entraîne vers les gens à qui elle serre la main. Impossible de m'éclipser, je vide ma coupe. Puis ma mère s'exclame : *oh !* Elle s'élance vers un groupe au milieu duquel se tient Jocelyn. Je demande pourquoi Guylaine, Pascale ou Édith ne sont pas là, pourquoi Jocelyn a seulement invité elle, ma mère, ainsi que le gérant des commis de plancher ? Elle fait mine de ne pas savoir. Jocelyn a l'air ébloui en nous voyant, il serre longuement la main de ma mère. Je n'avais jamais remarqué ce regard chez lui, mélange de gêne et de joie. Il tient sa main une seconde de



trop. La seconde s'allonge, il vient à ma mère un sourire, un éclat sur le visage. J'ai l'impression d'être témoin de quelque chose qui ne me concerne pas. Un plateau, nouvelle coupe. Jocelyn rend sa main à maman, puis aussitôt, elle en pose une sur ma tête, comme quand j'étais enfant. L'autre va vers l'extérieur, salue d'autres gens, me pointe du doigt : regardez, c'est ma fille. Le champagne coule dans ma gorge, me fait tourner la tête, mais il me faut boire pour endurer cette main sur ma tête qui m'écrase et me garde tout près de cette femme qui est ma mère. Nous nous sommes éloignées de Jocelyn. Pourquoi ne pas lâcher ma tête et retourner près de lui ?

Les gens continuent de se présenter. *Enchantées, enchantées*, nous faisons mine de sourire, mais le jeu n'est plus drôle. Une rage violente, une envie de crier, d'arracher de là la paume de ma mère, monte en moi. Les gorgées passent de plus en plus difficilement, on dirait que j'avale des briques. Ma mère le sent. Elle m'interroge du regard. Puis, entre deux poignées de main, je souffle, *vas-tu me lâcher ?* Le geste de ma mère s'interrompt, ses deux bras se replient vers elle. Quelque chose se trame, et elle ne veut pas que ça explose ici. Elle appuie un doigt sur ses lèvres.

– Pas ici, Emmanuelle.

Oui, ici. J'en ai assez d'attendre que mes mots trouvent un chemin jusqu'à ses oreilles. Mes mots ne signifient rien pour elle, elle les rejette du revers de la main, ne voit pas l'effort que je mets à les formuler. Alors ça sort tout d'un coup : *j'en peux plus de ta main sur ma tête même quand tu me touches pas, je sais plus quoi faire pour que tu la retires.*

Nous chuchotons. Ce sont des mots crachés en sourdine, étouffés par les discussions et la musique en bruit de fond. Ma mère demande de quoi je parle. *Je parle du fait que tu agisses comme si je te devais tout. Tu me fais me sentir coupable.* Maman nie, puis elle ajoute : *c'est toi. Tu es incapable de te gérer.* Je pouffe en silence. *Tu comprends rien !* Et elle de pouffer à son tour : *grandis donc, un peu !*

– Mais je pourrais grandir si tu me laissais un peu d'espace. J'étouffe, merde ! J'étouffe !

Le regard de ma mère change. Et cette fois, elle le crie presque :

– Moi aussi, j'étouffe ! Merde, moi aussi, Emmanuelle !

Ce n'est plus un chuchotement. C'est venu des tripes. C'est sorti sans qu'elle l'ait prévu. Des visages se tournent vers nous.

Nous nous taisons. Il n'y a rien à dire de plus. Il aurait été tellement plus simple qu'elle me dise dès le départ, qu'elle m'avoue, c'est difficile d'être mère, parfois je le regrette, parfois je souhaiterais ne pas te trouver dans la cuisine. Au moins, je ne me serais pas raconté tant d'histoires.

Sur son siège, Emmanuelle regarde défiler les arbres. Moi je réfléchis, les yeux sur la route.

Quand ma fille est née, le cordon qui la reliait à moi s'est enroulé autour de son cou. Mon corps refusait de la laisser sortir. Les médecins ont agi rapidement. De toute ma vie, c'est cette douleur qui fut la pire : l'espace entre mon ventre vide et mon bébé tout bleu qui disparaissait sous le masque d'oxygène. Ses mains minuscules, immobiles. Ses petits doigts que je n'avais pas eu le temps de compter.

Est-ce que la vie aurait été différente si Emmanuelle avait déchiré l'air de la salle d'accouchement d'un long cri ? Je l'ignore. Je sais par contre que ma fille est explosive. Elle se casse et se recolle. Elle est une montagne russe et je ne sais jamais si je dois monter ou descendre avec elle. Quand je me méprends, elle hurle. Elle hurle si je suis trop près, geint si je m'éloigne. J'arrive parfois à apaiser ma colère sur le tapis turquoise que je déroule au sol. Je me souviens du temps où cela apaisait aussi Emmanuelle.

Ce soir, on a ouvert grand les yeux, l'une devant l'autre, au milieu de gens inconnus et bien habillés. Je me suis vue dans son corps d'à peine vingt ans. Dans sa colère. Il y avait autre chose aussi, quelque chose de presque étranger qui habitait ce corps. Je l'ai remarqué dans ses yeux, sur ses paupières légèrement maquillées, sur son visage rousselé, sur ses longs bras qui pendaient de chaque côté d'elle. Des traits que je remarquais comme pour la première fois.

Dans l'appartement, elle s'est éclipsée. Je l'ai entendue palper la terre, mesurer le séchage, tourner des fonds, soupirer, reprendre. Elle a laissé la porte ouverte. Moi, j'ai sorti mon matériel à dessin. Un monde commence à s'esquisser, doucement, pour Emmanuelle et moi. Nous pourrions nous refermer, être farouches. Mais les gens commencent à passer les portes que nous avons, peut-être, nous-mêmes ouvertes.

Il suffit de les laisser s'approcher.

## CONCLUSION

Par-delà l'analyse de la recherche de la bonne distance entre mère et fille, mon mémoire est aussi, et peut-être surtout, une volonté de défiger la figure de la mère, de la rendre vivante. Dans *Borderline*, le lecteur ou la lectrice se trouve en présence d'une mère fantôme impossible à connaître et à atteindre, et d'une grand-mère toute-puissante qui n'exprime sa vulnérabilité qu'à la toute fin du roman. Mais au moment où la grand-mère délaisse enfin son masque de femme forte et s'ouvre, elle meurt. La narratrice ne parvient donc pas à vraiment régler ses relations avec ses figures maternelles. Dans *Tout comme elle*, la locutrice souhaite tout au long de la pièce connaître sa mère qui ne s'est jamais laissée atteindre. Par la superposition de tableaux, cette locutrice tente de construire une image complète de sa mère, qui reste une figure figée. Elle se tournera alors vers sa fille, dans l'espoir de mettre fin à la douleur transmise entre les générations, douleur présente en raison de la fermeture à l'autre.

Entre les deux parties de mon mémoire, une continuité : d'abord trois femmes (grand-mère, mère et fille) qui ne parviennent jamais — ou presque — à dialoguer, ensuite une femme qui renonce à trouver la bonne distance avec sa mère et qui se tourne vers sa fille dans l'espoir de la rejoindre et de mettre fin à la douleur. Puis deux femmes, Sylvie et Emmanuelle, qui, à force de déchirements, parviennent à se rejoindre, une brèche qui ouvre sur la possibilité d'une relation plus harmonieuse. Une continuité opère aussi dans la subjectivité maternelle : dans *Borderline*, la mère ni la grand-mère n'ont de voix. Dans *Tout comme elle*, on retrouve une voix maternelle, mais il s'agit de la même locutrice, soit en position de fille, soit en position de mère. L'autre reste muette. *Tout comme elle* ouvre à la subjectivité maternelle, mais, il me semble, sans y entrer complètement. Dans ma création, je souhaitais donner voix aux deux personnages, à parts égales. La division de ce mémoire correspond, chronologiquement, à ma réflexion sur la relation mère-fille : plus je lisais sur le sujet, plus le désir chez moi d'inscrire dans le récit la voix de la mère, c'est-à-dire la voix de l'autre, était vif.

Ainsi, dans ma création, j'ai décidé de donner voix à la mère afin d'en faire un personnage autonome, doté d'une subjectivité qui lui est propre. Le fait de donner voix à la mère avait comme projet — peut-être inconscient au départ — de montrer une femme qui n'est pas figée dans son rôle de mère, qui tente de sortir de cette immobilité contraignante souvent associée à la maternité. En montrant la mère, en la faisant parler et en m'éloignant des stéréotypes, j'ai tenté de rendre bien vivante la mère en tant que une femme. En effet, et comme le dit si bien Valérie Caron :

À partir du moment où la littérature accorde une subjectivité aux mères, celles-ci perdent leur caractère stéréotypé, leur unicité, au profit d'un véritable statut de personnage. Dès lors, une infinité de variations deviennent possibles pour représenter *des* mères, les plus différentes les unes que les autres (Caron, 2003 : 121, l'italique est de l'auteure).

Une telle réflexion m'a aidée à créer un personnage qui n'est pas que mère, qui possède une individualité qui lui est propre.

Cependant, malgré toute ma bonne volonté, cela n'a pas été facile. Pour donner du relief à un personnage, il ne suffit pas de lui insuffler une voix. Je l'ai appris à mes dépens. Quand j'ai décidé d'écrire sur le sujet, ma première idée a été de raconter cette relation sous l'angle de la vision de la fille. Mais lorsque j'ai constaté, à force de lire des romans et des ouvrages, que le discours de la fille étouffait presque à tous coups celui de la mère, j'ai voulu faire autrement. Ma solution pour prêter voix aux deux femmes était d'écrire un récit dont la narration serait partagée équitablement entre les deux points de vue. Ainsi, me semblait-il, les deux subjectivités seraient rendues, éventuellement les deux personnages pourraient être entendus du lecteur ou de la lectrice et entrer véritablement en relation. Double narration ne signifie pas pour autant que les femmes vont être en mesure de communiquer ensemble, mais c'est là un autre problème...

Une importante difficulté est survenue en cours d'écriture : si le personnage d'Emmanuelle était profond et complexe, que ses traits de caractère me venaient naturellement au fil de l'écriture, c'était loin d'être le cas pour ceux de la mère ! Avec ma directrice, nous nous sommes aperçues que le personnage de Sylvie présentait peu de relief. Pourquoi est-il si difficile pour une fille de se mettre à la place d'une mère ? Mais surtout, comment ne pas faire taire les mères qui sont présentes en tant que narratrices ?

Quand on pense à une mère, on pense à une femme qui veille, attend, s'inquiète, donne tout à son enfant, sans se questionner. Elle ne regrette surtout pas d'avoir mis au monde un être qui dépend d'elle. C'est l'idéal de la bonne mère. S'il est si difficile de mettre en forme un personnage de mère forte, malgré qu'on en retrouve une panoplie autour de soi, c'est que la mère est une figure sacrée, intouchable, dans nos sociétés, et ce, malgré les avancements de la condition des femmes. Nous voulons préserver l'image de la bonne mère aimante, dont l'amour est inconditionnel, et qui est épanouie dans ce rôle. On refuse d'accepter qu'elle puisse être haineuse, ambivalente, passionnée, donc humaine. Comme Badinter l'indique : « Au fond de nous-mêmes, nous répugnons à penser que l'amour maternel n'est pas indéfectible. Peut-être parce que nous refusons de remettre en cause l'amour absolu de notre propre mère... » (Badinter, 1980 : 10). Alors on continue de prétendre que ces femmes aiment inconditionnellement, sans mouvements d'humeur. Or, il s'avère que les vraies « bonnes mères » ne sont pas si nombreuses et que plusieurs, comme l'affirme Badinter dans *Le conflit. La femme et la mère*<sup>34</sup>, après avoir quitté un emploi pour s'occuper des enfants, le regrettent, s'ennuient, se sentent vides et aliénées (Badinter, 2010 : 178). Qui sont-elles, ces femmes ? Qu'ont-elles à nous dire ?

En plus de la recherche de la bonne distance, la subjectivité maternelle est un aspect qui a capté mon attention tout au long de ce mémoire, les deux éléments étant, comme nous l'avons vu, intimement liés. Mais comment la femme qui est mère peut-elle assumer son individualité quand la société lui renvoie qu'elle ne peut occuper un autre rôle que celui-là ? La maternité l'accapare à temps (plus que) plein : elle doit faire passer avant elle son enfant, répondre à ses moindres besoins. Elle doit s'oublier, idéalement jusqu'à ce (et même après) que l'enfant ait atteint l'âge adulte et vole de ses propres ailes. Tout au long de son existence, la femme devra choisir : être mère ou être femme, les deux rôles ne semblant pas pouvoir être joués à la même période de sa vie. Et lorsque la femme devient mère, parfois sans s'être posé la question sur son réel désir de maternité, elle doit dire au revoir à son identité de femme. Ainsi, selon Badinter, les femmes négocient entre les

---

<sup>34</sup> BADINTER, Elisabeth, *Le conflit. La femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010, 269 p.

identités de mère et de femme toute leur vie, et cette « négociation n'est jamais acquise définitivement » (Badinter, 2010 ; 190-191).

On peut comprendre en ce sens que de construire un personnage de mère forte, avec une voix authentique, est plutôt difficile, surtout lorsqu'on n'est pas mère soi-même. C'est pourtant ce que j'ai voulu faire dans ma création. Pour cela, j'ai cherché à m'éloigner du mythe de l'amour maternel inconditionnel. Il me semblait possible, de telle sorte, d'imaginer un personnage riche et complexe qui ne se résumerait pas à ce qui est attendu d'une mère. *À portée de voix* est donc, entre autres, le résultat de mes tentatives de montrer une mère qui se permet aussi d'être femme. En ce sens, je me suis interrogée : le personnage de Sylvie serait-il différent si elle n'avait pas de fille ? Comment serait-elle ? Qu'aimerait-elle, quels seraient ses désirs, ses impulsions ? Si le fait d'être une mère peut l'avoir portée à mettre en veilleuse certains de ses désirs, je ne dois pas pour autant considérer qu'ils n'existent pas, les passer sous silence. Comme nous venons de le voir, l'amour, comme tout sentiment, et sans doute plus encore dans une relation aussi complexe que celle qui existe entre une mère et sa fille, est imparfait, ambivalent. Je me suis alors demandé : que se passerait-il si, dans ma création, je permettais à Sylvie d'avoir des pensées telles que « j'aimerais une autre vie que la mienne » ? Dans tous les cas, on se retrouve face à des sentiments humains qui ne sont pas que des « bons sentiments ». On ne voit pas seulement l'inquiétude de la mère envers sa fille, sentiment peut-être trop facilement associé aux mères et qui en vient à réduire leur vie intérieure à ce seul état. Pour que la mère prenne vie, il faut rapporter ses regrets, ses doutes, sa haine, sa passion, son ambivalence, son ennui. Construire un personnage de mère aussi fort que celui de la fille, c'est accepter qu'elle ne soit pas qu'une image. C'est lui permettre de revêtir des caractéristiques qui lui sont propres.

Après tout ce travail, je m'interroge encore : ai-je réussi à vraiment donner voix à la mère ? Même dans la version finale que je soumetts aujourd'hui, j'ai l'impression que la voix de la fille est plus forte, que ce personnage est plus vivant, lumineux. Oui, on retrouve dans ma création à la fois la subjectivité maternelle et filiale. Mais est-ce que je m'éloigne vraiment de Marie-Sissi Labrèche qui ne présente que le point de vue de Sissi, et de Louise Dupré qui ne donne pas voix à la mère de la locutrice ? Sylvie s'implique

dans la narration, mais la femme derrière la mère s'exprime-t-elle vraiment ? N'est-ce pas toujours un peu l'histoire d'Emmanuelle qu'on poursuit, aux dépens de celle de la mère, comme c'est le cas de *Borderline* et de *Tout comme elle* ? La mère reste, dans les trois textes, un personnage secondaire. Ainsi, puis-je vraiment prétendre avoir écrit une fiction dans laquelle la voix de la fille ne « camoufle » pas celle de la mère, comme Valérie Caron le faisait ressortir dans son mémoire de maîtrise (Caron, 2003 ; 23) ?

Le fait que je ne sois pas parent m'empêche peut-être d'adhérer à la position de la mère, peut-être davantage quand il y a présence d'un personnage de fille (qui est aussi narratrice). Ainsi, serait-ce différent si j'écrivais un roman du seul point de vue de la mère ? Elle se retrouverait ainsi à être le personnage principal. L'histoire serait la sienne. C'est elle qui serait mon point d'appui. Étant fille et non mère, je m'identifie à la première lorsque le choix se présente à moi. Au fond, le problème réside peut-être dans mon obstination à présenter le point de vue d'une fille qui n'est pas mère ? Donner voix aux deux me semblait la solution : la mère aurait ainsi sa voix. Or, celle de la fille étouffe tout de même celle de la mère. Cependant, n'avoir qu'une seule narratrice en position de mère ne reviendrait-il pas au même, étant donné qu'elle serait aussi la fille de quelqu'un ? Risquerais-je alors de centrer l'histoire sur sa relation avec sa propre mère plutôt qu'avec sa fille ? Cette option (une seule narratrice qui est mère) sera assurément à envisager et ces questionnements à creuser !

Si je m'interroge sur la qualité de la voix de la mère dans ma création, je n'en suis pas moins certaine d'avoir réussi à dire la rencontre entre les subjectivités maternelle et filiale. Mère et fille ont chacune une voix, mais, plus encore, chaque voix finit par résonner chez l'autre et chaque femme finit par se faire entendre de l'autre. C'est pour cette raison que ma création vient en deuxième partie du mémoire. Dans *Borderline*, on ne retrouve pas d'ouverture de la part des figures maternelles : la mère est absente et la grand-mère, toute-puissante, ne délaisse son emprise qu'à la toute fin, au moment où elle meurt. Chez Louise Dupré, la subjectivité de la mère reste secrète et c'est avec sa propre fille que la locutrice tente de régler la relation mère-fille. Les femmes se rejoignent un instant, mais le lecteur ou la lectrice n'a pas accès à la subjectivité de l'autre (la mère de la locutrice). Dans *À portée de voix*, mes deux personnages sont décalées jusqu'à la fin,



quand la mère exprime enfin ce qu'elle ressent par rapport à leur relation, moment où les deux accordent leur rythme. Cette rencontre soudaine donne un espoir pour la suite de leur relation. On peut ainsi lire une continuité entre les trois œuvres qui, ainsi disposées et analysées, montrent l'importance de l'ouverture à l'autre.

Mon mémoire m'aura permis de suivre les trajectoires de mères et de filles qui cherchent à se rejoindre, qui y parviennent difficilement et pas complètement. C'est que la relation mère-fille, comme toute relation humaine, et peut-être davantage, est complexe : « Colère et culpabilité, désir de fusion et sentiment d'abandon, amour et haine : le lien mère-fille baigne dans l'ambivalence [...] » (Smart, 2014 : 332). Lori Saint-Martin le résume admirablement :

Tout est question donc de trouver *la bonne distance* entre la mère et la fille, de façon à pouvoir coexister dans l'harmonie. Mais cette bonne distance est des plus difficiles à établir : la littérature québécoise au féminin regorge de rencontres manquées entre mères et filles (Saint-Martin, 2017 : 407-408).

Mais cette relation ne se règle pas une fois pour toutes et on ne trouve pas cette bonne distance une fois pour toutes. C'est un processus sans fin, parsemé d'embûches, d'avancées puis de retours en arrière. Mais peut-être est-il temps de donner la possibilité aux mères et aux filles de se rejoindre, et cela commence par permettre à chacune d'être elle-même et d'avoir une voix bien à elle. C'est justement là le but premier de mon mémoire : montrer la difficile, mais la non impossible rencontre entre une mère et sa fille.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus

DUPRÉ, Louise. *Tout comme elle, suivi d'une conversation avec Brigitte Haentjens*, Coll. « Mains libres », Montréal, Québec Amérique, 2006, 106 p.

LABRÈCHE, Marie-Sissi. *Borderline*, Coll. « Boréal compact », Montréal, Les Éditions du Boréal, [2000] 2003, 159 p.

### Études sur le corpus

BOIVIN, Aurélien. « *Borderline* ou le matriarcat étouffant de l'enfance », *Québec français*, n° 155, 2009, p. 95-97.

BOUCHARD, Valérie. *Femme-sujet ou femme-objet. Le corps féminin chez Marie-Sissi Labrèche, Nelly Arcan et Clara Ness*, Mémoire (M.A.), Université d'Ottawa, 2007, 107 p.

CORRIVEAU, Hugues. « Tout comme le corps parle », *Lettres québécoises*, n° 122, été 2006, p. 34-35.

CREW, Robert. « Mother and daughter exploration », *The Toronto Star*, 17 juin 2011, p. E9.

CYR, Catherine. « Le féminin choral dans *Tout comme elle* : entre l'indivisibilité et la diffraction », *Loin des yeux, près du corps : Entre théorie et création*, sous la direction de Thérèse Saint-Gelais, Montréal, Galerie de l'UQAM/Éditions du remue-ménage, 2011, p. 87-92.

DION, Catherine. *Mères absentes, filles troublées : Borderline de Marie-Sissi Labrèche et Putain de Nelly Arcan*, Mémoire (M.A.), Université du Québec à Montréal, 2010, 105 p.

GINGRAS, Annie. « Corps et énonciation au féminin chez Marie-Sissi Labrèche : une aventure *Borderline* », *Postures*, Dossier « Voix de femmes de la francophonie », n° 5, 2003, p. 102-114.

GUAY, Hervé. « Telle mère, telle fille ? », *Le Devoir*, 21 janvier 2006, p. C-6.

LABRECQUE, Marie. « Du mystère amoureux au nœud douloureux », *Le Devoir*, 14 janvier 2006, p. E1-2.

- LEDoux-BEAUGRAND, Évelyne. « Colmater la brèche. Le corps filial dans *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche », *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, sous la direction de Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne, Coll. « Espaces Humains », Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007, p. 99-109.
- LEQUIN, Lucie. *La représentation du corps dans la littérature québécoise. De Medjé Vézina à Nelly Arcan*, 2009, 194-215.
- L'HÉRAULT, Pierre. « Le battement des mots », *Spirale*, n° 209, juillet-août 2006, p. 53-54.
- SMART, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p.
- WATTEYNE, Nathalie. « La lune dans un HLM », entretien avec Marie-Sissi Labrèche, *Jet d'encre*, n° 9, hiver 2007, p. 99-113.
- WATTEYNE, Nathalie. « Tout comme elle : l'intime et le non-dit », *Voix et Images : Littérature québécoise*, n° 101, hiver 2009, p. 87-96.

### Ouvrages théoriques et critiques

- BADINTER, Élisabeth. *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, 372 p.
- BADINTER, Elisabeth. *Le conflit. La femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010, 269 p.
- CARON, Valérie. *Voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise au féminin*, étude suivie de *La terre retrouvée*, Mémoire (M.A.), Université de Sherbrooke, 2003, 124 p.
- CHODOROW, Nancy. *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Berkeley, University of California Press, 1978, 263 p.
- COUCHARD, Françoise. *Emprise et violence maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod, 1991, 224 p.
- ELIACHEFF, Caroline et Nathalie HEINICH. *Mères-filles, une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, 419 p.
- FORWARD, Susan. *Ces mères qui ne savent pas aimer — Comment guérir d'une mère mal-aimante ? Un guide adressé à leurs filles pour guérir et se libérer*, Paris, Marabout, 2015, 352 p.

- HAINEAULT, Doris-Louise. *Fusion mère-fille. S'en sortir ou y laisser sa peau*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, 109 p.
- HIRSCH, Marianne. *The Mother/Daughter Plot : Narrative, Psychoanalysis, Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, 244 p.
- NAOURI, Aldo. *Les filles et leurs mères*, Paris, Odile Jacob, 1998, 336 p.
- RICH, Adrienne. *Naître d'une femme, la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'américain par Jeanne Faure-Cousin, Paris, Denoël-Gonthier, 1980, 297 p.
- SAINT-MARTIN, Lori. *Le nom de la mère*, Coll. « Poche », Montréal, Nota bene, [1999] 2017, 430 p.
- TODOROV, Tzvetan. *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Coll. « Points. Essais », Paris, Éditions du Seuil, [1995] 2003, 210 p.

### **Autres textes**

- CHARAUDEAU, Patrick et Dominique MAINGUENEAU (dir.). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 661 p.
- CHEN, Ying. *L'ingratitude*, Coll. « Nomades », Montréal, Leméac éditeur, 1995, 154 p.
- COHN, Dorrit. *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Coll. « Poétique », traduit de l'anglais par Alain Roy, Paris, Éditions du Seuil, [1978] 1981, 315 p.
- DILLARD, Annie. *En vivant, en écrivant*, traduit de l'américain par B. Matthieussent, Paris, Christian Bourgois éditeur, [1989] 1996, 123 p.
- DUPRÉ, Louise. *L'album multicolore*, Montréal, Hélio trope, 2016, 270 p.
- GARDNER, John. *Morale et fiction*, traduit de l'américain par F. Hébert et M.-A. Lamontagne, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1998, 203 p.
- GREEN, André. « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, p. 222-253.
- JOUE, Vincent. *Poétique du roman*, Coll. « Coursus – Lettres », Paris, Armand Colin, [1997] 2007, 238 p.
- KING, Stephen. *Écriture : mémoires d'un métier*, Coll. « Le livre de poche », traduit de l'américain par W. O. Desmond, Paris, Albin Michel, [2000] 2001, 349 p.

- LABRÈCHE, Marie-Sissi. *La brèche*, Coll. « Boréal Compact », Montréal, Les Éditions du Boréal, [2002] 2008, 156 p.
- LABRÈCHE, Marie-Sissi. *La lune dans un HLM*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2006, 250 p.
- MAINGUENEAU, Dominique. *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Dunod éditeur, [1986] 1993, 203 p.
- MAINGUENEAU, Dominique. *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.
- MAINGUENEAU, Dominique. *Analyser les textes de communication*, Coll. « ICOM », Paris, Armand Colin, [1998] 2014, 279 p.
- PAGE, Martin. *Manuel d'écriture et de survie*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, 171 p.
- ROY, Gabrielle. *La détresse et l'enchantement*, Coll. « Boréal compact », Montréal, Les Éditions du Boréal, [1984] 1996, 511 p.
- ROY, Gabrielle. *Le temps qui m'a manqué*, Coll. « Boréal compact », Montréal, Les Éditions du Boréal, 1997, 106 p.
- TURCOTTE, Élise. *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 225 p.